

1
2

HISTOIRE

D E S

QUATRE

CICERONS.



A LA HAYE,

Chez JEAN VAN DUREN, Mar-
chand Libraire dans le Pote;
près du Plain.

M. DCC. XV.

Gypon Hillaby

2205111

2205111

2205111

2205111



A SON ALTESSE
MONSEIGNEUR
ALEXANDRE,
PRINCE DE
KOURAKIN,
FILS DE SON ALTESSE SERENIS-
SIME MONSEIGNEUR
LE PRINCE
KOURAKIN
D E
KORIBUT,

MINISTRE INTIME D'E-
TAT DE SA MAJESTE'

CZARIENNE,

L'EMPEREUR DE LA
GRANDE RUSSIE.

SON AMBASSADEUR EX-
TRAORDINAIRE ET
PLENIPOTENTIAIRE

AUPRE'S DE LL. HH. PP. LES
ETATS GENERAUX

DES PROVINCES UNIES.

GENERAL MAJOR

ET LIEUTENANT COLO-
NEL DE SES GARDES, &c.



ONSEIGNEUR,

*Il y a long-tems que j'aspire
après cette heureuse occasion :
Elle me fournit , à la fois , deux*

3

mo-

E P I T R E

moïens qui me touchent & qui m'interessent également. L'un est de marquer ma profonde reconnoissance pour les bontez dont SON ALTESSE SERENISSIME MONSIEUR VOTRE PERE a bien voulu m'honorer ; & de faire voir mon attachement & mon zèle pour un bienfaicteur de si haute distinction.

L'autre moïen , MONSIEUR est de pouvoir rendre publiquement justice à Votre mérite extraordinaire. Je ne trouve qu'un obstacle dans mon dessein : c'est la grande & sincere Modestie de V. A. Mais cette Vertu si rare , sur tout dans un jeune Prince qui vise à la belle Gloire , m'encourage,

&

DEDICATOIRE.

Et fait mon motif le plus pressant. Autant vous avez soin de vous cacher MON SEIGNEUR, autant est-on obligé de vous faire connoître. Les Hommes aiment à voir dans leurs semblables une Supériorité sublime : cela les console, en quelque manière, de la Médiocrité Commune ; Et encore plus de ces bornes étroites, où le bas Vulgaire étant renfermé, pense Et dit des choses auxquelles la Saine Raison n'a nulle part.

Pour vous MON PRINCE ? On peut dire sans flatterie, sans prodiguer l'éloge, que la Nature Et la Fortune ont concouru à l'envi pour vous rendre digne de faire honneur au Gen-

E P I T R E

*re Humain. Formé d'un Sang
Illustre; c'est ce que vous devez
au hazard & à la Fortune.
Avoir en semence toutes les qua-
litez qui doivent entrer dans la
composition d'un grand Hom-
me; Vous devez ce rare bien-
fait à la Nature, conduite & di-
rigée par l'Intelligence Supré-
me.*

*Mais cultiver, avec autant
 de soin que d'assiduité, tous les
 avantages reçus par une nais-
 sance des plus heureuses, vous
 en êtes principalement redeva-
 ble à vous même, MONSEI-
 GNEUR; & à la noble envie
 que vous avez, en répondant
 dignement aux faveurs de la
 Nature & de la Fortune, d'é-
 ga-*

DEDICATOIRE.

*galer, de surpasser même, si cela
se pouvoit, Vos Illustres Ancêtres.*

*Enfin, MONSEIGNEUR, l'u-
nique but de Votre application
continuelle, est d'être dans quel-
ques années, utile à l'Empire,
& à la Patrie, où Vous ne vo-
iez que SA MAJESTE' CZA-
RIENNE ET IMPERIALE*

*au dessus de Votre ancienne
Maison : Il est donc trop juste
que le public curieux, ne soit pas
privé de conôître un jeune Prin-
ce qui promet infiniment.*

*C'est dans ce sentiment-là,
MONSEIGNEUR, que je
prends la liberté d'offrir à V. A.
l'Histoire des quatre Cicerons.*

*Si vos victoires prématurées
contre ce Monstre, contre la Si-
rène, nommée Amour propre,
n'ob-*

E P I T R E

n'obscurcissent point chez Vous
l'éclat de la vérité V. A. se re-
connoitroit dans tous les bons en-
droits du Fils de ce fameux Ora-
teur, philosophe, & Magi-
strat, dont les Ecrits, qui,
par leur belle & docte Solidité,
ont triomphé des Siècles, sont
encore aujourd'hui les délices
du Cabinet Latin.

Je ne prétens point; MON-
SEIGNEUR, étendre jusqu'à
la naissance le parallèle entre
Vous & Marc Ciceron. Celui-
ci n'avoit pour Aïeux que des
Chevaliers, encore les Histo-
riens ne conviennent-ils pas qu'il
fût d'une extraction si honora-
ble; & je croi avoir lu qu'on
reprocha à son Pere qu'il étoit
un homme nouveau, c'est-à-
dire

DEDICATOIRE.

dire de Fortune. Au reste :
on doit convenir que la Che-
valerie étoit un rang considéra-
ble ; & , dans la grande prof-
perité de la République , un
Chevalier Romain se croïoit
au-dessus des Têtes Couron-
nées ; tant l'orgueil insluoit sur
les Particuliers , sur les Sujets
d'une Puissance venue de rien.

L'endroit le plus illustre de
la Noblesse des Cicerons , c'est
le célèbre Tullius. Ce petit
Arpinien s'éleva jusqu'au faite
de la première Grandeur qui sût
alors sur la Terre. Avec l'Esprit
& l'Eloquence , comme avec des
ailes , il prit l'essor le plus rapi-
de ; & il n'y avoit point d'ho-
neurs dans l'Etat dont il étoit
Membre , par où il ne passât.

En-

EPI TRE

Enfin , Ciceron méritoit de
Gouverner en Maître ; les Mo-
narques ont fait gloire de lui
être Soumis, & peut-être que
si le devoir ne l'avoit pas em-
porté de beaucoup sur l'Ambi-
tion, il auroit prévenu Cesar
dans cette Dictature forcée qui
porta le coup fatal à la liberté
Romaine.

Avec tout cela, MONSEI-
GNEUR; j'exclus la compa-
raison entre le Sang Ciceronien
& le Vôtre: le premier a coulé
dans les ténèbres de l'Histoire;
& aparemment, on n'auroit
jamais parlé de cette ancienne
Tige, sans le beau Rejetton qui
en sortit: L'autre est d'une an-
cienneté, presque immémoria-
le; & depuis combien de Ra-
ces

DEDICATOIRE.

ces le grand Nom de KOURAKIN ne s'est-il pas perpétué ; toujours avec la même splendeur , toujours avec le même éclat ? Quand ce Noble Sang n'auroit point d'autre distinction que celle de s'être mêlé avec le Sang d'un des premiers , d'un des plus habiles , d'un des plus heroïques , enfin , d'un des meilleurs Monarques du Monde , cela ne suffiroit-il pas pour donner à la Maison de KOURAKIN les hautes épitètes d'Auguste , & de Venerable ?

Il est donc vrai , MONSIEUR , que le jeune Cicéron n'aprochoit point de V'ôtre Noblesse. Mais à cela près , que de rapports entre V. A. & le

*
*

Fils

E P I T R E

Fils du Consul de Rome , lequel a donné le plus d'occupation à la Renommée ! L'Illustre héritier du grand Tullius brilla dès son enfance : à peine parloit-il qu'il raisonnoit juste : Son Pere , excellent connoisseur , s'étonnoit de découvrir tant de Solide dans un âge si tendre ; & le jugeant , à cinq ans , déjà susceptible de la bonne Morale , il s'abaissoit jusqu'à l'entretenir serieusement , pour lui inspirer cette plus utile de toutes les Sciences naturelles. C'étoit une chose bien rare de voir un enfant , encore beguailant , être l'Elève du premier homme de son Siecle ; en recevoir des leçons , & les comprendre.

Marc

DEDICATOIRE.

Marc Ciceron ne fut point
de ces plantes qui tombent pour
avoir poussé trop vite : Son
beau Naturel, cultivé par l'E-
ducation, fructifia de plus en
plus : il entra facilement dans
 toutes les hautes connoissances;
 rien n'échappoit à sa pénétra-
 tion; & ses progrès étoient si
 rapides qu'on étoit contraint de
 ménager son activité, & de
 retenir un feu d'esprit qui au-
 roit pû consumer le corps. Le
 jeune Ciceron n'aprit pas l'usa-
 ge & la pratique du Monde,
 avec moins de succès qu'il avoit
 appris les belles & profondes
 Speculations: il charmoit par
 ses manieres; & on lui faisoit,
 par tout, même dans les Cours,

E P I T R E

la justice de dire qu'il étoit façonné au-dessus de son âge, & qu'il avoit devancé l'expérience.

Voilà, MONSEIGNEUR, en peu de mots le portrait de Marc Ciceron. V. A. n'a garde de s'y reconoitre: Votre Sagesse est un voile épais qui Vous dérobe la vuë de tout ce que Vous avez de bon: Cependant, MONSEIGNEUR, ce jeune Romain, en Mignature, est à Votre égard, un miroir, une glace fort fidèle; & il n'y aura que Vous seul qui ne Vous y trouverez point.

Je ne suis pas assez instruit de vos premiers années pour en parler sûrement: mais, à en ju-

DEDICATOIRE.

juger par ce que nous voïons, on peut croire, sans crainte de se tromper, que Vous avez donné dans Votre Enfance, les indices, & comme les avantgouts du plaisir que Vous deviez causer aux Illustres Personnes, dont le Ciel s'est servi pour Vous former en être Humain. Non: je ne doute point qu'un peu après Votre sortie du Berceau, Son Altesse Serenissime, Monseigneur Votre Pere, ne se soit délassé agréablement avec Vous de ses hautes occupations. Suivant toute aparence, MONSEIGNEUR, ce Prince Vous étudioit alors attentivement; & trouvant en Vous une Raison avancée, il tiroit des présages,

* * 3

sans

E P I T R E

sans risquer la justesse, ni l'honneur de son discernement. Je me fais un plaisir en idée, d'entendre VOTRE ALTESSE dans ce tems-là, faite d'un entier deliment de Langue, balbutier sur les matieres les plus Serieuses, & interroger sur des choses auxquelles le Commun de l'Homme ne fait pas la moindre réflexion. Aparemment, MONSEIGNEUR, la Nature faisoit voir que Vous aiant formé pour ce qu'il y a de plus Grand, elle avoit ouvert en votre faveur ses plus rares trésors. Bâtissant toujours sur ma supposition, que Vous étiez aimable sous la pure conduite de la Nature ! C'étoit un plaisir de voir Vos premiers pro-

DEDICATOIRE.

progrès dans l'Ecole de cette habile Maîtresse, Vif, judicieux docile; & ces trois qualitez essentielles étant soutenuës d'une Mémoire heureuse, que ne devoit-on pas espérer? Voilà, pouvoit-on dire, voilà un fruit qui, dans sa maturité, sera d'un suc excellent!

Qu'on ait fait, ou qu'on n'ait pas fait cette prédiction, il est au moins certain qu'elle eût été bien fondée; & que, sans s'ériger en Prophète, on pouvoit, en toute assurance, parler de Votre avenir. Pour moi, j'en suis à Votre Présent, MONSEIGNEUR; & je souhaiterois avoir assez de talent, pour le représenter au naturel. N'être presque qu'à l'entrée de

* * 4

la

E P I T R E

la Jeunesse, & briller en homme fait, c'est ce qu'il y a de plus rare chez les Mortels; & c'est, néanmoins, une gloire qu'on ne pourroit Vous refuser sans commettre une injustice manifeste.

V. A. commence par où d'habiles Gens ont fini: Elle court dans le chemin du savoir; & cette route si scabreuse, si entre-coupée pour les autres, est tout unie, est sans aucune coupure pour Vous. En vérité, MONSEIGNEUR: le prodigieux Succès de Vos Etudes m'embarasse: on diroit qu'il n'y a chez Vous que la Mémoire en fonction, & que le Jugement, rempli de vieux tems, lui fournit tout ce qu'elle
le

DEDICATOIRE.

elle cherche. Enfin, MON PRINCE; vous seriez douter les plus Incrédules, si la Metempsychose & la Reminiscence sont des chimères, ou des réalitez? En cas de l'affirmative; Je croirois que Vous avez été jadis un des plus Savants de Votre Siècle; & quand, par la vertu de la Reminiscence Vous aurez rapellé toute Votre Erudition, alors Votre Tête précieuse sera un riche Magasin du Parnasse.

V. A. est déjà en état de communiquer Vos lumieres à quatre Nations vivantes, & à une morte: les quatre vivantes sont la Russienne, l'Allemande, la Hollandoise, & la Françoisise; la Nation Morte c'est la
La-

E P I T R E

Latine. Vous possédez ces cinq Langues, M O N S E I G N E U R ; & si Vous continuiez avec la même vitesse, il n'y aura point de Païs sur la Terre qui Vous soit étranger ; Vous pourrez causer avec le Genre Humain ; & le droit du fameux Socrate, pour se dire Citoyen du Monde, n'étoit pas, à beaucoup près, si valable, que sera le Votre.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que l'Etude des Langues n'est pour Vous qu'une espèce de divertissement ; ce n'est tout au plus, qu'un Accessoire ; vous faites Votre Principal de la connaissance des choses ; & V. A. a déjà fait des acquisitions considérables dans le Païs des belles

DEDICATOIRE.

les Lettres & du Savoir. Il n'est pas ordinaire, MONSEIGNEUR, qu'un Prince, dans un âge si peu avancé, ait fait tant de progrès dans la Culture de l'Esprit. Vous possédez plusieurs matieres dont chacune suffiroit pour remplir toute l'attention pendant la Vie ; & Vous raisonnez de toutes à fond.

S'agit-il des anciennes Nations qui ont habité la Terre, que le Temps a détruit, & dont il n'est resté que les Noms ? S'agit-il des Empereurs, des Rois, des Monarques, des Chefs & Conducteurs de République ; enfin de ces Hommes, qui dans leur Passage par ce Monde-ci, ont été soit de droit, soit par usur-

E P I T R E

usurpation revêtus du pouvoir Suprême, & l'ont administré pour le bonheur, ou pour le malheur des Mortels? S'agit-il de ces Evenemens fameux, de ces grandes Revolutions, qui, dans une longue suite de Siècles, ont causé tant de changemens, tant d'irregularitez; & dont le souvenir ne s'est jamais perdu? Est-il question de ces Humains extraordinaires qui se sont illustrez ou par les Armes, ou par la Science, ou par l'invention des Arts, tant Libéraux que Mécaniques? V. A. peut fournir sur toutes ces Matières-là. Aiant une connoissance fort étendue de l'Histoire Ancienne & Moderne: les Générationes précédentes ne Vous sont point

DEDICATOIRE.

point cachées; & le Genre Humain qui n'est plus, Vous est aussi présent que celui qui existe, & qui couvre aujourd'hui la surface de Notre Globe.

Vous en possédez aussi la connoissance, de cette Surface, MONSIEUR. Vous n'est pas comme quantité de Personnes, même de Votre haut Rang, qui se contentant de jouir du petit espace où la Nature les a placé, négligent de s'instruire des différentes parties qui composent la Boule Roulante. Pour Vous, MONSIEUR, Vous vous êtes appliqué fort efficacement avec une réussite heureuse à l'Etude de la Géographie. Par cette Science, si digne de la belle Curiosité

* *
*

té

E P I T R E

té ; Vous connoissez les différentes situations de la Terre par rapport au Ciel & aux Astres ; Vous Savez les Lieux, les Païs, les Etats, les Gouvernemens, les Loix, les Coutumes, les Usages & les Mœurs des Peuples & des Nations. Ainsi, MONSEIGNEUR, Vous avez le plaisir de pouvoir, quand il Vous plait, raisonner phisiquement, & Moralement sur cette grosse Masse qui nous porte. Dans le Phisique ? Vous contemplez, sans doute, son Mouvement admirable ; les effets sans nombre de sa Fecondité ; Les Richesses prodigieuses qu'elle renferme dans son Sein ; enfin, outre une infinité d'autres choses qui méritent réflexion,
Vous

DEDICATOIRE.

*Vous specules la diversité,
la contrariété; l'oposition de
ses Climats.*

*Dans le Morale V. A.
fait aparemment attention à ces
diverses Especies de Matiere
Animée, dont la Superficie de
Notre Planète, si c'en est une,
est toute couverte. Entre ces
Etres vivans & mortels, l'Hom-
me est celui qui demande le
plus de Meditation: La Vie
est même trop courte pour l'étu-
dier assez; plus on l'aprofondit,
plus on le trouve impénétrable:
quel Sujet de surprise & d'éton-
nement, MONSEIGNEUR!
quand on regarde en détail cet
Animal qui, quoique surnom-
mé RAISONNABLE, s'i-
magine plaisamment que ce
* * * 2 Vaste*

E P I T R E

Vaste & Immense Univers dont
il occupe un point, n'a été fait
que pour lui ; & que consé-
quemment toutes les autres
Creatures ne subsistent, ou ne se
renouvellent que pour le ren-
dre heureux ! On voit cette
Espèce, originairement divine,
partagée en Societez qui sou-
vent ne se ressemblent que par
la figure des Membres qui les
composent. Ce qu'une Nation
affirme, l'autre le nie ; ce
qu'un Peuple veneré & adore,
l'autre l'a en horreur, & en
execration : ce qui est estimé,
honoré, cheri dans un petit
morceau de Notre Globe ; est
négligé, méprisé, detesté dans
un autre. Religion, Culte,
Justice, Equité, agrément,
amour

DEDICATOIRE.

amour de la Vie, esperance
de se retrouver, de se recou-
vrer après la Mort, les Hom-
mes disputent sur tous ces Chefs-
là. Ils ne s'accordent que sur
un point; c'est de s'entre-de-
truire, c'est de s'entr'égorger
tant en Général qu'en Particu-
lier, pour le TIEN & le
MIEN, ces deux Monstres
aussi âgez que le Monde, &
qui ne vivent que de chicane,
que de haine, que d'ambition,
que d'avarice; enfin que du
Sang Humain.

Si, comme j'en suis bien per-
persuadé, la Geographie excite
V. A. à de telles Speculations;
c'est un champ tres vaste pour
exercer utilement Votre Genie
penetrant & élevé; C'est,

E P I T R E

MONSEIGNEUR, par cette
 sorte d'Etude, qu'un Grand en-
 se représentant les Hommes
 dans leur Naturel, ne se laisse
 point ébloüir par l'éclat de sa
 Fortune, & de sa Distinction:
 Voïant que le Genre Humain
 n'est que comme un amas de
Mouches ou de fourmis qui sont
dans une agitation continuelle
les unes contre les autres; &
 cela pour une Minute qu'ils ont
 à passer ensemble, ce Grand
 ne s'enorgueillit point de son
 Elevation; & ne prisant sa
 Superiorité qu'autant qu'elle
 peut-être utile à la Patrie, aux
 Citoyens, & même, aux Etran-
 gers, il conserve toujours l'i-
 dée de l'Egalité que la Nature
 met entre tous les Hommes.

C'est,

DEDICATOIRE.

C'est sans doute , sur ce Principe-là , MONSEIGNEUR , qu'on voit briller en V. A. tant de Modestie & d'humanité: ne visant qu'à Vous rendre capable de tout ce qu'il y a de plus haut , de plus noble dans la Société; Vous évitez toute enflure; Vous ne méprisez aucun de Vos Coindividus , de Vos semblables en Espece ; & comme l'Histoire est pour Vous un Miroir fidèle où la Vertu se montre dans tous ses charmes ; & où le Vice & le Crime se font voir dans tout ce qu'ils ont de hideux ; aussi la Geographie , bien étudiée par rapport aux Mortels , Vous empêche de méconnoître Votre Condition Naturelle.

Vous êtes versé , MONSEI-
* * 4 *GNEUR,*

E P I T R E

GNEUR, dans une autre Science encore plus importante que les précédentes, c'est celle du Droit de Nature & des Nations. Cette Etude-là fait grand honneur à l'âge de V. A.; Les plus vieux n'y sont pas trop bons: En effet s'il y a dans le Monde docte & Litteraire une Matiere mêlée & embarrassante; autant que je m'y conois, c'est celle-là. Comment déterminer, comment fixer l'EQUITE?

Je m'en rapporterois volontiers à ce Discernement exquis dont Vous êtes si bien pourvu; MONSEIGNEUR. Quelles violentes atteintes n'a-t-on pas donné au Droit Naturel? Est-il reconnoissable? L'Interêt d'Etat,

DEDICATOIRE.

tat , auquel très-souvent le BIEN COMMUN ne sert que de prétexte , a réduit presque à rien ce Droit essentiel à l'Homme. Dès qu'il s'agit tant soit peu de la sûreté , de la conservation publique , sur quoi peut-on compter ? De quoi peut-on s'assurer ? Le Souverain Magistrat n'est-il pas alors Maître absolu des actions , des biens , des enfans , de la vie , même des particuliers ? Rien de plus conforme au Droit Naturel , que de jouir paisiblement de son Propre ; & sur tout , si c'est le fruit du travail ; que de fuir un péril évident ; que de suivre un penchant légitime ; que de disposer , à pur & à plein , de son

E P I T R E

son avoir & de sa Personne :
Cependant , il arrive des con-
jonctures où tout cela seroit de-
fendu & puni. La Nature
permet à un Infortuné qui n'a
ni ressource , ni esperance , elle
lui permet , dis-je , de se déli-
vrer par une Mort volontaire ;
lui aiant donné plus de cent por-
tes , toutes ouvertes , pour sor-
tir de son malheur : mais
les Loix s'y opposent ; & on
punit l'action , jusque sur
le cadavre d'un homme dont
tout le crime est d'avoir arrêté ,
le cours d'une souffrance insu-
portable. Ainsi, MONSEI-
GNEUR ; il semble que le
Droit Naturel , réduit à sa ju-
ste mesure , consiste à vivre
&

DEDICATOIRE.

Et à posséder, tant qu'on en laisse la permission.

Le Droit des Nations, autrement des Gens, n'est guère plus facile à établir. Cette Convention tacite & indirecte de ce que les Societez Humaines se doivent les unes aux autres, n'est-elle pas censée violable en certains cas? Ne la viole-t-on pas effectivement sans scrupule & sans honte? Combien d'Ambassadeurs & de Deputez ont essuié d'insultes & d'outrages? On a vû poigner les uns; & on voit encore tous les jours enfermer & emprisonner les autres.

C'est pourtant, MONSIEUR, dans cette Science si enveloppée & si épineuse que
Vous

E P I T R E

Vous êtes entré bien avant. A peine V. A. conoit les Hommes; & Elle sait déjà si bien leurs droits & leurs privileges, qu'Elle pourroit en faire Leçon à d'anciennes Têtes qui en auroient peut-être grand besoin. Avec un Naturel aussi beau & aussi heureux que le Vотре, on conjecture aisément, quel est le principal fruit que Vous tirez de cette Etude-là. Tout en y decouvrant le sort déplorable de l'Homme, qui, pour se garantir de la violence & de la sceleratesse de son Semblable, a été obligé de sacrifier sa Liberté Naturelle, & de devenir l'Esclave de ses Conducteurs: tout en contemplant cela, dis-je, Vous aprenez cette Equité,
cette

DEDICATOIRE.

*cette Justice dont la Nature nous a donné les notions & les Semences; Vous en admirez la beauté; Vous en pesez le prix; Vous réfléchissez attentivement sur les mauvaises suites de sa perte, ou du moins de sa depravation; Vous pensez au bonheur inestimable dont les Hommes auroient joui s'ils avoient pu joindre avec la Société l'usage du Droit Naturel; & de quelle douceur ils jouiroient encore si l'Equité re-
gnoit dans leurs Assemblages; s'ils se rendoient tous de bonne foi, ce qu'ils se doivent réciproquement: V. A. approfondit ces Vérités également solides & succulentes; & cela lui inspirant l'amour du Juste & de*

* * *
* * *

l'E-

E P I T R E

l'Equitable, Elle se fait dans sa haute élévation le cœur d'un parfaitement Honnête Homme.

C'est encore-là, MONSEIGNEUR; un de ces beaux endroits qui Vous donnent, avec le jeune Ciceron, une ressemblance qui Vous est si glorieuse. Le Fils de Tullius connoissoit à fond ce que l'Equité vaut dans Notre Espece; & il aimoit la pratique de cette Reine des Vertus Morales: ce fut par ce louable Principe qu'il embrassa le parti de Pompée: la Cause de Cesar étoit la mieux armée; & il y avoit plus de Sureté à la Suivre: mais celle de Pompée passant pour la plus juste, quoique peut-être dans le fond, elle ne valût guère mieux que l'autre, Marc
Cice-

DEDICATOIRE.

Cicéron ne balanço point à se ranger de ce côté-là. Je suis sûr que V. A. imitera toujours un si bel exemple. Attaché indissolublement au Maître légitime, quelques troubles que la Discorde pût allumer dans l'Etat, ce qui est arrivé quelquefois, Vous serez inébranlable dans le devoir. Mais, MONSEIGNEUR, comme Vous exercerez une Justice exacte envers le Prince, Vous ne la pratiquerez pas moins à l'égard de Vos Subalternes & de Vos Dependans. Votre illustre Naissance Vous met en droit d'aspirer aux Postes les plus Sublimes, après la Souveraineté : Vos qualitez éminentes, Votre mérite acquis &

* * * 2

à

E P I T R E

à perfectionner Vous seront infailliblement passer par les premiers Emplois tant dans le Militaire, que dans la Politique : Mais heureux tous Ceux qui Vous auront pour Supérieur ! La Raison & l'Équité seront les fondemens de Votre Administration ; la Bonté & l'Humanité en feront les accompagnemens ; & de la manière dont Vous traiterez Vos Inférieurs, l'estime, le respect, la reconnoissance, l'affection & le zèle pour un Maître si rare ; tout cela leur tiendra lieu du Droit Naturel ; ils ne s'apercevront seulement pas de leur dépendance. Plût au Ciel que tous les Grans voulussent se regler sur un tel
Mo-

DEDICATOIRE.

Modèle ! En ce cas-là, l'In-
feriorité seroit souhaitable ; &
je ne sai pas même, si alors
elle ne devroit point être pré-
ferée à la Superiorité.

Je ne citerai plus M O N-
 SEIGNEUR, qu'une seule des
 Sciences où V. A. se distingue,
 ce sont les Mathématiques.
 Cette Etude-là qui a pour ob-
jet les Quantitez & les Pro-
portions est d'une utilité singu-
liere, C'est une guide sûre &
fidèle qui mène dans toutes les
Coûnoissances, dans toutes les
Speculations, même les plus
abstraites ; & sous la conduite
de laquelle on est presque assu-
ré de ne se point égarer. C'est
principalement par le secours
& par la lumiere des Mathe-

EPI TRE

matiques qu'on dissipe les nua-
ges des préjugés: par elles on
rectifie l'Esprit; on acquiert le
grand Art de penser juste, &
de ne se former que des idées
claires, distinctes & précises:
enfin, cette Science apprend à
raisonner ce qui s'appelle Geo-
metriquement; & dès lors,
on ne propose rien sur aucune
Matiere, j'en excepte la Theo-
logie, qui ne soit démonstra-
tif, c'est-à-dire, où la liai-
son, le noeu du Principe avec
la Consequence ne soit évidem-
ment manifeste.

Il ne faut donc pas s'éton-
ner, MONSEIGNEUR, si
V. A. pèse mûrement les cho-
ses; si elle parle pertinemment
de tout; ne faisant jamais d'é-
carts

DEDICATOIRE.

cards, alant toujours droit au but ; maniant son Sujet avec une subtilité Solide ; mais aussi avec une justesse qui prévient toutes les Objections. Qu'il est glorieux de n'être encore que l'Elève des Muses, & d'avoir attrapé déjà le meilleur & le plus nécessaire endroit du Savoir. Car enfin, sans un Discernement réglé, une Erudition, quelque vaste qu'elle puisse être, pêche dans le fond & dans l'essentiel : C'est comme un estomac infirme qui, quoi qu'il reçoive de bon, ne fait que de mauvaises digestions. Vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, MONSEIGNEUR, outre que la Nature Vous a fait présent d'un Bon Sens,

* * * 4

qui

E P I T R E

*qui n'est point sujet au travers
& à la disparate; V. A. le
cultivant par son application aux
Mathématiques, ne donnera
jamais à gauche dans la recher-
che des Vérités naturelles &
humaines; Elle saura toujours
parfaitement la théorie de tou-
tes les Matières qu'Elle jugera
dignes de sa Curiosité.*

*On ne peut lui donner assez
de Louanges à cette Curiosité.
Que produit-elle chez Vous,
MONSEIGNEUR? des ef-
fets bien rares chez un jeune
Prince: une espèce d'avidité,
pour voir les Temples d'Apol-
lon, je veux dire les Lieux con-
sacrez à la culture des Scien-
ces, & à l'étude des belles Let-
tres: à visiter, dis-je, ces doc-
tes*

tes

DEDICATOIRE.

*tes Sanctuaires du Parnasse,
& à y passer quelque tems.
V. A. a honoré de sa noble présence les Universitez de Leide,
& d'Utrecht ; & ces fameuses
Sœurs , toutes deux Nourices
dans la République Litteraire,
ont eu le plaisir de voir V. A.
sucer leur Lait , & en embel-
lir son Esprit. Encore actuel-
lement l'ancienne & celebre
Academie de Louvain a l'hon-
neur de Vous instruire ; & on
y est surpris de voir tant d'é-
levation de génie , jointe à une
si prompte , à une si heureuse
vivacité pour avancer.*

*L'occupation de l'Etudiant
ne fait aucun tort à celles du
Cavalier. Vous Vous donnez
à l'Etude , MON PRINCE ;*
®

E P I T R E

*& Vous Vous prêtez à Vos Exercices. Cependant le Succès est égal ; & si Vous éclairez, si Vous remplissez de lumieres cet Esprit Superieur, dont le Ciel Vous a partagé ; Vous façonnez aussi le Corps dans tous les agrémens qui font valoir un Seigneur, fût-il d'une qualité aussi éminente que la Votre , & qui les rendent recommandable dans le Monde. On conclut aisément de-là, MONSEIGNEUR , que Votre tems vous est précieux , & que Vous n'avez guère d'heures inutiles : en cela bien oposé à la plûpart de la riche & noble Jeunesse qui , dans les Universitez & dans les Academies, agissent comme s'ils n'y étoient
 que*

DEDICATOIRE.

que pour servir assidûment les fausses & trompeuses Divinités du Plaisir & de la Volupté.

Pour Vous, MONSIEUR, la Paresse & la Mollesse, ces deux Nymphes, ces Beautez fardées, qui sont tant de Conquêtes chez les Personnes de Votre âge, trouvent toujours, en Vous attaquant, une Ame insensible, & un Cœur de rocher. V. A. s'anime par les difficultés qui sont inséparables du travail de la Meditation: Elle se délasse du Cabinet & de ses Livres par des occupations, à la vérité, amusantes, mais utiles & nécessaires; si bien qu'il n'y a presque chez Elle ni loisir, ni repos,

E P I T R E

répos, ni divertissement. Ceux qui ont le bonheur très honorable, d'avoir été choisis pour favoriser Vos progrès ; & qui, conséquemment, sont Juges Competens, rendent là-dessus à V. A. de grands & illustres témoignages: Sur tout, ils admirent deux choses: Votre courage invincible à surmonter la peine ; & la facilité avec laquelle pourtant Vous réussissez. Ces heureux témoins de Vos progrès, ces habiles Directeurs de Vos études comparent V. A. à une terre, qui, à cause de sa fécondité naturelle, & extraordinaire, demande peu de culture, ou à un arbre qui ne manque jamais de rapporter, & dont les fruits sont toujours
d'un

DEDICATOIRE.

d'un suc excellent.

Ils ajoutent qu'il y a du plaisir à conduire dans le chemin de la Sagesse , dans la route de l'Erudition un Esprit de Votre trempe & de Votre tournure , MONSEIGNEUR.

Vous rendez efficaces tous les soins qu'on Vous donne ; Vous les faites fructifier au Centuple ; enfin V. A. fait honneur à tous ceux qui ont le grand avantage d'être employés à son illustre Education.

Omettrois-je de Vous feliciter sur Votre Usage du Monde ? Vous en connoissez déjà parfaitement le fort & le foible ; le haut & le bas ; & avant de monter sur la Scene , où suivant toutes les aparences , Vous au-

* * *
* *

rez

E P I T R E

rez les premiers Rôles à soutenir , Vous avez la speculation de tout ce qui s'y passe ; il ne Vous manque plus, MONSEIGNEUR, que l'exercice & la pratique. V. A. sait de quelle importance il est de posséder la Science de ce grand Théâtre, nommé le MONDE ; & c'est à cette connoissance que Vous donnez Votre principale application. En effet : l'Etude des Belles Lettres & des Sciences abstraites, ne produit qu'une lumière stérile, & qui directement ne sert de rien pour faire avec plaisir le passage de la Terre. Mais posséder la connoissance des Hommes, avec qui on est obligé de vivre, soit par la disposition de la Nature,
soit

DEDICATOIRE.

soit par celle du Destin; on
avec qui on a affaire: bien di-
stinguer la difference, & sou-
vent l'oposition des Loix, des
Manieres, des Coutumes, des
Usages & des Mœurs: obser-
ver chez les Particuliers la di-
versité du Genie & du Pen-
chant; le plus & le moins dans
l'habileté, dans le pouvoir à
rendre service; enfin, les tours
& les détours, les plis & les
replis des Mortels, tant par
raport aux Societez qui com-
posent le Genre Humain, que
par raport aux Membres qui
composent les Societez; c'est-
là ce qui s'apelle conoître le
Monde; c'est-ce qu'il y a de
plus utile dans la Vie, sur
tout pour les Grands; & c'est,

* * * 2

MON-

E P I T R E

MONSEIGNEUR, à quoi
*Vous raportez toutes les Medi-
 tations qui tendent à l'usage &
 à la pratique.*

V. A. étudie le Monde dans
 l'Histoire, dans le Droit Na-
 turel & des Nations, dans la
 Morale, & dans la Politi-
 que: Mais c'est dans les Vo-
 iages qu'Elle l'étudie avec le
 plus de Succès & d'aprofon-
 dissement. Vous avez déjà vû
 MONSEIGNEUR, l'Alema-
 gne, la Hollande, l'Angleter-
 re, & le Brabant: Vous n'a-
 vez pas séjourné dans ces
 Pais-là en simple Voïageur:
 Vous n'avez pas donné tout Vo-
 tre loisir, tous Vos jours à en bien
 remarquer les beautez & les
 agrémens. V. A. s'attachoit,
sans

DEDICATOIRE.

sans doute , au Capital de la Science Itineraire. Vouloir entrer dans une conoissance détaillée des Gouvernemens, des Cultes, des Inclinations, des Humeurs; enfin , de tout ce qui concerne l'Etat, les Souverains, & les Sujets. Comparer le present avec le Passé; se rappeler le souvenir des Revolutions anciennes & Modernes; en découvrir, en penetrer les causes & les sources dans l'injustice & la violence des Monarques, dans le Genie dominant de la Nation, & principalement dans un Courage de Lion, inspiré par un ardent amour pour le Droit Naturel: C'est-là le but de V. A. en voiageant; & Dieu sait quel usa-

E P I T R E

ge Elle pourra faire de ces reflexions, quand elles seront parvenues à une entière maturité!

Après ce que j'ai dit, MONSEIGNEUR; & je croi n'avoir rien dit que de très-vrai; après dis-je, ce que j'ai avancé, Son Altesse Sérénissime, Monseigneur Votre Pere, n'a-t-il pas tout sujet de s'attendre à recevoir, quelque jour, un témoignage pareil à celui qu'un intime ami de Cicéron lui rendoit de son cher & illustre Fils. Je supplie très-humblement V. A. de trouver bon que je détache ce fragment du Livre que j'ai l'honneur de lui présenter: peut-être m'en saurez Vous mauvais gré, MONSEIGNEUR;

DEDICATOIRE.

GNEUR, cela fera souffrir un peu Votre Modestie: mais la Justice ne me permet pas de Vous contenter; & je dois obéir à cette Reine qui, quoique la plus belle & la meilleure du Monde, n'a pourtant guere de Sujets.

Trebonius écrivoit donc ainsi à Ciceron. “ Je souhaitois ar-
,, demment de voir votre fils;
,, & je l'ai vu très attaché à
,, l'étude, estimé de tout le
,, Monde pour un homme très
,, sage & très sçavant. Vous
,, pouvez vous figurer, sans
,, que je vous le dise combien ce-
,, la m'a causé de joye, per-
,, suadé que vous êtes de notre
,, très sincere & très ancienne
,, amitié, & de la part que je
,, * * * 4 prens

E P I T R E

„ prenez à tout ce qui vous re-
 „ garde. Ne croyez pas,
 „ Mon cher Ciceron, que je
 „ dise ceci pour vous flater,
 „ Notre cher fils, car il n'y a
 „ rien de séparé entre nous
 „ est aimé plus qu'un homme du
 „ Monde de tous les honnêtes
 „ gens, & estimé plus que les
 „ philosophes parmi les sça-
 „ vants, par ce qu'il excelle
 „ dans les Sciences que vous
 „ aimez, c'est-à-dire, dans les
 „ meilleures & les plus utiles.
 „ Je vous félicite donc, & je
 „ me réjouis avec vous, de ce
 „ que celui que nous étions ob-
 „ ligés d'aimer tel qu'il eût
 „ été, est tel que nous ne scau-
 „ rions assez le chérir.

Quelle joie, MONSIEUR,
 GNEUR,

DEDICATOIRE.

GNEUR, pour l'illustre Prince qui Vous a donné le jour, si on lui écrivoit en termes semblables ! Il n'y manquera que l'occasion ; & si V. A. avoit eû à Louvain l'âge de Marc Ciceron à Athènes, Son Altesse Sérenissime auroit eû un Trebonius qui, sans trahir la Verité, lui écriroit la même bonne Nouvelle.

A propos du Sérenissime Prince Votre Pere, mon devoir est de Vous en retracer le Portrait. Je l'aurois fait plutôt, **MONSEIGNEUR** : mais franchement l'Objet m'étonne ; & je me defie de mon foible pinceau.

Jusques à present j'ai bâti sur les rapports que je trouve entre

tre

E P I T R E

tre V. A. & Ciceron le Jeune: mais je suis obligé de faire ici une exception. Vous avez tout le bon du Fils de Tullius: j'augure même, hardiment que Vous le surpasserez, & que Votre merite ira plus loin que le Sien: mais, MONSIEUR: Si les Morts parloient, Marc Ciceron pourroit par un endroit justifier son inferiorité. Vous avez, diroit il, un avantage qui m'a manqué. Ainsi, je me dois plus que Vous ne Vous devez; je suis plus l'artisan de mon Illustration que Vous ne l'êtes de la Votre.

Ce Romain n'auroit pas tout le tort: outre qu'il étoit rarement sous les yeux de son Pere,
il

DEDICATOIRE.

il s'en falloit beaucoup que son Pere fût un Modèle aussi parfait, aussi accompli que le Votre.

Le grand Cicéron avoit souvent de grandes foiblesses, il faisoit pitié en certaines occasions.

Le Sérenissime Prince Votre Pere est bien d'une autre distinction, MONSEIGNEUR. Jamais, non jamais le Ciel n'a formé une Ame plus propre à remplir dignement le Sacré Caractere, du Ministeriat, & à bien représenter un puissant Monarque, Son Altesse Sérenissime a généralement, & au plus haut degré, toutes les qualitez requises à un Ambassadeur: Son merite est si éminent que
je

E P I T R E

je confesse ma temerité : tout ce qu'on peut en dire est infiniment au dessous de ce qui est ; on ne sauroit donner à ce Prince qu'un encens legitime : mais il est très difficile de lui en donner assez.

Avoir le genie penetrant, solide, & Superieur : être d'une prudence éclairée, d'une Sagesse assez profonde, assez constante pour éviter tous les mauvais pas, pour ne se détourner jamais de son chemin : Conoitre à fond les interêts des Princes, & se servir à propos de cette grande & importante lumiere. Etre toujours sur ses gardes pour ne se laisser ni prévenir ni surprendre. Etre de la plus exacte circonspection sur les

DEDICATOIRE.

*les moindres incidens, qui
pourroient commettre &
interessser l'Honneur du
Maître, Honneur qui ne
peut être trop cher ni
trop précieux aux Souve-
rains, soit pour le de-
dans, soit pour le dé-
hors. Etre habile & fin
Negociateur; donner ju-
ste dans le point essen-
tiel du différent; &
savoir le denouër sans
préjudicier à son Mo-
narque, & sans trom-
per les Parties. Etre
d'une incorruptibilité, d'un
desintressement à toute
épreuve, & mettre la
Fortune uniquement dans*

* * *
* * *

le

E P I T R E

le Devoir : Droit & sincere , autant que la bonne & saine Politique peut le permettre : D'une conduite réglée & qui ne deshonore en rien la Majesté du Prince Représenté.

Ce sont-là , si je m'y connois , ce sont-là , MONSEIGNEUR , les traits naturels d'un digne , d'un parfait Ministre d'Etat. Cette Peinture convient admirablement à Votre Sérenissime Pere ; & de tous ceux qui ont l'honneur de le connoître , il n'y en aura pas un qui ne dise. C'est lui-même.
Ce

DEDICATOIRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on remarque dans S. A. S. cet heureux assemblage des belles & rares qualitez : on les a vûes toutes briller dès que ce Prince est entré dans le Ministère. Il y parut en Homme consommé ; & on peut dire , sans exagération , que ses coups d'essai furent des coups de Maître.

*Qui seroit instruit ,
MONSEIGNEUR ,
de tant d'affaires secretes
que ce grand Negocia-
teur a manié , dans quel-
le admiration ne tombe-
roit-on pas ? Ce Prince ,*

** * * * 2 n'é-*

E P I T R E

n'étant pas encore à la
 fleur de son âge , mar-
 quoit déjà cette vaste éten-
 duë de Genie , cette pro-
 fondeur , cette Dexterité
 qui ne sont ordinaire-
 ment que les fruits d'u-
 ne longue experience. La
Cour de Rome pourroit
 en rendre témoignage.
Cette Cour qu'on peut re-
garder comme le Centre de
la Politique la plus rafi-
née : Elle qui sait tenir
 dans la Soumission tant
de Puissances & tant
d'Etats ; Elle qui en-
 tend si bien à démêler
 les interêts les plus com-
plices , & à sortir
 glo-

DEDICATOIRE.

glorieusement des conjonctures
les plus embarrassantes; enfin,
elle qui a la vûë si perçante,
qui est si feconde en moïens &
en expedients; La Cour de
 Rome, dis-je, n'a pû voir,
 sans étonnement, l'intelligence
 sublime de Votre Sérenissime
 Pere pour la Politique &
 pour la Negociation. Ce fut à Ro-
 me que son Altesse Sérenissime
 jetta les fondemens de cette
 habileté singuliere qui a tant
 éclaté depuis. Les Romains,
 excellens Conoisseurs, &
 Juges competens sur la ma-
 niere du Timon, & sur les
 affaires generales, ne pouvoient
 assez se recrier sur le merite
 éminent de son Altesse; & quoi
 qu'ils s'épuissassent en loüanges,

* * *
 * * * 3

ils

E P I T R E

ils se croïoient toujours redevables à la Justice & à la Vérité.

Il étoit donc bien naturel, MONSEIGNEUR, que SA MAJESTE' IMPERIALE DE RUSSIE, jettât les yeux sur Votre Sérenissime Pere, pour en faire au dehors le premier & le principal de ses Ministres. Ce Monarque, l'un des plus éclairez du Monde, & qui n'excelle pas moins dans le grand Art de Régner, que dans celui de la Guerre, ce Monarque, dis-je, pouvoit-il agir plus judicieusement, & plus utilement, que de donner toute sa confiance à un Prince, capable par ses Lumieres, par ses conseils, par son admirable dexte-

DEDICATOIRE.

dexterité , de le seconder à soutenir , à affermir l'Etat , & à le mettre dans une situation qui puisse durer jusqu'aux Siècles les plus reculez ?

Il est vrai que selon le Sentiment de quelques uns : la haute élévation du Rang devoit être un obstacle aux Ambassades. Les Politiques font une question. Ils demandent s'il est indiserent d'emploier dans le Ministère Representatif, des Gens d'une naissance Mediocre , ou des Personnes du premier Ordre , & de la qualité la plus élevée ? Les uns veulent que le premier soit le plus sur : alors , prétendent-ils la Majesté & l'Autorité courent moins de risque : si on in-

E P I T R E

sulte le Ministre, l'afront n'en
rejaillit pas si fort sur le Mo-
narque; & si le Représentant
engage mal à propos l'hon-
neur & la parole du Maître,
il peut être desavoué plus aisé-
ment.

L'opinion contraire me pa-
roit beaucoup plus vrai-sembla-
ble. Quand le Souverain est
représenté par un des plus Illu-
stres de sa Monarchie, il se
fait plus d'honneur, & il en
fait aussi d'avantage aux Prin-
ces & aux Cours chez qui Son
Ambassadeur réside. D'ail-
leurs : il semble que plus un
Ministre est proche du Trône,
plus il prend les affaires à cœur,
plus il est zélé dans l'exercice

&

DEDICATOIRE.

*Et dans les Fonctions de son
Poste.*

C'est, MONSEIGNEUR, ce
que Votre Sérenissime Pere
confirme par un des plus illu-
stres exemples qui ait jamais
été ; Etant un des premiers
de la Nation Rusienne.

SA MAJESTÉ CZA-
RIENNE se sert de lui dans les
Cours étrangères ; Et Son Al-
tesse Sérenissime fait gloire d'y
représenter Son AUGUSTE
EMPEREUR.

Les Princes Et les Souve-
rains s'en tiennent extrêmement
honorez : ils respectent d'au-
tant plus Sa Majesté, que Son
Image vivante Et Represen-
tante la touche de près, Et de
plus comme Votre Sérenissime
Pere

E P I T R E

Pere rend dans son emploi les Services les plus importans, si par la splendeur de sa Naissance & de son Rang, il fait honneur à l'Ambassade, l'Ambassade l'honore à son tour, en le tenant dans une occasion continuelle d'être utile à son Maître & à sa Patrie.

J'ai dit que la Cour de Rome pourroit rendre témoignage des rares talens, pour le Ministeriat, que Son Altesse Sérénissime y a fait éclater. Les Cours d'Hanovre & d'Angleterre n'ont pas moins éprouvé son esprit Sublime & sa profonde capacité. Mais il n'y a point de lieu, où Elle soit mieux connue que celui où Elle reside à present. Je ne sai si
nos

DEDICATOIRE.

nos Souverains ont jamais eu à leur Cour de Ministre Russe qui leur ait fait tant d'honneur. C'est un Prince, ce qui est nouveau, mais un Prince versé, consommé dans l'Art difficile de la Negociation: la Sagesse & l'Experience sont comme les yeux de Son Ministère: il n'y a rien que ce grand Negociateur ne pénétre; & il trouve à tout des remèdes & des adoucissements. Il s'applique à entretenir l'union entre les deux Puissances; & il y réussit avec tout le Succès imaginable. Nos Seigneurs les Députés ne sortent de traiter avec S. A. S. qu'en réfléchissant sur sa rare habileté; enfin, MONSEIGNEUR, Votre inimitable &
Sé-

E P I T R E

Sérenissime Pere a cette Subli-
mité de conoissance & de bon
sens, ce Transcendant, ce Je
ne sai quoi inexprimable, qui
est le grand endroit du Mini-
stere, & qui ne s'y trouve pas
Souvent.

Mais si Nos Hauts & Puissans
Conducteurs sont charmez de S.
A. S. toute la Haïe ne-la ve-
nere pas moins: on y a un
vrai respect pour son Illustre
Personne; & pour sa belle &
sage conduite. Sur tout, le
Public est enchanté de ce fond
de douceur, d'affabilité, de droi-
ture, d'équité, d'humanité, de
tant d'autres Vertus qui bril-
lent dans le Prince; & aucun
n'a l'honneur de l'aprocher qui
ne se répande en éloges sur son
Me-

DEDICATOIRE.

Merite. La Grandeur s'attire les Cœurs, quand elle est ornée des richesses intérieures de la Nature ; c'est alors qu'on lui rend à l'envi ce qui lui est dû.

L'EMPEREUR DE RUSSIE, ce Monarque qui feroit tant d'honneur au sur-nom de GRAND a une connoissance parfaite du merite admirable de Votre Serenissime Pere. Le Succès & le fruit de ses Négociations ont bien instruit SA MAJESTE' IMPERIALE de tout ce qu'il vaut, & Elle sait qu'elle possède en la Personne de ce Ministre un trésor d'un prix inestimable. C'a été par ce motif, & dans cette vûë-là, MONSEIGNEUR,

* * * *

que

E P I T R E

que le CZAR a choisi. Votre
Sérenissime Pere pour le Re-
presenter au Congrès de Brun-
swic. Son Altesse trouvera
abondamment sur cet illustre
Tapis de quoi faire valoir &
briller ses lumières, sa dexte-
rité, son experience. Cette
Affaire est aussi embrouillée
qu'elle est importante; & les
Clair-voians même n'en pene-
trent point la conclusion. Mais
rien n'est capable de rebuter
un Plenipotentiaire de sa for-
ce, rien n'est au-dessus de son
habileté: Il sait surmonter les
obstacles les plus invincibles,
aplanir les dificultez les plus
raboteuses; il sait rapprocher les
Parties les plus éloignées. En-
fin,

DEDICATOIRE.

fin, MONSEIGNEUR, si les
flammes de Borrée s'éteignent,
si le calme succède à une si
longue & si affreuse tempête,
si le Nord se pacifie, Votre
Sérenissime Pere ne sera pas
le Membre du Plenipotentia-
riat, qui aura le moins avan-
cé ce grand & très utile Ou-
vrage.

Jusques ici, MON PRIN-
CE, j'ai eu l'honneur de Vous
dépeindre son Altesse Sérenis-
sime, comme étant d'une éléva-
tion extraordinaire par la gran-
deur de sa Naissance, par l'é-
clat de ses qualitez Ministeria-
les & Humaines. Mais j'ai
encore un autre endroit à tou-
cher; & je me ferois un scru-

* * * * 2
* * *

pu-

E P I T R E

pule de l'omettre, ou de le Supprimer. S. A. S. a aussi une conoissance experimentale de la Guerre: dès sa premiere Jeunesse, Elle a endossé le harnois; Elle a passé par plusieurs Postes Militaires; & aiant l'honneur de commander sous les yeux de SON MONARQUE, Elle se monroit tout-à-fait digne de servir sous ses Ordres. Beaucoup de jugement & de prudence pour bien employer le Soldat; beaucoup de sagesse à le menager & à ne le point prodiguer; beaucoup de bonté à le soulager, à adoucir la dureté de sa condition: une valeur heroique, un grand sang froid dans l'occasion, une intrépi-

DEDICATOIRE.

trepidité dans le feu, C'étoit, MONSEIGNEUR, dans une si belle disposition que Votre Sérénissime Pere entroit dans la Carrière de Mars. SA MAJESTE' CZARIENNE voïoit en lui de quoi faire un des premiers Généraux du Temps: mais Elle jugea que S. A. S. rendroit dans la Negociation des Services encore plus essentiels à l'Etat; Elle l'arracha à son penchant guerrier, pour l'emploier dans les Cours Etrangères. Que cela relève la reputation de S. A. S. ! que cela illustre la sublimité de son Genie dans l'Epée & dans le Cabinet, Sago & toga clarus & expertus. Par-là, il est facile &

* * * *

3

sur

E P I T R E

sur de conclure que Votre Sérénissime Pere est un Ministre à qui rien ne manque, pour soutenir dignement, noblement, vigoureusement l'honneur du Caractere Représentatif.

Voilà, MONSEIGNEUR, le grand, & peut-être l'inimitable Original que Vous commencez à copier; voilà le Modèle accompli sur lequel V. A. se règle déjà avec tant de Succès ! C'est pour Vous encourager dans cette glorieuse Imitation, que je prens la liberté de Vous offrir ce fruit nouveau de la Presse. V. A. trouvera dans Cicéron le Jeune des exemples qui pourront la fortifier dans
sa

DEDICATOIRE.

sa belle Course. Mais si Vous avez sur ce Romain l'avantage d'être né d'un Pere, dont le Sien, nonobstant sa haute réputation n'aprochoit point, Votre Serenissime Pere a aussi l'avantage de pouvoir surement se promettre, que Vous ne lui causerez jamais le même chagrin, que Marc en se laissant débaucher par le voluptueux Gorgias, causa à Tullius.

Mais, de quelque oeuil que Vous receviez ce livre, je Vous supplie très-humblement d'avoir égard à ma bonne intention, & de vouloir bien le prendre comme une marque sincere que je serai toute ma vie avec autant

* * * * *

de

MONSIEUR LE COMTE DE TROYES

de vénération que d'attachement.

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE.

Le Très-humble, Très-
obéissant & très-devoué
Serviteur.

JEAN VAN DUREN.



LETTRE DE L'AUTEUR

A UN DE SES AMIS.

POUR SERVIR DE PREFACE

VOUS vous souvenez bien, MONSIEUR, que dans une des dernières conférences que nous avons eu en notre Campagne ; pour nous délasser de nos études, plus sérieuses & plus solides, vous me rapportâtes, à propos, & contre le
Pro-

P R E F A C E.

Proverbe , qui dit , qu'un aigle n'engendre point de colombes : que le fils de Cicéron , car il n'a eu que celui-là , avoit toujours été un brutal , un débauché , sans génie , & indigne de son Pere. Vous étiez sans doute fondé sur ce qu'en a dit Mr. Baile, dans son Dictionnaire Historique lettre C. , & sur ce qu'on a copié d'après lui dans le Dictionnaire de Moréry.

Je vous soutins au contraire , que le jeune Cicéron avoit été un grand homme , même du moins aussi illustre que son Pere ; & je parlois alors sur les idées

P R E F A C E.

Idées confuses que Cicéron m'avoit laissées de son fils, dans la lecture de ses Ouvrages. J'ay examiné depuis cette question avec soin ; & à mesure que je m'en suis éclairci dans les Epîtres & dans les Offices de cet Orateur , j'ay déploré la nonchalance de ceux qui ne lisent les Ouvrages de ce grand homme, que pour apprendre à parler Latin ; car c'est assurément le moindre avantage qu'on en puisse tirer, & sa latinité n'est pas de beaucoup près à comparer aux belles maximes de Philosophie , de Morale , de Politique , & aux traits d'Hi-

P R E F A C E.

d'Histoire qui y sont ren-
fermez.

Ensuite , pour soutenir la gageure , j'ay voulu consulter les anciens Auteurs qui ont écrit l'Histoire Romaine de ce tems-là , & j'ay vû avec douleur pour nos gens de lettres , qu'ils ont étrangement négligé ce trait d'érudition , qui d'ailleurs valoit bien la peine d'être éclairci , puisque Cicéron en a dit plus qu'il ne faut pour donner de grandes idées de son fils ; que les anciens Authours n'en ont rapporté à la vérité que très-peu de choses , mais très-essentiellles , comme vous le verrez par les
ci-

P R E F A C E.

citations qui sont dans notre Histoire , & que le silence qu'ils ont affecté à l'égard du fils , pendant qu'on a si amplement publié les louanges du Pere , est moins un effet de mépris ou d'indignité pour le premier , que le coup d'une fine politique , qui a voulu s'accommoder au tems.

En effet, MONSIEUR, les raisons qu'on peut apporter de la difference de ces procedez , à l'égard du Pere & du fils , s'il est permis de fonder des raisonnemens sur les conjectures , c'est que M. T. Ciceron s'est fait connoître par son

* * * * * élo-
* * * * *

P R E F A C E.

éloquence, & que le silence affecté de tous les Historiens n'auroit pû empêcher qu'il ne se fût immortalisé dans ses Ouvrages; au lieu que son fils n'ayant rien laissé de ses écrits à la postérité, il étoit beaucoup plus aisé à ses envieux de l'ensevelir dans un éternel oubli. Mais disons mieux, le principal motif du silence des Historiens à l'égard de Cicéron le fils; c'est que l'état de la République ayant changé sous le règne d'Auguste, où il a fleuri, & ce bon citoyen, *libertatis publicæ acerrimus defensor*, ayant reçu de son Pe-

re

P R E F A C E.

re avec le sang, la haine qu'il avoit pour les tyrans: Les Historiens contemporains ont crû qu'ils ne devoient pas bien parler d'un si franc republicain, dans un tems où l'état Monarchique avoit détruit la liberté de la République, pour laquelle ce Ciceron avoit tant d'amour.

Il n'en falloit pas d'avantage pour m'animer à vanger cet illustre opprimé, de la trahison de ces Historiens politiques; il y en a toujours eu, & quelque chose qu'on fasse, il y en aura toujours: mais cela n'empêche pas que je ne

* * * * *

2

fois

P R E F A C E.

fois ravi , quand je puis faire avec ma plume , ce que les Chevaliers errans faisoient avec leur épée , *vanger les torts des tant preux Chevaliers contre les félons.* De bonne foy , sans faire ici le Dom Guichot ; vous sçavez qu'aux dépens de la patience de qui il appartiendra , je me mets assez volontiers en train d'écrire , que je ne suis pas d'humeur à éfleurer un sujet , que je veux approfondir les matières dont il s'agit , & qu'en poudreux antiquaire , je suis aussi joyeux quand j'ay fait quelque découverte dans les
an-

P R E F A C E.

anciens monuments des
grands hommes, que si
j'avois trouvé les trésors
qu'on dit avoir été enfer-
mez dans le tombeau de
David.

J'ay donc creusé ces an-
ciens monumens, & je me
fais aplaudi d'avoir déter-
ré le fils de Cicéron, &
d'avoir trouvé assez de ses
reliques, pour lui attirer la
vénération des hommes,
en faisant connoître ce
qu'il étoit. J'ay fait une
chose nouvelle d'une anti-
quité presque oubliée. Je
n'ay rien ajouté de moi-
même aux circonstances de
son Histoire, & je n'ay fait

* * * * *

* * * * * 3 que

P R E F A C E.

que l'orner de quelques réflexions , & de quelques traits , qui la rendront , au moins je m'en flate , utile & agréable aux Lecteurs , principalement en ce qui concerne l'éducation des gens de qualité , de même qu'en ce qui regarde la morale & la politique des grands hommes : mais comme toutes les circonstances de la vie du fils de Cicéron , ont une liaison inséparable avec les événements arrivez à son Pere , & avec l'Histoire des deux autres Cicerons , j'ay crû que je devois , pour mettre les choses dans leur jour ,
faire

P R E F A C E.

faire un abrégé de la vie du Pere; jusqu'à la naissance de son fils; après quoi, tout ce qui est arrivé à l'un d'eux est commun aux trois autres, & c'est pourquoi j'ay intitulé ce petit Ouvrage, *l'Histoire des quatre Cicerons.*

Mais de quoi vous avisez-vous Monsieur l'Abbé, me direz-vous, de travailler sur Cicéron ? que ne le laissez-vous dans les Collèges ; & qu'importe à la République Chrétienne ; que la République Romaine ait eu quatre Cicerons ou un ? Plût au Ciel que ces Messieurs nos Confre-

* * * * * 4 res

P R E F A C E.

res ne travaillassent à rien de plus prophane. Et pourquoi, MONSIEUR, m'en avez-vous fait le défi, vous répondrai-je ? qu'aviez-vous à faire de m'intenter ce procès de gayeté de cœur ? Je prétens vous faire condamner aux dépens dans le Tribunal des Sçavans ; de plus à réparation d'honneur envers Cicéron, que vous renvoyez au Collège comme un pendant, lui qui doit être considéré avec toute l'estime & l'attention qu'on doit aux plus grands hommes, & aux Philosophes les plus sçavants, & en
ou-

P R E F A C E.

outre à de gros dommages
& intérêts au profit de la
mémoire de feu Monsieur
son fils , qui ne mérite
point vos mauvais traite-
mens, ni les injures de tant
de modernes.

Non, MONSIEUR,
il me feroit mal de faire
le fier auprès de vous; Je
ne veux pas triompher
avant la victoire, ni pré-
venir l'Arrêt de mes Juges:
les bons procès se perdent
aussi souvent que les mé-
chans. Si je succombe en
cette instance; j'en ferai
quitte pour perdre mes
écritures, que je n'estime
pas d'un grand prix; &
vous

P R E F A C E.

vous avez assez de charité pour m'en consoler ; que si je gagne avec dépens, réparation, dommages & intérêts contre vous , j'ay trop de soumission pour m'en prévaloir, & je ne cesserai pas pour cela un petit moment, d'être avec tout le respect dû à votre mérite... &c.



*Livres Nouveaux qui se vendent chez
Jean van Duren , Libraire dans
le Pooten près de Plein.*

- H**istoire de France depuis l'établissement de
la Monarchie Françoisé dans les Gaules ,
par le P. G: Daniel , Folio 3 vol , Paris.
- Aétes Memoires & autres pieces Authentiques
concernant la Paix d'Utrecht 12. 4 vol ,
- Le Droit de la Nature & des Gens , traduit du La-
tin de Puffendorf , par Barbeyrac , avec des
notes du traducteur , 4. 2 vol ,
- Oeuvres de Boileau , nouvelle édition augmen-
tée , 8. 2 vol.
- Discours sur la liberté de Penſer , écrit à l'oc-
caſion d'une nouvelle ſecte d'*eſprits forts* ,
ou de gens qui penſent librement , 8.
- Histoire Mythologique des Dieux & des Héros de
l'Antiquité , 12. avec fig.
- Les Vies des SS. Peres des Deſerts , & des Sain-
tes Solitaires d'Orient & d'Occident , avec
des figures qui représentent l'austerité de
leur vie & leurs principales occupations. 8.
4 voll.
- Testament Politique de *Jean Baptiste Colbert* ,
on l'on voit tout ce qui s'eſt paſſé ſous le
regne de Louis le Grand , 12.
- Description Anatomique des Parties de la femme
qui ſervent a la generation , avec un Traité
des Monſtres , par Palfyn , 4.
- L'Exiſtence & la Sageſſe de Dieu , Maniféſtées
dans les Ouvres de la Creation , par Ray. 8.
- Temple Memoires de ce qui s'eſt paſſé dans la
Chrétienné , pendant la Guerre de 1672.
juſqu'à la conclüſion de la Paix de Nime-
gue. 8.
- Temple Lettres , contenant une relation
de ce qui s'eſt paſſé de plus conſiderable dans
la Chrétienné , depuis l'Année 1665. juſqu'à
celle

celle de 1672., 2 vol 12.

Temple Oeuvres diverses , contenant des
considérations Générales sur l'Etat & les in-
térêts, de l'Empire ; de la Suede du Danemarq,
de l'Espagne de la Hollande ; de la France &
de la Flandre , &c. 2 vol 8.

Lettres de Mr. Flechier , Evêque de Nîmes , &
l'un des quarante de l'Academie Françoisé,
avec quelques autres pieces curieuses du Mê-
me Auteur. 12.

*Antoni Schultingii Dissertationes de recusatione Ju-
dicis pro rescriptis Imperatorum Romanorum 4.*

*Caroli Pisonis , Selectiorum Observationum & Con-
ciliorum de pratervis hætenus morbis affecti-
busque prater naturam , ab aqua seu Scrofa col-
lucie ortis , Liber Singularis 4.*

*Capitulatio Serenissimi Principis , Domini Caroli
VI. Electi Romanorum Imperatoris. 4.*

Lettres & Mandemens Imperiaux , contre les Su-
jets du St. Empire Romain, qui se trouvent
dans le Service de la Couronne de France
ou de leurs adherans. &c. 4.

Traité du Beau , par Croufaz. 8. fig.

Le Jardin de Hollande , ou l'on enseigne com-
ment on peut élever & cultiver toutes sortes
de Fleurs, de fruits & d'Orangers. 8.

Traité du Poëme Epique par le R. P. le Bossu,
Sixieme édition augmentée de Remarques
&c. 8. 2 vol,

On trouvera dans la boutique de J. van Duren,
toutes sortes de livres tant anciens que nouveaux ,
comme des Pais étrangers , le tout à Juste prix , &
en entreprend toutes sortes d'impressions.



HISTOIRE DES QUATRE CICERONS,

*Dans laquelle on fait voir par les
Historiens Grecs & Latins,
que le Fils du grand Cicéron
étoit aussi illustre que son Père.*

UN des plus beaux *Mémoi-
res de la*
esprits, & des plus *Roche-
foncault.*
sages politiques de
notre siècle, com-
parant les grands
hommes aux diamants, disoit,
que c'est la Nature qui les for-
me, & que la fortune les met
en œuvre : mais disons que
A les

2 HISTOIRE DES

les hommes comme les dia-
mants sont brutes en sortant
du sein de la Nature ; que l'é-
ducation les taile , les polit ,
& leur donne comme autant
de facettes à différens bril-
lans , sans quoi la fortune les
ayant enchassés dans l'or &
l'émail, ils ne se tiennent pas
long-tems montés dans ces su-
perbes chatons , & sont en
danger de tomber dans la bouë,
& d'être foulés aux pieds.
 M. T. Ciceron, avec le plus
 heureux naturel, eût l'éduca-
 tion la plus parfaite ; & la
 fortune sembla chercher tout
 ce qu'elle a de plus précieux
 & de plus beau pour le met-
 tre en œuvre. Il nâquit le
 troisième jour de Janvier, l'an
 de la fondation de Rome 648.,
 c'est-à-dire , l'an du monde
 3900. & 100. ans avant Jesus-
 Christ. Son pere étoit Che-
 valier

valier Romain : Quelques-uns ont dit qu'il descendoit de Titus Tatius Roi des Sabins : mais ce n'est pas l'opinion la plus suivie , & il la traite lui-même avec raillerie : qu'importe au reste , de lui donner une noblesse si ancienne ? N'est-il pas plus glorieux à un homme de tenir tout de lui-même , & d'être par son mérite le premier noble de sa race , que de tirer sa Noblesse d'une longue suite d'ayeux , chez lesquels elle s'est usée avant que de venir jusqu'à lui , & n'a plus qu'une simple lueur qu'il lui est très difficile de ranimer ? Sa mere s'appelloit Helvia , & ses ayeux demeuroient ordinairement dans une petite ville du pays des Volsques, appelée Arpinum , à vingt lieues de Rome , un peu au-delà du Fleuve Liris ; à côté de la Campanie. C'étoit une Vil-

le municipale, c'est-à-dire ,
dont les habitans avoient droit
de bourgeoisie à Rome. Heu-
reux ! si vivant en bon bour-
geois dans cette bourgade, où
il auroit été sans doute le pre-
mier, il se fût contenté du bien
& de la qualité de ses Pères ;
& si son mérite ne lui avoit pas
enflé le cœur, en lui inspirant
la dangereuse envie de s'embar-
quer dans la Mer orageuse de la
Cour Romaine, où après avoir
évité, pendant plus de quaran-
te ans, divers écueils avec pei-
ne, le fruit de tous ses travaux,
& la récompense de ses servi-
ces, fut un funeste naufrage
qui excite encore la pitié,
sans modérer l'ambition de ses
semblables. Content de son
patrimoine en l'augmentant
par une industrieuse œcono-
mie, il auroit passé sa vie dans
le doux travail d'une étude
volontaire, ou d'un judicieux
repos,

QUATRE CICERONS. 5

répos , & auroit attendu dans une heureuse vieillesse le moment imperceptible d'une mort naturelle entre les bras de ses parens & de ses amis : mais il n'auroit pas acquis , me direz-vous , tant de gloire dans le Sénat , & ne se feroit pas rendu si fameux à la postérité ; son fils n'auroit été ni General d'Armée ni Consul : son frere n'auroit pas été des premiers de Rome & Gouverneur de Province : Toutes ces grandeurs , dites-moi , de bonne foi , valent-elles les travaux , les chagrins & les cruelles morts qu'ils ont souffertes ? Combien de fameux exemples , eux & leurs Peres , avoient-ils devant les yeux de l'ingratitude du Sénat , de l'inconstance du peuple , de la cruauté des tyrans , & des funestes succès de tant d'ambitieux précipitez du haut de leur élévation la plus légi-

time? N'importe, il est né avec de beaux talens, il faut les cultiver, & lui inspirer dès l'enfance une téméraire envie de les faire servir à cette vaine grandeur. En effet, il étoit de ces heureux tempéramens, que le Ciel semble former avec soin pour être les délices des hommes, renfermant dans un corps délicat & d'une très-foible santé, un esprit vif, pénétrant, doux, solide, capable de toutes les sciences, & tout ce que la Nature peut donner à un Orateur parfait : mais comme les meilleurs tempéramens ne sont que des dispositions au mal, sans les règles d'une éducation exacte ; son Pere prit un soin particulier dès son enfance, de faire prendre une bonne forme à ses molles inclinations, & parce que la meilleure éducation que nous ayons reçûe se perd & se

QUATRE CICERONS. 7

se corrompt aisément , si nous ne travaillons nous-mêmes à la cultiver ; Cicéron ayant perdu son Pere de bonne heure , prit lui-même le soin de se former , s'appliqua à la Philosophie Academique sous Philon ; aprit le Droit , les Finances & la Politique sous M. Scevola , qui fut un des plus grands hommes de son siècle , & se rendit sçavant dans l'Art militaire sous Sylla , qu'il suivit avec succès dans les premieres guerres que ce grand Capitaine entreprit pour le bien de l'Etat.

Mais Cicéron voyant que Sylla aspirait à se soumettre l'Empire Romain , & qu'il alloit allumer le feu d'une guerre civile capable de consumer sa Patrie , il se retira à la campagne , n'étant pas assez fort pour lui résister , & se donna

*Plutar.
in vita
Ciceron.*

A 4 tout

tout entier à l'étude des sciences, jusqu'à ce que Sylla s'étant démis du pouvoir souverain, qu'il avoit recherché avec tant de violences, il retourna à Rome, où il commença de faire voir au public l'échantillon de l'amour qu'il avoit pour la liberté de la patrie, le coup d'essay de son éloquence, & la preuve de sa fermeté dans le plaidoyer qu'il fit pour Roscius, de qui le Pere avoit été mis au nombre des proscrits par Sylla, & dont les biens avoient été vendus à vil prix, au profit d'un des affranchis de ce tiran; en sorte qu'on avoit ajugé pour deux cens écus ce qui en valoit cent cinquante mille. La tyrannie étoit criante; mais les cris des opprimez se dissipent en l'air, quand l'opresseur est puissant. Quelle lâcheté dans le Barreau! les plus fameux Avocats dont le

le devoir est de soutenir le bon droit des foibles , n'osent se charger de la cause de Roscius ; de peur de s'attirer la haine de Sylla , pendant que les plus ambitieux recherchent, à l'envi, la funeste gloire de défendre l'usurpation d'un lâche affranchi ; ainsi le brigandage auroit triomphé , si un apprentif , dont le peu d'expérience mettoit encore le bon droit de Roscius au hazard , n'avoit genereusement pris sa défense. Cicéron gagna son Procès avec l'applaudissement du Sénat , à la honte des Avocats , & avec une si violente indignation de Sylla , qu'il fut contraint , sous prétexte d'y chercher des remèdes à ses indispositions , de faire un voyage en Grece , où il s'apliqua à l'étude de la langue Grecque , de la Rétorique & de la Phi-

A 5 loso-

lofophie jufqu'à la mort de fon injufte ennemi.

Plus fçavant que les Maîtres qu'il avoit eus à Athenes, Ciceron retourna à Rome, & après y avoir brillé dans les conférences & dans le Barreau, il donna tant de marques de fa prudence & de fa capacité, que le Sénat, dans une famine qui menaçoit Rome de fa ruïne, l'envoya en Sicile fous la qualité de Quefteur, c'est-à-dire, d'Intendant de la Province, d'où il envoya aflez de blez à fes compatriotes pour changer leur difette en abondance. Ce n'eft pas que les Siciliens trop indociles viffent fans chagrin & fans murmure le transport de ces blez, dont ils apprehendoient de manquer: mais ce fage Intendant conduifit toutes chofes avec tant de prudence, de douceur & d'équité, qu'il s'atira

*L'An de
Rome
679.*

QUATRE CICERONS. II

tira bien-tôt l'amitié des grands & du peuple ; quoique rien ne soit plus difficile dans ce poste , que de satisfaire la Cour & la Province en même temps. Les Romains reçurent ce secours avec des bénédictions & des actions de grâces pour Cicéron , & ce qui augmentoit encore l'estime de la République & des Siciliens à son égard , c'est que pendant son Intendance, il trouva l'occasion de faire valoir son éloquence en faveur de quelques jeunes Gentils-hommes Romains , qui avoient été renvoyez pardevant le Preteur de sa Province , pour quelques malversations en guerre, dont ils étoient accusez , & desquelles Cicéron les purgea par l'éloquence de son plaidoyer.

Ces succès réveillèrent dans le cœur de Cicéron une ambition qui lui étoit assez natu-

relle, il étoit avide de louanges & d'honneurs, & trouvant que la Sicile n'étoit pas un théâtre assez élevé pour sa vanité, il attendoit avec impatience que sa commission fût finie pour retourner à Rome, où il avoit grand soin de se ménager des amis & du crédit: il cherchoit à signaler son zèle pour sa patrie, & son intégrité dans le ministère par quelque action d'éclat; car qui crie le plus haut dans les Républiques, & qui sçait gagner la populace, a trouvé le secret de s'agrandir. Son Intendance lui fournit une occasion favorable à ce dessein: Verrès homme des premières familles de Rome avoit été Gouverneur de cette Province; les playes que son avarice, sa tyrannie & ses concussions y avoient faites, saignoient encore; les Siciliens s'en étoient yaine-

vainement plaints au Sénat. Cicéron étant sur les lieux , en prit de bons mémoires , s'affura de témoins irréprochables , entreprit & plaida cette cause à son retour , & fit condamner Verrés malgré ses brigues & son crédit , à une amende de soixante & quinze mille écus envers les Siciliens , sans qu'il voulût recevoir aucune reconnoissance de ses Parties ; car il étoit d'un desintéressement heroïque , persuadé que l'intérêt ternit l'éclat des plus belles actions , comme le desintéressement relève les mediocres.

Bien-tôt après , il fut fait Edile , c'est-à-dire , Magistrat de la ville de Rome préposé aux Jeux publics , aux Bâtimens , aux Aqueducs , aux Temples , & à tout ce qui concernoit la Police : Les Siciliens , dont il n'avoit point vou-

lu recevoir de presens en qualité d'Avocat, lui en envoyèrent de magnifiques, pour le féliciter de cette Magistrature : mais ne pouvant les refuser sans blesser la Coûtume & les Loix, il n'en retint aucune chose pour lui ; & comme il étoit du devoir de sa charge de mettre le prix à toutes les denrées qui se vendoient dans la Ville, il les fit distribuer au public, pour faire diminuer le prix des vivres qui étoient alors fort chers. Ce n'est pas qu'il fût riche de lui-même, car il ne possédoit alors, dit Plutarque, qu'une maison de plaisance dans le territoire d'Argos, une Métairie auprès de Naples, & une autre aux environs de la ville de Pompeia, qui n'étoient pas de grande valeur. Il eut environ douze mille écus de Teréntia sa femme, & neuf ou dix mille de
suc-

*Plutar.
in Vit.
Ciceron.*

ſucceſſion ; il ceda même ſa
maison paternelle à ſon frere
Quintus ; & cependant , il vi-
voit auſſi noblement que Craſ-
ſus , qui avoit des millions de
revenu , & avoit une auſſi groſ-
ſe Cour que Pompée , que tous
les gens de guerre reſpectoient
comme leur Général ; tant il
eſt vrai qu'un médiocre revenu
employé avec art , fait plus
d'honneur à une perſonne de
mérite , que des tréſors im-
menſes répandus avec prodi-
galité , ou conſervés avec avarice
par un fat. Pompée même
lui faiſoit la cour , parce
qu'il le croyoit utile aux pro-
jets de gloire & de puissance
qu'il formoit dès-lors , les am-
bitieux ſ'abaiffant d'autant plus
qu'ils veulent ſ'élever davan-
tage , & les ſoumiſſions & la
baſſeſſe étant les premiers de-
grez qui les élèvent au faite
de la grandeur ; mais qu'ils
ſça-

ſçavent bien ſe vanger dans la ſuite de tous ces abaiffemens par l'ingratitude & la fierté, comme nous le verrons dans peu.

Cicéron ſ'aquit tant de crédit dans le Sénat, & tant d'autorité ſur le peuple par ſes vertus, que quand il poſtula pour la dignité de Prêteur, c'eſt-à-dire, ici le Magiſtrat qu'on choiſit entre les Sénateurs, pour adminiſtrer la juſtice dans toute la Ville, il l'emporta ſur la brigade de ſes compétiteurs, qui étoient en grand nombre & en haut crédit. Il ſ'y comporta avec tant d'honneur & d'intégrité, qu'il punit ſévèrement les malverſations d'un certain Licinius qui l'avoit été devant lui, & qui ſ'appuyant ſur ſa faveur & ſur la protection du riche Craſſus, tenoit le gain de ſa cauſe immanicable; & Cicéron
ſ'at-

s'attira d'autant plus d'éloges par cette condamnation, qu'il est plus rare de trouver un Juge, qui, quoique désintéressé, ne se laisse point fléchir, ou par la faveur ou par la crainte; mais voici une occasion qui lui fit donner le titre de *Pere de la Patrie*, titre qui est au-dessus de toutes les loüanges, & de tous les éloges que le Sénat & le Peuple Romain pouvoient donner au plus grand homme.

Catilina, homme puissant, féditieux & entreprenant, accusé d'inceste, de parricide & de sacrilège, avoit engagé par de honteux plaisirs la jeunesse la plus puissante de Rome dans une conspiration contre la République: toute la Ville étoit remplie de féditieux; la Toscane vouloit secouer le joug, la Gaule qui est entre les Alpes & l'Italie, cherchoit à

à se révolter ; les plus gens de bien étoient , comme il arrive d'ordinaire , les moins riches & les moins puissans : Pompée étoit en Levant ; Crassus ne songeoit qu'à multiplier ses trésors , & peut-être regardoit-il cette conspiration comme un sûr moyen de les augmenter : Jules-Cesar finissoit son Consultat , & étoit soupçonné de favoriser la conspiration , parce qu'il suportoit dès-lors impatiemment le gouvernement tumultueux de la République. Catilina employe les brigues , l'argent & les menaces pour obtenir le Consultat : S'il le possède une fois , la République est détruite. Les plus sages du Sénat , & les plus zélés d'entre le peuple ne voyent que Cicéron capable de conjurer cette tempête ; ils le prient de faire ses sollicitations pour être Consul , & il
les

QUATRE CICERONS. 19

les fait , sans craindre les dangers dont étoit environnée cette dignité. Pendant qu'il postuloit , suivant la Coutume pour le Consulat , Terentia sa femme accoucha d'un fils , qui fut nommé Marc Cicéron , & qui est le principal objet de notre Histoire : mais laissons-le quelque tems sur le sein de sa nourrice , & suivons son Pere dans les premieres démarches de son Consulat.

L'an de Rome 691. & du monde le 3943. Cicéron fut nommé Consul avec C. Antoine , surnommé *Nepos* , qui étoit pourtant soupçonné de favoriser Catilina. Outre cette conspiration , ceux que Sylla avoit exclus de la Magistrature par des Ordonnances qui ne pouvoient pas subsister long-tems , étoient très-puissans & fort irrités , & demandoient la cassation de ces

*Ad Attic. L. 1.
Epist. 8.
in fine.*

ces Ordonnances : mais le moindre changement qu'on eût fait alors dans la République, auroit causé sa perte. De plus, les Tribuns du peuple vouloient introduire les *Decemvirs*, avec une souveraine & générale autorité, tant dans l'Italie, que dans les Païs conquis, & dans une disposition générale & indépendante des trésors de l'Epargne. Rien n'est si funeste à un Etat, que la puissance absolue de dix hommes affamez, qui chacun de leur côté sacrifient tout pour se satisfaire, & s'immolent les uns les autres pour s'agrandir. Quelle sagesse falloit-il pour vaincre tant d'ennemis sans le secours des armes ? Tout l'art de la prudence consiste à détourner par adresse ce qu'elle ne peut empêcher par forcé ; & voici com-

QUATRE CICERONS. 21
comme Cicéron se démêla
de tant d'embarras.

A l'égard d'Antoine, dont ^{L'an de}
le Consultat étoit suspect, com- ^{la fonda-}
me il étoit accablé de dettes ^{tion de}
& fort intéressé; Cicéron, à ^{Rome} 692.
qui la République avoit donné
les gouvernements de la Ma-
cedoine & des Gaules, retint
le premier, fit donner l'autre
à son Collègue, & lui prêta ^{Ad Attic.}
même des sommes considéra- ^{D. 1. Ep.}
bles, à condition qu'il secon- ^{10. 611.}
deroit Cicéron dans toutes les
entreprises qu'il feroit pour le
bien public, ne disant & ne
faisant que ce que Cicéron lui
inspireroit. Quand il se fut
ainsi rendu maître de l'esprit
d'Antoine, il agit un peu plus
hardiment, & déclama un
jour en plein Sénat avec tant
de vehemence contre l'institu-
tion des Decemvirs, que le
peuple en fut émû, & les Tri-
buns étonnez: Cependant, ils
ne

ne se rendirent pas encore, ils assignerent les Consuls devant le peuple pour faire réussir cette entreprise : mais Cicéron ayant commandé au Sénat de le suivre à cette assignation, fit avorter tous les desseins des Tribuns par son éloquence, & reprima par le même moyen une sédition que ces Tribuns, irrités d'avoir manqué leur coup, exciterent parmi le peuple à l'amphithéâtre, au sujet d'une Ordonnance qu'il avoit faite pour donner des places distinguées aux Chevaliers Romains; tant il est vrai, dit Plutarque, que rien ne résiste à l'équité mise dans un beau jour, & que le droit & la raison sont invincibles, quand on sçait les manier comme il faut; tant l'art de bien dire a de force sur la multitude, tant il est avantageux à tout homme public, d'être éloquent. De
toutes

toutes les fâcheuses affaires qui s'étoient présentées à l'entrée de ce Consulat , il ne restoit donc plus que la conjuration de Catilina à détruire , & c'étoit aussi la plus difficile.

Cicéron n'épargna ni soins ni argent pour avoir de sûrs espions à la Ville & à la campagne , & pénétra avec tant d'adresse les secrets de cette funeste caballe , qu'il apprit qu'elle avoit des gens de guerre répandus dans toutes les Provinces : il intercepta des lettres , par lesquelles les Officiers mandoient à Catilina d'éclater avant que Pompée fût de retour avec son armée. Il découvrit que ce chef des conjurez faisoit en secret de nouvelles brigues pour le Consulat , & qu'on avoit résolu d'assassiner Cicéron dans le tumulte de l'élection : mais comme toutes les machines n'é-

n'étoient pas encore prêtes pour abattre ce Colosse; que les témoins n'étoient pas suffisans, & que les faits n'étoient pas assez averez, Cicéron fit differer cette élection; il apostropha Catilina en plein Sénat, & lui demanda d'abord avec une feinte douceur, si les bruits qui couroient à son égard étoient véritables. Catilina, qui croyoit qu'une bonne partie des Sénateurs étoient pour lui, & qui ne vouloit pas montrer de timidité à ses conjurez, ne desavoia pas qu'il n'eût dessein de réunir le Sénat & le peuple sous un même chef, ce qui le fit exclure une seconde fois du Consulat sans violence & sans brigues.

Il est des grands dangers, comme des maladies dangereuses, où l'on ne doit rien hasarder. Il faut ménager toutes

tes choses avec prudence , & sans rien négliger , en attendant le moment & la crise favorable où l'on doit agir : C'est ainsi que Cicéron traita cette conjuration. Il employe d'abord des remèdes doux , pour en empêcher le progrès , parce que de plus forts l'auroient irritée sans la guérir : mais lorsqu'elle est venue à son période , il profite de la crise , par laquelle elle déclare sa malignité. Crassus ayant reçu de son Portier un paquet de lettres , qui lui avoit été donné le soir même par un homme inconnu , lut celle qui s'adressoit à lui , & qui lui donnoit avis de sortir promptement de la Ville ; parce que Catilina & ses conjurez y feroient un grand massacre dans peu. Les autres lettres cachetées s'adressoient à divers Sénateurs & hommes puissants parmi le

B

peu-

peuple. Crassus, autant par crainte du danger qui le menaçoit, que pour se justifier de l'intelligence qu'on le soupçonnoit d'avoir avec Catilina, communiqua sa lettre dès le soir même à Marcel & à Met. Scipion ; tous trois allèrent à minuit rendre compte de tout à Cicéron, qui prit ces lettres, fit le lendemain matin assembler le Sénat & le peuple, remit publiquement les lettres cachetées entre les mains de chaque particulier, à qui elles s'adrescoient, en leur commandant de les lire tout haut chacun à leur tour. On y vit non-seulement toutes les circonstances de cette conjuration : mais on y apprit qu'un bon nombre de troupes qui occupoient la campagne dans la Toscane & autres lieux de l'Italie, n'attendoient que l'ordre de Catilina pour venir fondre
dans

dans la Ville. Le Sénat voyant le péril qui menaçoit la République, mit toute sa confiance en Cicéron, lui donna une puissance pleine & entière, comme s'il eût été Empereur, & lui, se réservant les affaires du dedans de Rome, confia les soins du dehors à Q. Metellus, homme d'un zèle incorruptible pour la République, & d'une intrepidité à l'épreuve dans les dangers.

Toute la fureur des conjurez tombe alors sur Cicéron : on conspire contre sa vie ; on aposte des brigans pour l'assassiner. Il cite Catilina devant le Sénat & le peuple, pour rendre raison de sa conduite. Il lui ordonne de sortir de la Ville ; il en sort plutôt comme un vainqueur, que comme un banni, les haches & les faisceaux devant lui ; les étendards déployez ; leve des trou-

pes ; occupe la campagne de Toscane à la tête de vingt mille hommes. C. Lentulus homme de qualité : mais connu pour séditieux , étoit alors Questeur ; il assemble les conjurez qui étoient restez dans Rome , projette de brûler la Ville, & d'égorger tous les gens de bien ; sollicite Catilina de l'assiéger pendant cet embrasement , met de son parti deux Ambassadeurs des Allobroges , qui lui promettent de faire soulever leur nation. Cicéron découvre tous ses projets , intercepte ses lettres , fait entendre des témoins , s'assure des complices , les interroge , les confronte ; saisit une grande quantité d'armes cachées chez les conjurez , & dans d'autres maisons ; en sorte que Lentulus atteint & convaincu de trahison , fut dégradé de ses charges en plein Sénat , lui & ses
com.

complices ſecrètement execu-
tez à mort dans la priſon ; &
tout ſi ſagement conduit , que
quand le reſte des conjurez
ſ'aſſembla le ſoir même dans
une Place publique , à deſſein
de rompre les priſons , & de
délivrer les priſonniers, Cice-
ron les renvoyant , dit ſimple-
ment : *ils ſont morts , retirez-
vous* , ils ſ'en allerent tous chez
eux tremblans & confus ; de-
ſorte , qu'Antoine de ſon côté
ayant taillé en pieces l'armée
de Catilina , cette dangereuſe
conſpiration qui menaçoit
l'Empire Romain de ſa ruïne ,
ou qui ſembloit au moins ne
pouvoir ſ'éteindre que par les
flots de ſang des Citoyens , fut
détruite par la mort de très-
peu de criminels , ſans bruit ,
ſans ſédition , & ſans retour.

Pendant que Cicéron ſe ſer-
voit ſi ſagement & avec tant
de ſuccès au dehors de l'au-
Ad At.
tic. L. 1.
Ep. 10.

torité souveraine que le Sénat lui avoit donnée, il voyoit croître dans sa famille avec joye, l'enfant qu'il avoit reçu du Ciel. Le petit Marc Ciceron fit voir dans son enfance le plus doux & le plus heureux naturel, qui puisse se rencontrer dans un tempéramment vif, & dans un esprit brillant; car la Nature qui semble demander du secours à l'art, aussi-tôt qu'elle a mis un homme au monde, se manifeste assez dès ses premières années, pour faire connoître à ceux qui l'écoutent, & qui la consultent, ce qu'ils doivent espérer d'un enfant, qui ne se connoissant pas lui-même, laisse agir avec liberté, & découvre sans y penser, les inclinations de mutinerie ou de douceur, de langueur ou de vivacité que son tempéramment lui inspire, & qui s'agitent

tent d'elles mêmes suivant les impressions des divers objets qui se presentent à ses sens. Le grand Cicéron qui joignoit l'étude à l'experience, & à la Philosophie les reflexions qu'il faisoit sur tous les mouvemens de son fils , ne se trompa pas quand il le regarda comme le digne heritier , & de son nom , & de ses vertus ; car il avoit, avec une constitution plus robuste , un genie semblable au sien , & son grand cœur se manifestoit peu à peu dans l'amour qu'il avoit pour la patrie , & dans les petites frayeurs qu'il avoit des tyrans ; qualitez que son pere sembloit lui avoir transmises dans son sang , & à peine avoit-il trois ans , qu'il marquoit de la passion pour le parti des gens de bien contre les tyrans : aussi son pere mandoit-il à Atticus , qu'il se plaisoit

*Ad At-
tic. L. 2.
Ep. 15. in
fine.*

beaucoup à l'entretenir avec
soin dès son enfance : tant il
est vray qu'on ne peut trop
tôt parler raisonnablement aux
enfans, & qu'il faut pour for-
mer leur jugement de bonne
heure, leur apprendre peu à
peu à raisonner, au lieu d'en-
tretenir leur enfance de ba-
gatelles & de puerilitez, qui
ne sont capables que de gâter
leur esprit, & de corrompre
leur langue.

*Ad
Quint.
rr. L. 1.
Ep. 3.*

4.

Les plus belles actions sont
rarement sans mélange. Cice-
ron, dans l'exécution qu'il fit
de Catilina & de ses conjur-
ez, avoit épargné avec trop
de clemence Jules - Cesar.
Catulus & Pison le lui re-
procherent, & il eut tout le
temps de s'en repentir. Il
avoit fait mourir Lentulus,
qui étoit le beaupere d'An-
toine, pendant que ce même
Antoine combattoit par son
or-

ordre contre Catilina, qu'il défit. Le péril trop pressant l'avoit contraint de faire mourir les conjurez, sans beaucoup de formalité. Son éloquence avoit pris trop d'empire sur le peuple. Qu'il est difficile de bien servir l'Etat, sans s'attirer la haine des particuliers, & que cette haine que les grands hommes méprisent, leur est quelquefois funeste ! Comme toutes les choses ont deux faces, & qu'il ne se trouve que trop de gens qui les regardent du mauvais côté ; ceux qui étoient interressez dans cette sanglante execution, & les envieux de sa gloire, lui faisoient des crimes de toutes ces choses, chacun selon son intérêt, ou suivant sa passion : Jules-Cesar, qui étoit élu Préteur pour l'année suivante, & les deux Tribuns pour la même année, l'accusèrent d'a-

voir fait mourir les conjurez , sans que le Sénat ou le peuple eût rendu aucun jugement contr'eux : ils ne voulurent plus lui permettre d'haranguer le peuple , quoiqu'il lui restât encore quelques jours de Consulat : pour l'en empêcher , ils firent mettre leurs bancs dans la Tribune des Harangues , & ne l'y laisserent entrer que dans le moment de sa déposition , & qu'à condition qu'il feroit le serment accoutumé en très-peu de mots : mais quand il fut une fois monté dans cette Tribune , où il avoit si souvent triomphé , bien loin de faire son serment à l'ordinaire , il prit tout un autre tour , qui le conduisit à reciter avec emphase la manière dont il avoit sauvé la Ville d'un embrasement , l'Empire de sa ruine , les Citoyens d'une mort cruelle , &

tout

tout le peuple lui applaudit.

Cependant, ses ennemis disoient que la tyrannie qu'il exerçoit sur les esprits étoit d'autant plus dangereuse qu'elle étoit fondée sur l'amour du peuple ; que ses services passez, & son intégrité affectée, relevez par son éloquence, lui acquerroient un Empire, lequel étant fondé sur la douceur ne pourroit être détruit par la force, & qu'il deviendrait le tyran de la République, en feignant de travailler pour sa liberté contre ceux qui voudroient l'asservir à force ouverte : mais Caton, dont la probité s'animoit d'autant plus à soutenir la vertu, qu'on l'oprimoit davantage, & qui étoit aussi Tribun du peuple, en meilleure réputation que ses Collegues, détruisoit toutes les calomnies qu'on debitoit, & tous les projets qu'on

formoit contre ce grand homme, & fit en pleine assemblée un discours si éloquent & si juste à la louange de son Consulat, qu'il fut appelé Pere de la Patrie par decret du peuple, & qu'on lui decerna des honneurs, qui n'ont jamais été accordez qu'à lui.

Mais voici un nouvel ennemi de Ciceron qui ne s'apaisera pas si aisément. Clode, surnommé le beau, de l'ancienne famille des Clodiens, s'abandonnoit à de si furieux desordres, qu'il fut d'abord accusé d'avoir suborné trois de ses sœurs : mais le grand crédit de sa famille le sauva de cette méchante affaire. Il s'en fit une autre bien-tôt après ; car il devint éperdument amoureux de Pompeia femme de J. Cesar, & l'on croit même qu'il en étoit aimé. Les Dames Romaines célébroient

lèbroient tous les ans chez la femme du Pontife, car Cefar l'étoit alors, la fête de la grande Déesse, qui étoit la Terre, à laquelle on joignit une ancienne Reine d'Italie nommée Fauna; ce qui se faisoit avec une extrême pureté, disent les Historiens (a) profanes; quoique (b) S. Augustin en parle comme des sacrifices les plus impurs & les plus honteux. Il étoit défendu aux hommes d'y entrer sous peine de la vie, & le Pontife même qui présidoit à tous les autres sacrifices, étoit obligé de quitter sa maison, & ses fonctions à sa femme ce jour-là. Les Vestales y étoient appelées; le myrthe dédié à Venus en étoit banni, toutes les peintures d'hommes ou de Dieux étoient voilées, & l'on tenoit que le mortel, qui seroit assez téméraire d'y assister, perdrait la

B 7 vûë;

(a) *Tribul. L. 1. Properf. L. 4. Ovid. L. 3. de arte amandi. Senec. L. 16. Epist. ad Lucil. Juvenal. Sat. 2.*

(b) *S. Aug. de civit. Dei, l. 7. c. 26.*

*Appian.
L. 2. de
bellis ci-
vit.*

vûë; mais Clode fit bien voir le contraire, & se glissa sous un habit de fille dans la maison de J. Cesar. Appian dit qu'il attenta à la pudeur de Pompeia, & que Cesar le dissimula; parce que Clode étant fort aimé du peuple, que Cesar vouloit ménager, il préfèra son ambition à son honneur en cette rencontre. Cet artifice fut découvert, causa du scandale, Cesar en répudia sa femme; & c'est ce qui fait encore plus croire que Clode en étoit aimé; car de dire, comme Cesar dit ensuite pour couvrir son honneur en excusant sa femme, qu'elle étoit innocente, mais que c'étoit assez qu'elle pût être soupçonnée pour la rendre indigne d'être sa moitié; c'est une délicatesse qui n'avoit alors gueres de fondement, & qui ne seroit pas de mise à présent, où

où le peuple fait le procès au beau sexe sur de moindres apparences , & où de pareils scrupules rendroient ridicules les maris. D'autres n'eurent pas tant de politique que César , & traitèrent cette action de sacrilège devant les Juges : Le Tribun du peuple instruisit son procès : Cicéron , qui aimoit , dit-on , sa sœur Clodia , & qui par là avoit eu quelque relation avec Clode , fut contraint de déposer contre lui , non-seulement pour rendre témoignage à la vérité : mais encore pour obéir à Terentia femme fort imperieuse , & qui haïssoit Clode ; parce qu'elle croyoit que c'étoit lui qui entretenoit le commerce entre Cicéron & sa sœur.

Clode obtint l'absolution de ses Juges à force d'argent. Cicéron en fait une belle & odieuse description à Atticus.

II

Ad At-
sic. L. 1.
Ep. 16.

Il devint Tribun du peuple à son tour ; il mit son autorité à persecuter Cicéron ; le riche Crassus se mit de la partie : Pompée n'employa au commencement son pouvoir, que pour se faire valoir aux deux partis ; César étant prêt de conduire son armée dans les Gaules demeura neutre , & Cicéron accusé dans les formes , d'avoir contre les loix ôté la vie à plusieurs qui n'étoient ni atteints ni convaincus de participer à la conjuration de Catilina , voyant que les partis s'échauffoient , aimant mieux s'éloigner , que de mettre sa patrie en combustion par une résistance ouverte. Il pria César de l'emmener en qualité de son Lieutenant , & il en fut reçu avec honneur : mais Clode voyant que Cicéron par ce voyage évitoit sa poursuite dans l'année de son Tribunat ,
&

QUATRE CICERONS. 41

& se déroboit ainsi à sa vengeance, feignit de se reconcilier avec lui. Les gens qui ne sçavent point tromper sont aisément trompez : Cicéron remercia César de sa Lieutenance, & resta dans Rome, ce qui irrita si fort César, qu'il se joignit avec Clode, quoiqu'il en eût reçu un mortel affront; & c'est la plus grande lâcheté qu'on lui puisse reprocher, dit Plutarque, d'autant plus qu'il devoit au cré- *Plutar.*
dit de Cicéron, le gouverne- *in vita*
ment des Gaules, pour lequel *Ful. Ca-*
saris. il étoit prêt de partir. On reprend les anciennes accusations, on en fait encore de nouvelles. Clode, ou plutôt César, fait déclarer Pompée son gendre contre Cicéron, qui étoit son bienfaiteur, & qui lui avoit rendu de grands services auprès du Sénat & du Peuple; en sorte, que quand
leurs

*Plutar.
in vita
Pompeii.*

leurs amis communs allerent le solliciter en faveur de cet innocent opprimé, il fit fermer la porte de devant, & sortit par la porte de derriere de son logis, n'ayant pas le front de les refuser, & ayant bien la lâcheté de le trahir; quelles bassesses l'ambition ne fait-elle point faire aux plus grands hommes!

*Ad Attic.
L. 1.
Epif. 13.*

Pendant que le grand Ciceron soutient les assauts du perfide Clode, voyons comme Quintus son frere s'acquie du gouvernement que la République lui avoit donné en Asie. Il fut nommé Gouverneur de cette Province environ l'an de Rome 692. il passa par Athenes, & se broüilla avec Atticus, l'ancien ami de son frere, & même son allié, car Quintus avoit épousé sa sœur. Ciceron écrit une Lettre sur ce sujet à ce cher ami, lui mar-

que

que la douleur qu'il a du procédé de son frere , & lui en écrit comme d'un homme qui se broüilloit aussi facilement qu'il se racommodoit , ayant beaucoup de légèreté d'esprit & de vivacité dans ses sentimens. Aussi mande-t-il en une autre occasion à ce même ami , qui lui avoit envoyé une Lettre que Quintus lui avoit écrite. „ La lettre de mon frere „ m'a paru comme un monstre , composé de parties „ toutes contraires. Voilà assurément des traits qui nous dépeignent un homme bien emporté , bien léger & bien inégal : mais pour faire mieux connoître le caractère du frere de Cicéron , & ce qu'il fit pendant son gouvernement en Asie , nous infererons ici l'extrait d'une lettre que ce grand homme écrivit à ce mauvais Gouverneur ; elle est écrite
sur

*Ad Attic. L. 1.
Ep. 17.*

*Ad Attic. L. 2.
Ep. 16.
l'an 694*

Ad Quin. sur la fin de l'an de Rome
frat. L. 694.
 1. Ep. 1.

„ Statius votre cher affran-
 „ chi est arrivé ici le 25. d'Oc-
 „ tobre, j'en suis fâché, puis-
 „ que vous dites que vous se-
 „ rez pillé par vos gens, tant
 „ qu'il sera absent : il étoit
 „ pourtant fort à propos qu'il
 „ arrivât ici avant vous, pour
 „ tromper la curiosité que tout
 „ le monde avoit de vous re-
 „ voir ensemble, & pour em-
 „ pêcher les railleries & les
 „ huées qu'on auroit faites en
 „ vous voyant tous deux en-
 „ trer pompeusement dans Ro-
 „ me; car on s'est déjà épuisé
 „ sur son sujet, chacun en a
 „ causé à qui mieux mieux,
 „ & je suis ravi que cela se soit
 „ passé en votre absence. Quant
 „ à ce que vous me mandez
 „ que vous me l'avez envoyé,
 „ afin qu'il se justifie devant
 „ moi, il étoit du tout inuti-
 „ le;

„ le ; car je ne l'ai jamais soup-
„ çonné , & ce n'est pas mon
„ sentiment que je vous en ai
„ écrit : mais puisque la fureté
„ & l'interêt de tous tant que
„ nous sommes , qui nous mê-
„ lons de gouverner les peu-
„ ples , dépend autant de la ré-
„ putation que de la vérité ,
„ j'ay crû devoir vous mander
„ ce qui s'en disoit , & non pas
„ ce que j'en pensois. Il voit
„ lui-même depuis son arrivée
„ de quelle maniere tout le
„ monde parloit de lui ; il en-
„ tend les plaintes mêmes qu'on
„ me fait contre lui en sa pre-
„ sence , & il ne tient qu'à lui
„ de reconnoître qu'il est cau-
„ se que les medifans se sont
„ déchainés contre vous. Il
„ est vrai que je n'ay pas trou-
„ vé bon , & que je n'ay pû
„ entendre sans émotion , qu'il
„ eût plus de pouvoir sur vous ,
„ qu'il ne convient à la matu-
rité

„ rité de votre âge & aux obli-
„ gations de votre charge.
„ Combien de gens , croyez-
„ vous , me sont venus prier
„ de les lui recommander , sans
„ parler de vous ? Combien lui
„ est-il échapé de choses à lui-
„ même , en s'entretenant avec
„ moi , qui ne confirment que
„ trop cette opinion ? Je vous
„ en ai donc donné avis , &
„ vous ai exhorté à changer de
„ conduite ; car quand même
„ sa fidélité seroit extrême ;
„ comme je n'en doute pas ,
„ puisque vous le croyez , la
„ seule apparence d'un si grand
„ empire d'un esclave sur l'es-
„ prit de son maître , ne scau-
„ roit vous faire d'honneur ;
„ aussi est-ce lui , pour ne vous
„ rien cacher , qui a fourni ma-
„ tière à tous ceux qui vou-
„ loient mal parler de vous ,
„ & au lieu qu'on croyoit au-
„ paravant , que les gens ne par-
loient

„ loient mal de vous qu'à cau-
 „ se de votre trop grande seve-
 „ rité; vous avez donné à vos
 „ ennemis, en l'affranchissant,
 „ matiere à dire tout ce qu'ils
 „ ont dit.

„ Pour ce qui regarde Zeu-
 „ xis le Blandenien, que vous
 „ croyez que je ne vous devois
 „ pas recommander; sçachez,
 „ tout convaincu qu'il est d'a-
 „ voir tué sa mere, que ce qui
 „ fait que je suis si favorable
 „ pour lui & pour les Grecs,
 „ c'est qu'il n'y a pas de gens
 „ plus adroits qu'eux à faire
 „ valoir leurs plaintes au Sénat,
 „ ils sçavent exagerer le moin-
 „ dre défaut d'un jugement.
 „ Voilà pourquoi j'ay appaisé
 „ avec soin, & avec mille pei-
 „ nes tous ceux qui se plaig-
 „ noient ici de vous, comme les
 „ habitans de Dyonisium: leur
 „ chef étoit mon plus grand en-
 „ nemi, & j'ay fait amitié avec
 lui;

„ lui ; ainsi qu'avec plusieurs
„ autres, pour les empêcher de
„ crier : Voilà la raison de mon
„ procédé ; mais je n'en trouve
„ point du votre. Quoi, parce
„ que vous avez fait coudre à
„ Smirne dans un sac , & jeter
„ à l'eau deux Mysiens coupables
„ de parricide, vous publiez,
„ & vous écrivez vous-même,
„ que vous voulez dans la Haute-Asie
„ pendant votre gouvernement ,
„ laisser un exemple semblable
„ de votre sévérité ; & qui pis est,
„ vous mettez tout en œuvre, artifices,
„ promesses, espions, argent,
„ pour faire tomber ce Zeuxis
„ dans vos filets. Peut-être n'auriez-
„ vous pas dû le renvoyer absous,
„ si l'on vous l'avoit amené : mais
„ il n'étoit pas nécessaire d'employer
„ tant de diligences & de finesse
„ pour l'attraper ; sur tout, si
„ vous songiez que la famille de
ce

„ ce Zeuxis est presque plus
 „ illustre que la ville de sa
 „ naissance. Après cela, n'ay-
 „ je pas eu raison de l'adoucir
 „ en vous le recommandant ?
 „ N'ay-je pas dû appaiser Lu-
 „ cius Cecilius, qui vomissoit
 „ feux & flâmes contre vous,
 „ & tant d'autres enfin, excep-
 „ té Tuscenius, dont l'affai-
 „ re est sans remede ? Voici
 „ d'un autre côté un broüillon,
 „ quoique Chevalier Romain ;
 „ je ne trouve pas à redire que
 „ vous ayez traité son pere si
 „ durement, vous aviez rai-
 „ son ; mais qu'étoit-il néces-
 „ saire de lui écrire, comme
 „ vous avez fait, qu'il se re-
 „ mettoit à la potence, d'où
 „ vous l'aviez tiré, & que
 „ vous le feriez brûler vif, au
 „ grand contentement de toute
 „ la Province ? Pourquoi écri-
 „ re encore à un certain C. Fa-
 „ bius, (car Titus Fabienus
 C fait

„ fait encore courir toutes ces
„ Lettres) qu'on vous a rappor-
„ té que Licinius , qui fait me-
„ tier de débaucher des esclaves ,
„ assisté de son fripon de
„ fils , pilloît d'autorité , que
„ vous le priez de faire , s'il
„ peut , brûler vifs le pere &
„ le fils , ou s'il ne le veut pas
„ faire , qu'il vous les ren-
„ voye , & que vous le ferez
„ vous-même.... Que si vous
„ repassez tous les avis que je
„ ai donnez dans mes lettres ,
„ vous trouverez que je n'y
„ blâme autre chose , que l'em-
„ portement & la dureté ordi-
„ naire de vos discours.... Nous
„ n'aurions point tous ces cha-
„ grins-là , si mes conseils l'a-
„ voient emporté sur votre na-
„ turel un peu trop aigre , &
„ sur le plaisir de vous aban-
„ donner à la colere , & à une
„ plaisanterie piquante.... Vous
„ ne sçavez pas vous faire ai-
mer...

„ mer... Vous avez été trop
 „ facile , comme je vous l'ay
 „ reproché plusieurs fois , à ac-
 „ corder des lettres ; retirez ,
 „ si vous pouvez , toutes cel-
 „ les qui ne sont pas justes ,
 „ ou qui sont contre l'usage ,
 „ ou même qui se contredisent.
 „ Statius lui-même dit , qu'on
 „ a de coûtume de vous les ap-
 „ porter toutes dressées , &
 „ que c'est lui qui les lit , pour
 „ vous dire si elles sont justes :
 „ mais qu'avant qu'il fût au-
 „ près de vous , on n'en rebu-
 „ toit aucune , & qu'ainsi , il
 „ y en avoit des volumes , de
 „ qualité à être blâmées de tout
 „ le monde.... Dans le moment
 „ que je vous écris , Flavius
 „ vient se plaindre à moi , de ce
 „ que vous en avez adressé à
 „ les gens , qui me paroissent
 „ injustes , par lesquelles vous
 „ leur défendez & à ceux d'A-
 „ pollonie , de détourner quoi-

„ que ce soit de la succession
 „ de L. O. Nason, dont il est
 „ heritier, qu'ils n'ayent payé
 „ auparavant C. Fundanius.
 „ Quoi ? un heritier ne pourra
 „ pas disposer de ce qu'on lui a
 „ laissé ? & s'il nie de rien de-
 „ voir, si en effet il ne doit
 „ rien ? Depuis quand un Gou-
 „ verneur, comme vous êtes,
 „ prononce-t-il sur la validité
 „ des dettes ? &c.

Vide
L. 1. ad
Quintum
Fras. Ep.
1. &c.

Cette lettre dans son entier ne fait pas seulement voir le mauvais caractère de Quintus, mais elle montre encore la douceur & sa sagesse de Cicéron dans ses reprehensions ; ce qu'il observe toujours avec une tendresse pleine de la plus sage précaution.

Voyons présentement à quoi se détermine notre illustre infortuné, dans la conjoncture épineuse où nous l'avons laissé. Cicéron se voyant prêt de suc-

succomber aux poursuites vives & cruelles de ses puissans ennemis , usa d'un dernier remede pour tâcher de détourner , ou du moins d'adoucir ses malheurs ; il prit des vêtements de deuil , & alla de porte en porte , dans un état à faire pitié , solliciter ce peuple ingrat : mais le fier Clode , bien loin de se laisser attendrir au triste spectacle de l'humiliation de ce grand homme , le faisoit insulter dans les ruës , & chez les principaux du peuple , par une troupe d'insolens qu'il avoit autour de lui , qui lui jettoient des pierres & de la bouë , en lui disant les injures les plus outrageantes. Les Chevaliers Romains & les gens de bien n'en firent pas de même ; ils prirent le deuil avec lui , & près de vingt mille hommes l'accompagnoient , dit Plutarque , pour le garan-

tir de ces insultes , & pour solliciter ses Parties ou ses Juges en sa faveur. Le Sénat même ordonna que tout le peuple prendroit le deuil comme dans une calamité publique ; mais les Consuls & les amis de Clode s'oposèrent à ce decret : Cicéron donc , voyant que la brigade de ses ennemis l'emportoit sur les gens de bien , prit la résolution de s'exiler lui-même. Son fils , qui touchoit à peine à sa cinquième année , n'étoit pas ce qui l'attendrissoit le moins sur cet exil ; il avoit autant de peine de le quitter que de quitter Rome , l'une étoit une ingrate , & l'autre répondoit avec tendresse à son affection paternelle : Ce jeune enfant , qui s'expliquoit déjà d'une manière à se faire entendre , gémissoit dans les embrassements de son pere , quand il entendoit
par-

parler de ce départ , & faisoit de petits raisonnemens si justes sur cette indigne persécution , qu'il ne faut pas s'étonner s'il eut dans la suite tant de haine pour les tyrâns , & tant d'ardeur à vanger la mémoire de son pere sur ses ennemis.

Ce pere judicieux, persuadé que quand on retire de bonne heure un enfant du gouvernement des femmes , on lui épargne bien des leçons de mollesse , & bien des occasions de devenir effeminé , lui donna pour Gouverneur un Afranchi nommé Denis, l'homme du monde qui sçavoit le mieux proportionner ses leçons à l'âge , & qui avoit le grand art d'apprendre aux enfans les élémens des sciences en badinant. Il recommanda ce cher fils à Quintus Cicéron son frere , & à T. P. Atticus son

C 4. ami,

Ad Attic.
L. 3. in-
108.

14. *Epist.*
à l'*Teren-*
tiam. 2.
ad Quint.
frat. L. 1.
3.

ami, & dit à sa femme en l'embrassant, que sa plus grande douleur dans la persécution de ses ennemis, étoit de ne laisser à ce cher fils, (qui étoit incessamment attaché à son col, & qui baignoit son visage de ses larmes) pour toute succession, que ses malheurs, l'envie & l'ignominie qu'on attachoit à son nom. Il partit de Rome sur le minuit comme un fugitif, lui qui en faisoit auparavant le bonheur, la gloire & les délices; & le perfide Clode n'eut pas plutôt appris son départ, qu'il le fit condamner au bannissement, & interdire de toutes fonctions publiques, avec défenses à qui que ce fût de le recevoir à deux cens lieues de l'Italie. Quel déplorable gouvernement que celui du peuple ! On le corrompt toujours par argent; on fait croire tout
ce

ce qu'on veut à son ignorance & sa legereté naturelle passe en un moment de la reconnoissance à la haine , & de l'adoration au mépris.

Ceux qui sont naturellement bien-faisans , trouvent des protecteurs chez les plus barbares : Cicéron ne s'étoit servi de son éloquence & de son crédit, que pour défendre les oprimez , & il rencontre dans ses malheurs des amis chez les inconnus, & d'agréables refuges dans les lieux de son exil. Son mérite l'emporte sur les défenses du peuple , tous les habitans des lieux où il passe , le reçoivent selon ses premieres dignitez : il n'y eut que deux anciens amis qui manquerent à ce qu'il esperoit d'eux. Le premier fut C. Virgile, Gouverneur de Sicile , qui malgré les bienfaits qu'il avoit reçûs de Cicéron , lui écrivit assez durement de

C 5

ne

ne point s'aprocher de la Sicile ; l'autre étoit un nommé Vibius qui lui avoit de très-grandes obligations, & qui refusa de le recevoir dans sa maison à Vibone, & la dureté de ces deux amis lui fut aussi sensible que l'ingratitude du peuple Romain. Il alla à Brunduse, où il s'embarqua pour Dyrrachium : il fut visité & regalé de tous les honnêtes gens du pays, & toutes les villes de la Grece lui firent des honneurs à l'envi. Pourquoi faut-il que les grands hommes soient sujets aux abbatemens du vulgaire, & qu'un Philosophe n'ait pas plus de constance dans l'adversité que les autres hommes ? Ses chagrins l'accompagnoient par tout, sa Philosophie l'avoit abandonné en sortant de Rome : quelque bon accueil qu'on lui fît, il étoit plongé dans une

une tristesse incurable. Xiphilín même nous apprend que cette tristesse étoit si publique, qu'un Orateur nommé Libisque, qui avoit fait amitié avec lui à Athenes , composa un livre exprès pour le consoler , & pour être convaincu de son extrême abattement , il n'y a qu'à voir le livre 14. de ses Épîtres familières.

Mais les disgrâces chez les grands hommes , sont comme les maladies dans un bon temperamment , elles ont leur période & ne durent pas toujours. Le temps approche où Cicéron n'en fera que plus cher à la République. Clode pousse son insolence trop loin pour en pouvoir revenir. Il ne se contente pas d'avoir fait bannir si honteusement un grand homme ; il fait brûler ses maisons à la ville & à la campagne , il met ses meubles

à l'encan , sans que personne les veuille acheter , & tant de violences le rendent à la fin odieux à tout le monde. Il s'en prend à Pompée même ; l'ingratitude & la cruauté est tout ce qu'on peut espérer des services qu'on rend aux méchans. Pompée reconnoît son injustice , il se résout avec ses amis , de faire revenir cet illustre banni ; & ce projet fut si bien conduit , que malgré la haine implacable de Clode & la licence effrenée du peuple , le Sénat ordonna qu'on ne termineroit aucune affaire publique , que le retour de Cicéron ne fût conclu. Q. Cicéron , qui avoit toujours sollicité pour le rapel de son frere , voulant faire valoir ce decret , Clode souleva le peuple , les deux partis s'échauffèrent , & la sédition fut si violente , qu'il y eut deux Tribuns du peuple

ple blessez , plusieurs y furent tuez , & Q. Ciceron fut abbatu & caché long-temps sous les morts. Enfin, An. Milon fut le premier qui eut assez de courage pour mettre la main sur Clode , & le tira en justice devant le Sénat ; d'un autre côté , Pompée accompagné d'un bon nombre de braves , se transporta dans la place où le peuple étoit encore assemblé , & demanda les suffrages sur le rapel de Ciceron. La premiere inconstance du peuple fut suivie d'une seconde toute contraire , ils n'avoient plus de chef , & sans cela la populace est un corps sans ame , incapable de tout. Le retour de ce grand homme fut arrêté tout d'une voix , avec des acclamations de joye & de loüanges qu'on ne sauroit exprimer. Le Sénat à l'envi du peuple , ordonna

qu'on feroit des remercemens aux Villes qui avoient reçu avec honneur ce proscrit, que ses possessions lui seroient rendues, & que ses maisons brûlées seroient rétablies des deniers publics.

Ad Brut.

Ep 3.

Cicéron revint donc à Rome comme en triomphe, & fut porté jusques dans sa famille sur les bras du peuple: Quelle joye pour lui de retrouver son fils, qui avoit fait plus de progrès en un an, qu'on n'en pouvoir esperer dans un âge plus avancé des meilleurs esprits; car pour sa femme, il n'en eut pas beaucoup de satisfaction; mais nous remettons à le dire dans la suite; pour ne pas troubler ici la joye de son retour; il reçut le lendemain des visites de toute la ville, monta dans le Capitole, & brisa les tables où étoient écrits les actes

tes du Tribunat de son indigne ennemi ; ce qui ne fut pas approuvé de Caton , non qu'il ne blamât ces actes : mais parce qu'il ne jugeoit pas à propos que le Sénat annulât tout ce qui avoit été fait dans ce temps-là : d'autant plus que ce qu'avoit fait le même Caton dans l'Isle de Chypre & à Bisance pour la République, étoit inscrit dans ces tables ; & cette entreprise refroidit un peu leur ancienne amitié : car les grands hommes ont rarement de la haine les uns pour les autres, & la réservent toute entière contre les méchans. Quelque-temps après , Milon qui haïssoit Clode autant qu'il le méritoit, & Clode qui regardoit Milon comme son délateur , se battirent. Milon avoit autant de valeur que de qualité , les méchans ne sont braves que
par

*Plutar.
in Vit.
Caton.*

par desespoir; Milon tua ce perfide, & ne laissa pas d'être poursuivi en justice pour cette action : Cicéron fut son Avocat ; & Pompée pour donner main forte à la Justice , & pour empêcher les désordres dans un Procès qui intéressoit toute la Ville, fit environner le Parquet de gens armez, le jour que cette affaire se devoit juger , & se plaça dans le lieu le plus éminent ; ce qui intimida si fort Cicéron ; qui avoit raison de craindre toujours quelque changement ; que tout le corps lui trembloit en commençant son plaidoyer , qu'il eut peine à achever. Ce n'est pas le seul grand homme qui n'ait jamais combattu ni harangué qu'avec crainte ; & cette timidité qui vient de trop de prudence , rend la valeur ou l'éloquence plus recommandable, quand la même

me

QUATRE CICERONS 65

me prudence qui fait naître cette crainte, l'étouffe un moment après; mais Cicéron ne se remit point, il perdit sa cause, quoique ce fût un de ses plus beaux plaidoyers; car quand Milon lui eut entendu lire, il lui dit: si vous l'aviez recité de cette manière, j'aurois gagné mon procès: la bonne ou mauvaise déclama- tion relevant ou faisant tom- ber d'ordinaire ces sortes d'ou- vrages.

Q. Cicéron avoit été nom- mé par le crédit de son frere Lieutenant de Cesar chez les Gaules: il avoit un fils à peu près de même âge que le jeu- ne Cicéron, & pendant son séjour en Gaule, le grand Ci- céron prit soin de l'éducation de son neveu, & le fit instrui- re sous ses yeux avec son fils, en sorte qu'il ne dédaignoit pas de leur servir très-souvent de

*L. 2. ad
Quint. fr.
Ep. 13.*

L. 3. ad
Quintum
fr. Ep. 1. 3.

de Précepteur ; & jamais homme ne s'acquitta de cette fonction si bien que lui. Ces deux enfans se piquant d'émulation avoient autant d'application à l'étude que Cicéron prenoit de soin à les instruire ; parce qu'il leur rendoit agréable ce qu'il y a dans les écoles de plus rebutant : mais le jeune *Quintus* ayant pour Précepteur un nommé *Paconius* fameux *Réthoricien* , s'attacha au genre déclamatoire , qui n'est pas sans doute le meilleur : au lieu que *M. Cicéron*, suivant le génie de *Denis* son maître & la méthode de son pere , s'étudioit davantage à bien penser qu'à bien dire ; négligeant l'éloquence, quand elle n'alloit pas au vrai , & cherchant moins à plaire qu'à persuader, parce qu'il est inutile de plaire sans persuader, & qu'il est beaucoup plus avan-

QUATRE CICERONS. 67

avantageux de persuader sans plaire, la force de l'Orateur consistant à nous convaincre des veritez qui nous déplaisent davantage, quoi qu'à la verité sa perfection soit de persuader & de plaire en même-temps.

Cicéron fut mis au nombre des Augures, à la place du jeune Crassus qui fut tué chez les Parthes, & c'est pendant l'exercice de cette charge qu'il ne prit pas moins de soin, soit de vive voix, soit par ses écrits, d'instruire ses jeunes disciples, tant de la Religion que des sciences, car jamais Payen n'a mieux raisonné de la Divinité que Cicéron, & n'a été plus persuadé qu'il est absolument nécessaire de ranimer, même dans les enfans à la mamelle, les étincelles de la Divinité qu'ils ont reçues en naissant, & de les faire croître.

croître dans leur esprit avec l'âge , par des raisonnemens proportionnez à leurs lumieres : tout homme qui n'a point de Religion devant être l'execration de la terre , comme il

L'an de l'est du Ciel. Il fut ensuite
Rome 702 envoyé Gouverneur en Cilicie
L. 5. ad avec douze mille hommes de
Attic. Ep. pied , deux mille cinq cens
20. & 21. chevaux , & eut son frere ,
 qui étoit de retour des Gau-
 les , pour Lieutenant. Le jeu-
 ne Ciceron avoit alors douze
 ans , & ils ne crurent pas
 qu'il fût indigne de leur qua-
 lité ni contraire à l'aplication
 de leurs emplois de mener
 avec eux leurs deux enfans ,
 ainsi que Denys leur Gouver-
 neur , afin qu'ils pûssent s'in-
 struire dans ce voyage des
 différentes mœurs & des di-
 vers interêts des Nations , &
 apprendre par l'exemple de
 leurs peres , les devoirs des
 grands

QUATRE CICERONS. 69

grands envers le peuple, leurs obligations pour l'Etat, & les vertus qu'ils doivent pratiquer à l'égard d'eux-mêmes.

A peine Cicéron fut-il arrivé en Cilicie, qu'il fut obligé de faire la guerre aux rebelles, qui se trouvoient dans son gouvernement & aux environs, & dans laquelle nos deux jeunes Seigneurs se signalèrent en qualité de volontaires. Voici la relation de ce que Cicéron y fit, décrite par lui-même: elle est tirée d'une lettre qu'il écrivit de Cilicie à Caton, pour obtenir du Sénat en sa faveur les honneurs dus à ses victoires.

„ Etant arrivé dans mon
„ gouvernement le dernier
„ Juillet, & la saison avancée
„ m'obligeant d'aller aussi-tôt
„ à l'armée, je demeurai deux
„ jours à Laodicée, quatre à
„ Apamée, trois à Synnades,

&

*Epist.
Fam.
L. 15.
Epist. 4.*

„ & autant à Philomele. Dans
 „ toutes ces Villes je fis assem-
 „ bler les habitans , j'entendis
 „ leurs plaintes avec beaucoup
 „ de douceur , & je les soula-
 „ geai des plus onereux tri-
 „ buts : j'y condamnai les usu-
 „ res qui s'y étoient faites , &
 „ je déchargeai plusieurs Com-
 „ munautez & beaucoup de
 „ particuliers de certaines det-
 „ tes injustes que les plus forts
 „ avoient fait contracter aux
 „ plus foibles dans la misere
 „ des tems ; mais j'appris à mon
 „ arrivée que l'armée Romai-
 „ ne étoit entierement dissipée,
 „ que cinq Cohortes sans au-
 „ cuns commandans , avoient
 „ pris d'elles-mêmes leurs
 „ quartiers d'hyver à Philo-
 „ mele, & que le reste des trou-
 „ pes étoit dispersé çà & là dans
 „ la Licaonie. J'envoyai M.
 „ Anneïus l'un de mes Lieute-
 „ nans pour la rassembler, avec
 or-

„ordre de la faire camper en
 „Licaonie devant Icone. J'ar-
 „rivai au camp le 26. Août,
 „après avoir délivré des com-
 „missions pour lever des sol-
 „dats en vertu du décret du
 „Sénat , & avoir amassé un
 „assez gros corps de Cavale-
 „rie , & beaucoup de volon-
 „taires , que j'avois obtenus
 „des peuples libres , & des
 „Rois nos alliez. Je fis la re-
 „vûe de mon armée , & l'ayant
 „fait marcher vers la Cilicie
 „pour affermir la paix & la
 „tranquillité dans mon gouver-
 „nement , les Ambassadeurs
 „du Roy de Comagene vin-
 „rent m'apporter des nouvel-
 „les assez confuses , mais trop
 „véritables de l'invasion des
 „Parthes dans la Syrie , ce qui
 „me fit craindre , tant pour
 „cette Province que pour cel-
 „le de mon département , &
 „même pour toute l'Asie.

Je

„ Je fis donc marcher mon
 „ armée vers la frontière de la
 „ Capadoce , qui touche la
 „ Cilicie , afin d'être en état
 „ de défendre l'une & l'autre ,
 „ ce que je n'aurois pû faire ,
 „ me renfermant dans la Cili-
 „ cie , que son assiette défend
 „ d'un côté par le mont Ama-
 „ nus , & de l'autre par des dé-
 „ troits très-faciles à garder :
 „ la Capadoce au contraire est
 „ toute à découvert du côté de
 „ la Syrie ; & les Rois voisins
 „ qui pourroient en défendre
 „ le passage , n'osoient se dé-
 „ clarer contre les Parthes ;
 „ quoi qu'ils soient véritable-
 „ ment de nos amis ; ainsi je
 „ campai à Cybistre , ville si-
 „ tuée au bout de la Capado-
 „ ce , assez proche du mont
 „ Taurus , pour garder la Ci-
 „ licie , & pour empêcher les
 „ entreprises qu'auroient pû
 „ faire les voisins , si je ne m'é-
 tois

„ tois rendu maître de la Ca-
 „ padoce. Dejotare Roy de la
 „ Galatie votre ancien ami, le
 „ mien & celui du Sénat & du
 „ peuple Romain, connoissant
 „ mon embarras, m'envoya
 „ des Ambassadeurs, pour m'as-
 „ surer qu'il se rendroit inces-
 „ samment à la tête de ses trou-
 „ pes dans mon camp. En at-
 „ tendant, pendant les cinq
 „ jours que je restay à Cybis-
 „ tre, je délivrai Ariobarpane
 „ Roy de Capadoce votre ami,
 „ comme celui du Sénat, d'u-
 „ ne conjuration qu'on tramoit
 „ contre lui, sans qu'il y pen-
 „ sat : je le rétablis dans toute
 „ son autorité, sans coup fe-
 „ rir, & je remis en grace Me-
 „ tras & Athenée que vous m'a-
 „ viez recommandez en par-
 „ tant, & qui avoient été exi-
 „ lez par la méchanceté d'A-
 „ thenais. Cependant il se pré-
 „ paroît une grande & pres-
 D qu'i-

„ qu'inévitable guerre en Ca-
 „ padoce. Le Pontife de Co-
 „ manes, jeune homme assez tur-
 „ bulent, étoit soutenu d'une
 „ bonne Cavalerie, d'une for-
 „ te Infanterie & d'une multi-
 „ tude de mécontents, qui ne
 „ cherchoient qu'à mettre le
 „ desordre & la guerre partout.
 „ Je le fis par adresse & par
 „ brigues, sortir du Royau-
 „ me, & je fis comprendre en-
 „ suite à la Cour, qu'étant
 „ fortifiée de ma présence, il
 „ n'étoit pas besoin d'en venir
 „ aux mains.

„ Les Parthes, malgré mes
 „ précautions, ne s'endor-
 „ moient pas; j'appris que s'é-
 „ tant joints à un gros d'Ara-
 „ bes, ils s'avançoient vers
 „ Antioche, & qu'un parti
 „ considérable de leur Cavale-
 „ rie ayant passé en Cilicie,
 „ avoit été taillé en pièces par
 „ ma Cavalerie, & par la Co-
 horte

„ horte Pretorienne qui étoit
 „ en garnison à Epiphanée, ce
 „ qui ne les empêcha pas de
 „ faire quelques mouvemens
 „ vers la Cilicie. J'allay en
 „ diligence à leur rencontre
 „ vers le mont Amanus, mais
 „ au bruit de ma marche, ils
 „ s'étoient retirez d'Antioche,
 „ & Bibulus en étoit maître
 „ avec une forte garnison, ce
 „ qui m'obligea de mander à
 „ Dejotare, qui me venoit
 „ joindre avec toutes ses trou-
 „ pes, qu'il demeurât en Ga-
 „ latie, & que j'aurois re-
 „ cours à son affection dans le
 „ besoin.

„ Les armes des étrangers ne
 „ pouvant si-tôt nous nuire, je
 „ voulus exécuter un projet
 „ que j'avois conçu aupara-
 „ vant, pour dompter les en-
 „ nemis domestiques qui é-
 „ toient autour du mont Ama-
 „ nus; & pour cela je feignis

„ de quitter le païs , & d'aller
 „ dans les lieux de la Cilicie
 „ plus éloignez. En effet ,
 „ m'en étant éloigné d'une
 „ journée , & ayant campé à
 „ Epiphanée , je retournai sur
 „ mes pas le 12. d'Octobre sur
 „ le soir , & fis tant de diligen-
 „ ce toute la nuit , ayant laissé
 „ mon bagage en sûre garde ,
 „ que je me trouvay sur le Mont
 „ Amanus le 13. à la pointe
 „ du jour. Là , ayant partagé
 „ mon armée en trois corps ,
 „ je me mis à la tête du pre-
 „ mier avec mon frere Quin-
 „ tus. Ca. Pontinus comman-
 „ doit l'autre , & le dernier
 „ étoit conduit par M. An-
 „ neius , & par L. Tullius ,
 „ tous mes Lieutenans ; nous
 „ surprîmes si fort les ennemis
 „ par la diligence de notre con-
 „ tre-marche , que la plupart
 „ furent tuez , ne trouvant
 „ point de chemin ouvert à la
 „ fui-

„ fuite ; nous primes Eiane
 „ Capitale du Mont Amanus ,
 „ & quoique simple bourga-
 „ de , mieux fortifiée que
 „ beaucoup de places de guer-
 „ re. Pontinus attaché à l'at-
 „ taque de Sepire , & de Com-
 „ moris avant le jour jusqu'à
 „ quatre heures après midi , les
 „ enleva malgré la forte rési-
 „ stance des assiegez. Nous
 „ primes six Forts & en brû-
 „ lames davantage : après quoy
 „ nous campâmes quatre jours
 „ aux Autels d'Alexandre ,
 „ pendant lesquels nous neto-
 „ yâmes la montagne de tous
 „ les brigands , & ravageâ-
 „ mes les terres qui sont du cô-
 „ té de ma Province , & qui en
 „ font même partie. *in xuxb*
 „ Cette guerre ainsi termi-
 „ née , j'amenay mon armée à
 „ Pindénisse ville des francs
 „ Ciliciens , située en un lieu
 „ éminent , fort de son assiet-

„te, & rempli d'habitans tou-
 „jours rebelles à leurs Rois ;
 „& de tous les criminels des
 „environs qui s'y refugioient
 „pour éviter les supplices. Ils
 „attendoient avec impatience
 „les Parthes, & je crus devoir
 „reprimer leur audace , afin
 „d'ôter toute esperance aux
 „autres qui étoient mal-inten-
 „tionnez pour nous. J'ou-
 „vris la tranchée, fis faire des
 „forts & des lignes , j'appro-
 „chay les machines de guerre
 „pour les battre ; je leur mis
 „en tête des troupes d'archers ;
 „je prodiguay mes peines &
 „mes travaux, pour épargner
 „celles des Alliez ; & j'en vins
 „enfin à bout en moins de
 „deux mois. De sorte que
 „toutes leurs défenses étant
 „forcées , & la plus grande
 „partie de leur ville brûlée,
 „ils tombèrent sous ma puis-
 „sance, & les Tiborens
 „leurs

„ leurs voisins me donnerent
 „ des otages ; après quoi j'en-
 „ voyay mon armée dans les
 „ quartiers d'hyver que je choi-
 „ sis dans les places conquises ,
 „ & dont je donnay le com-
 „ mandement à mon frere
 „ Quintus, &c.

Il est vray , que Cicéron se comporta si genereusement & si prudemment dans cette guerre, qu'il fut déclaré par toute l'armée *Imperator* , c'est-à-dire generalissime & vainqueur. Caton , dans la lettre qu'il lui écrivit pour réponse à celle que nous venons de voir, la lui adresse sous cette qualité, avec toute l'amitié, toute l'estime & toutes les louanges que Cicéron méritoit. Il lui mande que le Sénat a ordonné des prieres publiques en actions de graces de ses victoires , ce qui ne se faisoit que dans les actions les plus écla-

Epist. Famil. L. 1 §. 5.
Ep. 5.

Ad Attic. tantes , & qui méritoient le
L. 5. Ep. triomphe. Le fils de Dejota-
 17. rus, qui avoit servi volontaire
 dans cette guerre avec les
 deux jeunes Cicerons , les
 emmena en Galatie , où ils
 furent traitez en Princes ; car
 les simples Sénateurs Romains
 s'égalotent aux Rois. Le Roy
 de Galatie fit tout ce qu'il
 put pour les y bien recevoir ,
 & pour leur faire passer
 agréablement une partie de
 l'hyver ; pendant que Cice-
 ron rétablissoit le bon ordre
 dans tous les Etats de son
 gouvernement sans résistan-
 ce , & presque sans contesta-
 tion.

Aussi ne se servoit-il pas du
Plutar. in pouvoir de ses commissions
Ciceron. pour faire le petit tyran. Il
 ne faisoit point sa cour au Sé-
 nat en grossissant les revenus de
 l'Etat par des exactions injus-
 tes , il ne favorisoit point le
 bri-

noit à tout le monde , & jamais Secrétaire ou Intendant n'a eu la hardieffe de tirer de grosses sommes des extraits , parce qu'il les faisoit lui-même sans délai , & sans partialité. Content de ses appointemens & de son bien patrimonial , il les ménageoit avec une si sage œconomie , que si les Officiers de sa maison ne s'enrichissoient point à le tromper , il ne se ruinoit pas aussi dans des superfluités extravagantes , & tenant une table aussi bien servie & mieux réglée qu'aucun de ses prédécesseurs , il y recevoit agréablement tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens , habitans ou étrangers des villes où il séjournoit.

Au lieu , dit Plutarque , de passer les nuits au jeu , au bal ou à la débauche , il étoit régulier dans son travail , dans
ses

ses divertissemens & dans son repos ; & bien loin que les fatigues de la nuit le retinssent au lit toute la matinée , jamais audience ne fut refusée le matin chez lui ; jamais les plus vigilans ne le trouverent couché : toujours levé dès la pointe du jour , il donnoit ses audiences , non en robe de chambre , & pour un instant : mais dans une gravité & dans une douceur qui laissoit le loisir & la liberté à chacun de lui expliquer son droit , sans se départir du respect & de la retenue qu'on devoit avoir pour sa dignité. Aussi remarqueto-n , que bien différent de son frere , il ne fit jamais punir personne corporellement ; jamais il ne dit d'injures aux plus méprisables , très-rarement condamnoit-il à l'amende ou à des réparations honteuses ; & comme plusieurs

particuliers avoient usurpé des biens aux villes ou aux Communautés , il les leur fit restituer , plutôt par des ménagemens de douceur que par les rigueurs de la Justice.

L. 5. ad

Astic. Ep.

18.

Voilà les exemples que M. T. Ciceron donnoit à son fils , auxquels il joignoit de fréquentes & solides instructions. Il alla tenir les Etats à Laodicée ; où les jeunes Cicerons croissant en vertu , à mesure qu'ils croissoient en âge , & s'étudiant à se faire voir aux yeux de toute l'Asie dignes du nom qu'ils portoient , ils faisoient les délices & l'amour des grands & du peuple : mais sur tout les louanges & les applaudissemens qu'on donnoit aux vertus du pere , étoient de puissans aiguillons sur l'esprit du fils : car la difference qu'il y avoit entre ces cousins , c'est que dans la glorieuse carrière
où

où ils entroient tous deux, l'un sembloit avoir besoin d'un frein, & l'autre d'un éperon, le fils de Cicéron l'aîné marquant beaucoup plus de vivacité & de pénétration que le fils de Quintus. Denis donnoit tous ses soins à leur éducation: mais soit qu'il leur fût un peu trop severe, soit que la jeunesse applaudie devienne impatiente du joug, ils se plainquirent qu'il étoit sujet à des emportemens insupportables contre eux; & Cicéron, qui panchoit plutôt du côté de la severité que de la douceur pour les enfans, écrit à Atticus qu'il n'avoit jamais connu un homme plus sçavant & plus pieux que Denys; il leur fit cependant changer leurs études en des occupations plus agréables; comme les Mathématiques & la lecture de l'histoire Grecque, interrom-

*Ad Attic.
L. 6. Ep.
1. in me-
dio. L. 7.
Ep. 4. in
intro.*

puë par des réflexions diver-
sifiantes & utiles , & sur tout
par les principes du grand art
de la guerre, ce qui fut cause
que Cicéron congédia ce sça-
vant ; & dans la lettre qu'il
lui donna pour Atticus son
ami, il le louë avec tant d'ex-
cès, qu'il eut tout lieu de s'en
repentir ; car ils se broüillèrent
dans la suite , & la fortune
ayant rendu Denys insolent ,

Ad Attic. il oublia les obligations qu'il

L. 2. Ep. avoit à Cicéron, quoique Ci-

4. 5.

Ad Attic. céron se souvint toujours qu'il

L. 9. 14. lui étoit redevable en partie

de la belle éducation de son

filz , & qu'il lui recom-

Ad Attic.

L. 8. Ep. mandât souvent de n'en ja-

10.

mais perdre la mémoire.

Pendant que Cicéron com-
mandoit en Cilicie , il eut
nouvelle des differents qui
étoient entre Cesar & Pom-
pée : il prévint qu'il s'allumeroit
bien-tôt une guerre civile, qui
feroit

feroit changer de face à l'E-
tat , & qui déconcerteroit les
mesures des plus sages : Ces
deux freres connurent bien
que tous les projets qu'ils a-
voient formez pour l'établisse-
ment de leurs enfans seroient
dissipez. Cette guerre funeste
arriva , & Ciceron , quoique
Gouverneur d'une importante
Province , quoique General
d'une armée victorieuse , se
vit tremblant pour lui-même ,
chancelant sur le parti qu'il
devoit embrasser , & sur les
mesures qu'il pourroit prendre
pour sa sûreté ; incertain s'il
devoit aller à Rome , ou s'il
seroit plus sûr pour lui de se
renfermer dans les villes de
la Cilicie , ou de tenir la cam-
pagne ; & ne craignant pas
moins dans les places le
soulèvement d'un peuple nou-
vellement soumis , que la par-
tialité ou le caprice des soldats
de

de son armée , il jugea à propos de temporiser , pour attendre quelque événement favorable ; & le temps de sa commission étant fini , après avoir mis ses troupes en garnison dans toutes les places de son gouvernement , pour n'être pas suspect à sa patrie , il laissa son gouvernement à Celius

*Ep. fam.
mil. L. 1.*

Ep. 15. ad Attic.

L. 6. Ep. 5. in fine.

Questeur de la Province , & dans les lettres qu'il écrit à son ami Atticus , il se justifie de ce qu'il n'a pas laissé son gouvernement à son frere , & de ce qu'il l'a mis entre les mains de ce jeune homme , sans l'approbation du Sénat.

Ad Attic.

L. 6. Ep. 6. 19. in medio.

Il passa à Rhodes , fit quelque séjour à Athenes , sous prétexte d'y voir ses anciens amis d'étude , & y ayant séjourné autant qu'il put , il retourna à Rome , qu'il trouva partagée par les factions de Pompée & de Cesar : & le Sénat lui
ayant

ayant décerné les honneurs du triomphe, pour les victoires qu'il avoit remportées en Cilicie, il les refusa, disant tout-haut, que bien loin de triompher dans la presente calamité, il suivroit bien plus volontiers le char de Cesar, s'il étoit d'accord avec son rival.

Il fit tout ce qu'il put pour les reconcilier, écrivant tantôt à Cesar, parlant tantôt à Pompée, sollicitant leurs amis communs, & même ceux de chaque parti; en sorte, qu'à sa sollicitation, Cesar écrivit à des amis communs pour les prier de travailler à cette reconciliation, & qu'aussi-tôt *Ad Att. tit. L. 9.* ces mêmes amis consulterent *Ep. 8.* avec Cicéron sur ce projet; mais tous leurs efforts furent *Ad Att. tit. L. 9.* inutiles: point de milieu entre *Ep. 9. & 10.* les ambitieux, & où il n'y a point de milieu, point d'accord.

commodement. L'un ne vouloit point de maître , l'autre vouloit commander , & tous deux rejettoient toute sorte de ménagemens. Cesar s'avance fierement vers Rome à la tête de son armée. Pompée ne croit pas l'y devoir attendre , il en sort avec les plus gens de bien : Cicéron ne le suivit pourtant pas , ne sçachant encore à quoi se résoudre. „ De „ quel côté dois-je me tourner , „ dit-il dans ses Epîtres ? le parti de Pompée paroît le plus „ juste , mais Cesar a plus de „ force , & plus de conduite „ que lui. Dans cette incertitude il se retira à Arpinum , où il donna la robe virile à son fils ; au grand contentement de ses amis , & où il reçût plusieurs lettres des amis de Cesar , des siens propres , d'Antoine , & de Cesar même , qui le prioit de le venir trou-

trouver, & l'assuroit qu'il *Ad Attic. L. 9.*
 partageroit sa fortune avec lui; *Ep. 4. 20.*
 mais Cicéron répondit assez ^{22.}
 fierement qu'il vouloit aller *Ad Attic. L. 7.*
 passer sa vieillesse à Athenes *Ep. 16.*
 dans l'étude & dans le repos, *10. 23. L.*
 & qu'il ne feroit jamais rien ^{9. Ep. 3.}
 d'indigne de lui. ^{13.}

Cependant, quoique Cicéron fût résolu de passer à Athenes le temps malheureux de cette guerre civile, pour ne prendre aucun parti, son fils qui ne respiroit que les occasions de signaler sa valeur, *Ad Attic. L. 7.*
 le fit résoudre à suivre le parti ^{Ep. 1.}
 de Pompée qui paroissoit le plus juste : ce dessein ne fut pas plutôt formé, qu'il fut sçu de tous les Romains. Les uns écrivoient à Cicéron pour l'y confirmer, les autres pour l'en détourner : Antoine même fut *Ad Attic. L. 10.*
 un de ceux qui lui écrivit ^{Ep. 8. 9.}
 avec plus de force & d'amitié, pour lui faire abandonner ^{11. 14.}

ce

ce dessein ; Pompée lui fait mille instances , & le prie de

Ad At-
sic. L. 8.
Ep. 12.
14. le venir trouver. Cesar n'o-
sant entreprendre de l'attirer
à son parti , le prie par des

Ad At-
sic. L. 7.
Ep. 5. 12.
18. L. 8.
Ep. 3. lettres très - honnêtes de de-
meurer neutre. Cœlius au
nom de tous ses amis lui fait
la même priere : enfin tous

ses amis & ses ennemis pre-
sens le gardoient à vûë pour
l'empêcher d'entreprendre ce
voyage ; & malgré tout cela ,
dès que Cesar fut parti pour
l'Espagne , Cicéron s'embar-
qua avec son fils pour exe-
cuter un si dangereux des-
sein.

Pompée & toute son armée
rendirent à ces deux grands
hommes tous les honneurs qui
étoient dûs à leur mérite , à
leur courage , & à la dignité
de leur emploi ; qualitez qui
entraînent naturellement l'in-
clination des soldats. Pompée
les

les regarda tous deux d'abord
 comme fort utiles à son parti ; le pere , parce qu'il avoit
 beaucoup de crédit sur les plus
 puissans de la République , &
 sur les Princes étrangers ; le
 fils , parce qu'il avoit signalé
 sa conduite & sa valeur dans
 l'Asie ; en sorte que Pompée re-
 tenant auprès de sa personne
 Cicéron le pere pour le Con-
 seil , donna à son fils le com-
 mandement de l'aîle gauche
 de son armée. Et voici ce
 que ce sage pere lui dit en <sup>L. 2. Of-
 fic. c. 64.</sup> cette occasion pour règle de sa
 conduite. „ Rien ne rend la
 „ jeunesse des personnes de
 „ qualité si recommandable ,
 „ que la gloire qu'ils acquie-
 „ rent dans la profession des
 „ Armes. Plusieurs de vos an-
 „ cêtres , mon fils , se sont si-
 „ gnalez dans les guerres qui
 „ ont élevé la grandeur Ro-
 „ maine au plus haut point.
 En

„ En voici une , dans laquelle
 „ le parti le plus heureux , quoi-
 „ que le plus injuste , tend à
 „ détruire & la grandeur & la
 „ liberté de Rome ; lorsque le
 „ parti contraire expose sa vie
 „ & ses biens pour la soutenir.
 „ Nous avions le choix des
 „ deux partis ; mais il est d'un
 „ grand cœur de se ranger du
 „ côté le plus juste , quoique
 „ le moins fort. Nous avons
 „ donc choisi le parti de Pom-
 „ pée , qui prend l'intérêt de
 „ la République , à laquelle
 „ nous sommes redevables de
 „ nos biens & de nos vies. Ain-
 „ si , mon fils , Pompée vous
 „ donnant le commandement
 „ de son aîle gauche , vous a
 „ donné la plus haute marque
 „ d'estime qu'on puisse accor-
 „ der à la plus rare valeur. Il
 „ faut tout sacrifier à cette esti-
 „ me ; veilles , soins , fatigues ,
 „ travaux , votre sang & vo-
 tre

„tre vie ; puisque le salut de
 „la République dépend de
 „votre vie , comme vôtre vie
 „dépend du salut de la Ré-
 „publique , & que l'une ne
 „sçauroit se soutenir , si l'au-
 „tre succombe sous la tyran-
 „nie.

Cicéron le fils n'avoit alors
 que dix-sept ans , & Pompée
 ne manquoit pas de chefs plus
 expérimentez ; mais ce jeune
 homme s'étoit déjà fait un si
 grand nom , que ce choix fut
 généralement approuvé de
 toute l'armée ; cependant ,
 quoique Caton fût le premier
 de ce parti & intime ami de
 Pompée , il n'approuva pas
 que Cicéron se fût déclaré
 pour lui , dit Plutarque , & il
 lui remontra confidemment
 que quant à lui , l'intérêt de
 la République l'avoit dès le
 commencement lié à Pompée ,
 qu'il ne pouvoit plus quitter
 avec

avec honneur : mais qu'il n'en étoit pas de même de Ciceron ; parce qu'étant demeuré neutre jusqu'alors , il auroit beaucoup mieux fait pour son propre intérêt , & pour le bien de l'Etat , de ne prendre aucun de ces deux partis. Ciceron fut touché de ce discours : mais comme un premier faux pas nous jette d'ordinaire dans des démarches plus dangereuses , & que ne suivre un bon conseil qu'à moitié est souvent plus périlleux , que de le rejeter tout-à-fait , Ciceron le père ne joua pas un beau rôle sur cette scène. Il se repentoit , dit Plutarque , d'avoir suivi Pompée , & le faisoit connoître ouvertement ; il critiquoit les projets & les délibérations du Conseil de guerre , & donnoit toujours selon son humeur , quelque trait de satire , qui faisoit
rire

rire les autres , pendant qu'il étoit dans le chagrin. Aussi Pompée ne l'employa-t-il dans la fuite à aucune chose importante. Il n'en étoit pas de même de son fils: il signala *Xiphilin.* son courage dans la fameuse journée de Dyrrachium , où César fut défait , & mis en fuite: mais quoi qu'il montrât toujours la même valeur , & une prudence toujours égale , il n'eut pas toujours un pareil succès , comme nous verrons dans la suite.

La famille des Cicerons fut une de celles où cette guerre civile mit le plus de division. Quelle différence entre deux enfans d'une naissance également illustre , d'un esprit presque pareil , d'une même éducation & d'une profession semblable ! Marc Ciceron étoit d'un naturel doux & temperé , & sa prudence

E lui

lui faisoit toujours choisir le meilleur parti : Son cousin étoit vif & emporté , & prenoit plus volontiers le mauvais que le bon : s'il y avoit quelque difference dans l'éducation , c'est que Quintus Ciceron son pere l'avoit trop abandonné à son temperament , & avoit eu pour sa jeunesse une indulgence qui est souvent cause de la perte des enfans , & de la douleur des peres ; au lieu que M. T. Ciceron avec beaucoup de tendresse , avoit une sage sévérité pour ses enfans , qui ne leur permettoit jamais de sortir de leur devoir , ni de se relâcher de leurs exercices ; car il tenoit pour maxime constante , qu'il faut impitoyablement , mais avec prudence , dompter la volonté des jeunes gens , les exercer dans le travail , & les accoutumer de bonne heure
aux

aux fatigues de l'esprit & du corps ; afin qu'ils ne soient point surpris dans les grandes occasions , où ils sont obligez de paroître par la suite. Le jeune Q. Cicéron embrassa le parti de César , moins dans le dessein de se signaler à la guerre , que pour se soustraire à l'autorité de ses parens. Il écrivit à César , il se joignit à Hirtius , & ils en furent tous deux reçus avec joye. Q. Cicéron de son côté , voyant que le parti que son frere avoit épousé s'affoiblissoit de jour en jour , rompit avec son frere pour se rendre agréable à César ; de sorte qu'on disoit que c'étoit Q. Cicéron qui avoit envoyé son fils à César , & qu'il ne l'y avoit envoyé que pour être l'accusateur du grand Cicéron , & pour lui ménager par cette lâcheté les bonnes graces de ce tyran à son

*L. 1. de
Offic. in
medio.*

*L. 10. ad
Attic. Ep.*

arrivée. Funeste effet de l'ambition dans un cœur ingrat !

M. T. Cicéron, qui avoit tant

de fois recommandé avec succès son frere à Cesar, ne trouve

dans son frere qu'un délateur

envenimé auprès de Cesar.

Ce bon chef de famille

qui avoit tout sacrifié pour l'éducation & pour l'avancement

de son neveu, voit la malignité

de son neveu tout sacrifier

pour opprimer cet oncle

bien-faisant : mais ce qui est

plus difficile à croire, & qui

fit horreur à P. Terentius leur

ami commun, & peut-être

leur parent, c'est qu'ayant vû

ce perfide neveu à Ephese, &

lui ayant demandé des nouvelles

de son cher oncle, le jeune

Quintus lui répondit, que bien

loin de lui être cher, il lui

étoit odieux, lui montra un

libelle qu'il avoit composé

contre lui & contre son fils

pour

L. 11. ad

Attic. Ep.

8. 13. 15.

16. 25.

Ad Attic.

L. 11. Ep.

10.

pour le présenter à Cesar , & Quintus le pere avec plus de moderation ne lui témoigna pas moins de haine pour ces deux grands hommes.

Comme rien n'afflige tant un bon cœur , que d'être accusé injustement par l'ingratitude de ses plus proches , Ciceron fut plus abbattu des calomnies de son frere & de son neveu , que de tous les autres accidents que cette funeste guerre traînoit après elle. Il ne sçauroit revenir de son étourdissement , & il est si alarmé de ces calomnies , & si rebuté de l'indifference de Pompée , qu'étant à Dyrrachium après sa défaite dans la journée de Pharsalle , où Ciceron le pere ne s'étoit point trouvé , à cause d'une maladie véritable ou feinte, Caton lui ayant offert , comme à un homme consulaire , le com-

Plutar.

in vit. Ci-

ceron.

L'an de

Rome 716

mandement de deux armées assez considérables sur mer & sur terre, qu'il avoit ramassées des débris de cette défaite, Cicéron le refusa, en disant, qu'il ne vouloit plus de tout se mêler de cette guerre; ce qui irrita si fort le jeune Pompée & ses amis qui étoient presens, qu'ils tirèrent l'épée sur lui, & que sans le respect qu'ils portoient à Caton, & la considération qu'ils avoient pour Cicéron le fils, le pere auroit couru hasard de sa vie: mais s'il étoit embarrassé de son sort, le destin de son fils l'inquiétoit encore davantage; & si d'un côté la tendresse & le beau naturel de ce cher fils le consolait, il étoit d'un autre côté pénétré de douleur, de voir que tant de rares qualitez qu'il avoit cultivées avec soin, & vû croître avec plaisir, & sur

sur lesquelles il avoit fondé de si hauts projets pour son établissement, seroient peut-être causes de sa perte. Dans ces perplexitez, il eut nouvelle que Cesar victorieux revenoit d'Egypte; mais il ne sçavoit s'il devoit l'attendre à Brunduse, où il étoit alors, ou s'il envoyeroit son fils avec Saluste au-devant de ce conquérant, pour se justifier de tout ce qu'on leur imputoit: il se résout de l'attendre: mais il change bien-tôt après de sentiment. Cette justification n'étoit pas facile. Il avoit d'a-

bord refusé d'entrer dans le parti de Cesar, il avoit ensuite embrassé celui de Pompée; son fils avoit eu les principaux emplois dans son armée. Les deux ingrats Cicérons avoient envenimé l'esprit du vainqueur: mais les amis qu'il avoit encore auprès de Cesar

Epist. Famil. L.

14. Epist. 11. ad Terentiam.

Epist. 15.

le follicitoient par leurs lettres d'obeïr au temps, à la fortune, au vainqueur, & de fuivre de bonne grace le plus heureux parti, auquel il feroit toujours contraint de fe fôûmettre, l'affurant d'ailleurs que ce genereux ennemi le recevroit mieux qu'il n'efperoit.

Enfin, il fe réfolut d'aller avec fon fils implorer la clemence de Cefar. Telle eft la viciffitude des chofes d'icibas, elle fe jouë également de la prudence & de la fermeté des plus grands hommes; & telle eft auffi la vanité des plus fages, qui pour s'indemnifer de ces revers outrageants, attribuent en eux-mêmes à une prudente politique, des changemens qu'ils attribueroient dans les autres à la legereté: au lieu de convenir de bonne foy, que la prudence humaine

ne

ne est bien-tôt vaincuë, quand il plaît à la fortune de la combattre. Nos deux Cicérons allèrent à Tarente au-devant de Cesar, qui descendit de cheval aussi-tôt qu'il les vit venir à lui, les embrassa tendrement, les entretint de ses affaires avec une pleine confiance, & fit une reconciliation sincere avec Cicéron, de qui il connoissoit mieux la force que Cicéron ne la connoissoit, & qui dans son malheur lui paroissoit plus redoutable, qu'il ne redoutoit lui-même Cesar. Il fit même peu de temps après, dit Plutarque, l'éloge de Cicéron dans un livre qu'il composa contre Caton, & l'on rapporte qu'étant arrivez à Rome, Cicéron ayant entrepris avec la permission de Cesar, de plaider pour un Officier nommé Ligarius, accusé d'avoir porté in-

*Plutar.
in vit.
Cicéron.*

dûment les armes contre lui ;
Cesar dit à ses amis qui étoient
autour de lui : J'ai bien voulu
laisser plaider Cicéron, parce
que je prens toujours beau-
coup de plaisir à l'entendre,
& qu'il y a long-temps que je
ne l'ai ouï : mais pour Liga-
rius, il est déjà condamné
dans mon esprit, comme un
perfide & comme un de mes
plus mortels ennemis. Cepen-
dant, on remarqua, malgré
cette prévention dans un es-
prit fort, qu'aussi tôt que Ci-
céron fut entré en matiere,
Cesar s'émut, les changemens
de son visage faisant paroître
les mouvemens de son cœur,
& sur tout que quand ce grand
Orateur vint à toucher la ba-
taille de Pharsalle, Cesar tref-
saillit à diverses reprises, que
les papiers qu'il tenoit tombe-
rent de ses mains, & qu'il fut
contraint, malgré sa haine, &
contre

contre son propre intérêt, d'absoudre Ligarius, ayant entendu ce plaidoyer. Qu'on dise après cela que l'éloquence n'a de force que sur les sots, & que ceux qui persuadent le mieux, sont très-difficiles à persuader.

Alors Cesar se fit élire Dictateur pour la troisième fois, & partit ensuite pour détruire les restes de Pharsalle, qui lui donnoient encore quelque crainte. Pendant qu'il va en Afrique, qu'il défait Scipion, prend la ville d'Utique & toute la Numidie, les deux Cicérons vivent comme des personnes privées en Italie: le pere se retire à la campagne pour cultiver ses jardins, le fils s'exerce dans Rome à entretenir ses amis, & à en faire de nouveaux, qui tous vont souvent rendre visite à l'illustre solitaire, lequel s'a-

L. 12. ad
Asiatic. L. pliquant entierement à la Phi-
1. de Na- losophie, & aux belles lettres,
sura Deo- en communiquoit de grands
rum. L. avantages à son fils, & à tous
2. & 3. de ceux qui vouloient l'entendre:
Offic. ces deux grands hommes ne se
 mêlant des affaires publiques,
 que pour empêcher, autant
 qu'ils pouvoient, les séditieux,
 & pour donner toujors des
 conseils de paix à tous ceux
 qui venoient les consulter;
 tantôt ils étoient à Tusculum
 ou Tivoly, petite ville du La-
 tium à douze lieuës de Rome,
 située sur une colline fort éle-
 vée, & auprès de laquelle étoit
 cette maison de Ciceron; c'est
 à present Fresquaty: & tantôt
 à Arpinum, où Marc Ciceron
 avoit reçu la robbe virile avant
 la guerre, & où il fut fait
 alors Edile conjointement avec
 son oncle Quintus; car Cesar,
 en se reconciliant avec les Ci-
 cerons, avoit reconcilié les
 Cice-

L. 13.
Epist. 12.
ad D.
Brutum.

Cicerons ensemble : l'amitié naturelle qui est entre les parens étant très-facile à ramener, & un bon frere devant toujours être prêt à pardonner à son frere qui se repent.

Jusqu'ici nous avons vû le grand Ciceron, ou le foudre de l'éloquence en main, ou revêtu de la robe consulaire, ou bien armé d'une cuirasse, ou élevé dans une chaire, régissant les Philosophes. Voyons-le un peu à présent en dès-habillé; aussi-bien il seroit à souhaiter que les Historiens comme les Peintres, nous laissent les portraits de leurs Heros, tantôt avec de legeres draperies, pour nous en faire remarquer les situations, tantôt en robe de chambre, pour les exposer sans fard & sans ornemens à nos yeux, & tantôt à demi nuds; afin qu'on en découvrit les défauts; car

tel paroît un Heros dans le public, un esprit fort dans son cabinet, tel persuade ce que bon lui semble à ses auditeurs, qui est plus foible qu'une femme dans sa famille, qui ne sçait pas se faire obéir de ses domestiques, & qui se rend l'esclave de ses passions. Tel étoit Cicéron, si nous l'examinons dans sa maison, & a toujours passé cependant pour un grand homme; parce que de toutes les choses d'ici-bas, les plus parfaites sont celles qui ont le moins de défauts, qu'il n'est rien sous le ciel d'accompli; & que ce qu'on appelle un Heros, est celui qui a plus de bonnes qualitez que de méchantes, ou du moins celui dont les bonnes qualitez sont utiles au public, & dont les méchantes ne nuisent qu'à lui; ses flatteurs, ou lui-même ayant autant de soin de

de cacher les dernières que d'affectation pour étaler les autres. On reproche à Cicéron, que comme il étoit fort avide de louanges, il s'encensoit lui même à tout propos : mais si l'on examine bien les endroits de ses écrits, qui ont servi de fondement à ce reproche, on trouvera que c'est, ou en parlant à son fils, auquel il étoit obligé de se proposer pour exemple par ses plus beaux endroits, ou en parlant à des ingrats, qu'il étoit contraint de faire ressouvenir de tout ce qu'il avoit fait pour eux de plus mémorable : il n'en est pas de même de ces pointes piquantes qu'il affectoit en toute occasion, & contre ses meilleurs amis. Il est vrai que l'envie de dire un bon mot n'est que trop dominante chez les beaux esprits ; & tel aimeroit mieux perdre son meilleur
ami,

ami , qu'une pensée brillante ou quelque jeu de mots , dont il s'applaudit ; Cicéron étoit de ce caractère , qui n'est excusable qu'en se défendant , & qui marque en attaquant , plus de malignité que d'esprit , & moins d'estime pour les autres que de bonne opinion de soi-même. Voilà les défauts de son esprit ; voyons ceux de sa conduite.

Il n'étoit pas naturellement brave , au contraire foible & timide ; les difficultez le rebutoient , le moindre danger l'alarmoit , & la Philosophie , dont il a fait l'étude de toute sa vie , l'abandonnoit au besoin. Nous avons dit que Terentia sa femme étoit fort hautaine , & il avoit eu tant de molles complaisances pour elle , qu'elle le méprisoit , au point de le faire manquer de tout , l'ayant laissé partir sans argent , lors qu'il

qu'il fuyoit la persecution de Clode, ne lui ayant envoyé aucun secours ni consolation dans son exil. Elle ne vint pas même au-devant de lui à son retour, & lorsque sa fille entreprit d'aller le trouver à Brunduse, elle la laissa partir sans argent, sans équipage, sans suite : Et qui pis est, c'est que quand il revint de cet exil, il trouva sa maison dépourvûë de tout, & chargée de dettes. Au moins, dit Plutarque, sont-ce les raisons qu'il alléguâ pour prétexter un divorce dans la suite ; car Terentia soutenoit que toutes ces accusations étoient fausses, & lui-même reconnoît avec éloge, & de la maniere du monde la plus tendre, la vertu, la constance & la fidélité de Terentia, dans le quatorzième livre de ses Epîtres familières. Aussi disoit-elle, que
le

Ep. 1. 2.

3. 4.

le véritable motif du divorce qu'il demandoit, étoit l'amour déréglé qu'il avoit pour une belle & riche personne qui se nommoit Publia; Tyron, l'un de ses affranchis, disoit que son maître ne recherchoit ce second mariage, que parce qu'il s'étoit ruiné dans ses emplois, & que cette jeune personne lui apporteroit de grands biens : mais disons le vray, quand l'avarice se joint à l'amour dans un vieillard, il fait d'autant plus de desordres, que l'intérêt lui servant de prétexte & d'aliment, il déguise un amour trop honteux pour ceux de son âge, sous le motif de l'intérêt, qui est moins condamnable & plus ordinaire dans la vieillesse. Peu de tems après qu'il eût répudié sa femme, avec laquelle il avoit vieilli, pour épouser une jeune personne si disproportionnée à son

son âge, sa fille mourut en travail d'enfant, & ce tendre pere suporta si impatiemment cette perte, malgré toute sa Philosophie, qu'il répudia sa seconde femme; parce que, disoit-il, elle avoit paru joyeuse de la mort de sa fille. N'étoit-ce point plutôt par inconstance? & tant de foiblesses, des variations si honteuses, peuvent-elles tomber dans un si grand homme? Mais reprenons le fil de notre Histoire au point où nous en sommes demeurez, pour faire cette digression si nécessaire.

Cesar étoit retourné à Rome, triomphant & croyant avoir éteint les restes de la guerre civile, lors qu'il apprit que Ca. Pompée fils du grand Pompée, après avoir fui d'Afrique, s'étoit jetté dans l'Espagne, y avoit pris plusieurs villes & ravageoit tout le païs
de

*Hirritius
de bello
Hispani-
co.*

*L. 12. ad
Attic.
Epist. 8.
2.*

de ceux qui ne vouloient pas se rendre à lui ; les Ambassadeurs de ces Provinces suivirent de près cette nouvelle à Rome , & vinrent demander secours à Cesar , qui étoit désigné Dictateur & Consul pour la quatrième fois. On recommence de grands apprêts de guerre, on leve des troupes en Italie, Cesar se prépare à partir, le jeune Cicéron qui avoit alors environ dix-neuf ans , s'ennuyant d'une vie oisive , & cherchant à se signaler dans les dangers, comme il l'avoit déjà fait , voulut aller à cette guerre : mais ce voyage demandoit de mûres réflexions ; & voici ce que son pere répond à leur ami Atticus, qui lui en avoit écrit. A l'égard du dessein de mon " fils , dont vous „ m'avez fait les premières ouvertures , j'en ai amplement „ conféré avec lui. Cette proposition

„ position se réduit à deux
 „ chefs ; au voyage d'Espa-
 „ gne, & à ce que je lui don-
 „ neray pour le faire. Quant
 „ à ma liberalité, je lui ai dit
 „ que je ne le traiterois pas au-
 „ trement que Publius, & que
 „ je lui donneroïis autant que
 „ Flavien donne à Lentulus son
 „ fils. Touchant le voyage, je
 „ lui ai fait deux objections, &
 „ je vous les fais aussi : la pre-
 „ miere, que je crains qu'on
 „ ne nous blâme, si après être
 „ sortis de l'armée de Pompée,
 „ nous entrons dans celle de
 „ son ennemi ; la seconde, qu'il
 „ pourra se chagriner, si mon
 „ frere qui a toujours suivi Ce-
 „ sar, en est plus favorisé que
 „ lui ; en tout cas, j'aime
 „ mieux qu'il use de ma libe-
 „ ralité que de sa liberté. Je
 „ ne l'ay pourtant pas refusé ;
 „ car il me semble que ce voy-
 „ age ne vous déplaît pas.
 „ Pen-

„ Penſez-y je vous prie ſérieu-
 „ ſement , j'y feray mes réflé-
 „ xions : il eſt plus honnête &
 „ plus facile de demeurer ; il y
 „ a plus à douter de l'autre cô-
 „ té ; nous verrons lequel fera
 „ le meilleur.

Ad
Attic. L.
11. Ep. Tout bien conſideré , il fut
 enfin réſolu que M. Ciceron,
 ne feroit point ce voyage, &
 comme il croyoit ne pouvoir
 alors demeurer en Italie ſans
 honte , il ſ'en alla voir les vil-
 les de Grece. Les deux autres
 Cicerons ſuivirent Ceſar : mais
 il ne fait aucune mention de
 cette famille dans ſes Commen-
 taires ; peut-être dans la pen-
 ſée , que ſ'il diſoit quelque
 choſe de favorable pour ceux-
 cy , il ne ſe fit des ennemis de
 ceux-là , dont il vouloit tou-
 jours entretenir l'amitié , &
 que ſ'il rendoit juſtice à la va-
 leur des premiers , il ne contri-
 buât à remettre toute cette fa-
 mil-

mille dans sa premiere autorité, qui feroit breche à la sienne. M. Ciceron arrivé à Athènes, y fut reçu très-honorablement de Xenon, homme puissant de la République, & ancien ami de son pere. Il apprit la langue Grecque dans sa plus grande délicatesse, & loin de laisser mollir son courage par les délices, dont cette ville abondoit, il cultiva son esprit par les belles lettres, & son corps par les exercices militaires. Il étudia la Philosophie avec beaucoup d'application, sous Cratippe de Mytilene chef des Peripateticiens. Que ces grands hommes étoient différens de nos guerriers, qui croient la plupart ou que les armes sont incompatibles avec les sciences, ou que la Philosophie déshonore leur profession, aimant mieux passer ce qui leur reste
de

de loisir dans les plaisirs ou dans la débauche , que dans une étude utile , ou dans quelque lecture profitable , comme si le jugement , qui ne se forme que par l'étude & par la lecture , n'étoit pas absolument nécessaire à la bravoure , ou comme si l'esprit corrompu par la mollesse ne corrompoit pas le cœur !

Ce fut en ce temps-là que le grand Cicéron composa à ses maisons de campagne les trois livres des Offices, c'est-à-dire , des devoirs de la vie civile pour l'instruction de son fils , & qu'il voulut ajouter aux principes de Cratippus, dont il parle comme du plus fameux Philosophe qui fût alors , des maximes de morale qui se font encore admirer à présent , à l'égard de la divinité & pour les mœurs.

„ Vous êtes né dans un tems
de

off. L.
2. circa
medium.

„ de guerre , dit-il à ce cher
 „ fils , mais d'une guerre dé-
 „ plorable, dont l'un des deux
 „ partis a été trop criminel ,
 „ & l'autre trop malheureux.
 „ Cependant Pompée vous y
 „ ayant donné le commande-
 „ ment de l'aîle gauche de son
 „ armée , vous y reçûtes beau-
 „ coup de louanges & de la
 „ bouche de ce grand homme ,
 „ & de la voix de toute l'ar-
 „ mée , soit pour être bien à
 „ cheval , soit pour lancer un
 „ trait avec adresse , soit pour
 „ supporter courageusement
 „ toutes les fatigues de la guer-
 „ re : mais la gloire que vous
 „ y acquîtes a eü le même
 „ tombeau que la République ;
 „ puis donc que vous ne sçau-
 „ riez à present vous signaler
 „ dans une guerre juste & pour
 „ la liberté de la République ,
 „ signalez-vous en attendant ^{Offic. L.}
 „ par vos études ; & faites ^{3. init.}

F

en-

„ enforte , lui dit Ciceron en un
 „ autre endroit , “ que n’ayant
 „ manqué de rien du côté de
 „ votre pere , on ne dise point
 „ à votre honte que vous avez
 „ manqué à vous-même , &
 „ qu’il n’a tenu qu’à vous ,
 „ que vous ne foyez devenu ri-
 „ che dans les sciences ; puis-
 „ que vous étiez au milieu des
 „ tresors qui vous étoient li-
 „ beralement offerts. Cice-
 „ ron le fils mit tout à profit ,
 „ les instructions de son pere ,
 „ la Philosophie de Cratippe ,
 „ & la lecture des histoires , &
 „ voyant que les plus grands He-
 „ ros ne s’étoient rendus recom-
 „ mandables à la posterité qu’en
 „ cultivant les sciences & les ar-
 „ mes , il employoit ce loisir à
 „ l’étude , & se tenoit en halei-
 „ ne du côté des armes , en at-
 „ tendant qu’il pût s’y signaler.
 „ Ils’instruisoit dans son cabinet
 „ de ce que les anciens Heros
 „ avoient

avoient fait de plus glorieux à l'armée ; il étudia les vertus qui les avoient rendus aimables aux soldats , redoutables à leurs ennemis , & chers à leur patrie , & concevoit une juste horreur pour les vices , qui avoient fait périr malheureusement tant de Conquerans au milieu de la plus belle carrière. Enfin , il fit en peu de temps un grand progrès dans les sciences , & principalement dans celles qui régissent l'esprit & les mœurs.

Il n'en étoit pas de même de son cousin , l'esprit toujours *Ad Attic. L. 13.* intraitable , peu susceptible de *Ep. 37.* conseils & de correction , libertin , débauché , n'ayant pour sa mere que mépris & dureté ; son pere fut contraint de le chasser de chez lui : il étoit mal aussi avec son oncle , & prenant pour affronts de ce que les deux M. Cice-

rons n'avoient pas voulu aller avec son pere & lui en Espagne, il disoit toujours quelque chose contr'eux à César: mais ils avoient des amis auprès de ce Dictateur, qui détruisoient ces calomnies, & qui les entretenoient dans l'estime & dans l'amitié que Cesar avoit pour eux. Ce qui la confirma davantage, c'est que Balbus & Opius ses amis lui écrivirent de Rome, que le grand Ciceron leur avoit fait lire avec admiration le livre que Cesar avoit fait contre Caton, & qu'il leur en faisoit beaucoup d'éloges; Ciceron même lui en écrivit une lettre de compliment. L'endroit touchant pour les gens d'esprit, c'est de louer leurs Ouvrages, on ne sçauroit manquer d'attirer leur amitié par cette voye, de même que le chemin contraire attire infailliblement

*Ad Att.
tic. L. 13.
Epist. 48.*

blement leur haine.

Cesar ayant soumis les Espagnols & pourvû à leur sû-^{Ad Attic. L. 13. Epist. 50.}reté, revint à Rome, & passa par une des maisons de campagne de Cicéron, où il se trouva & le reçut avec sa nombreuse suite magnifiquement & d'un cœur ouvert. Il obtint de ce vainqueur la grace des principaux de la République, & auroit obtenu aisément celle de Brutus & de Cassius, si trop indociles à sa tyrannie, ils ne l'avoient poignardé en plein Sénat. Plutarque assure que Cicéron n'étoit pas de cette conspiration, non qu'il ne fût des amis particuliers de Brutus, & que le gouvernement de Cesar ne lui déplût autant qu'à pas un autre bon Citoyen : mais parce que les conjurez connoissoient sa timidité naturelle, qui augmente d'ordinaire avec l'âge,

ou peut-être, parce qu'ils craignoient les scrupules sur un pareil assassinat : aussi témoigne-t-il beaucoup de chagrin

L. 10. Epist. fam. mil. Ep. 28. ad Tr. 12. Epist. 3. 4. ad Cassium. à Trebonius, un de ceux qui avoient conspiré contre Cesar, de ce qu'on ne l'a pas mis de cette partie. L'union que les amis de Cesar firent ensemble,

donna lieu de craindre de nouvelles guerres civiles : Antoine qui étoit alors Consul, proposa au Sénat quelques moyens de réunion ; Cicéron étoit d'avis qu'on donnât une amnistie générale pour tous les conjurez, & qu'on envoyât Brutus & Cassius dans quelques bons gouvernemens : mais Antoine qui ne vouloit point de paix, & qui étoit ennemi de Cicéron, parce qu'il avoit fait mourir Lentulus son beau-pere dans la conjuration de Catilina, ne se contenta pas de faire porter en plein jour

jour par les ruës le corps de Cesar pour émouvoir le peuple : mais il leur montra encore sa robbe toute ensanglantée , & toute percée de coups , ce qui inspira tant de compassion , & tant de fureur à la populace , qu'ils s'armerent tous pour brûler les maisons des conjurez , & pour les mettre en pieces : mais ils étoient sortis de Rome prévoyant bien ce danger. Alors Antoine aspira ouvertement à l'autorité souveraine ; Cicéron qui lui étoit odieux par le pouvoir qu'il avoit dans Rome , ayant appaisé cette dernière sédition , & parce qu'il étoit ami de Brutus , eut dessein de s'en aller en Syrie avec Dolabella qui en étoit Gouverneur : mais Hirtius & Pansa ses bons amis , qui étoient destinez Consuls pour l'année prochaine , le détournèrent de

ce dessein. Un mois après ce même Trebonius , dont nous venons de parler , partant pour être Gouverneur en Asie , écrivit à M. T. Cicéron qu'il

L. 12.
Epist. fa-
mil. Epist.
16.

avoit vû son fils à Athenes ,
 & voicy le témoignage qu'il
 rend de lui. " Je souhaitois
 „ ardemment de voir votre fils ;
 „ & je l'ay vû très-attaché à
 „ l'étude , estimé de tout le
 „ monde pour un homme très
 „ sage & très-sçavant. Vous
 „ pouvez vous figurer , sans
 „ que je vous le dise , combien
 „ cela m'a causé de joye , per-
 „ suadé que vous êtes de notre
 „ très-sincere & très-ancienne
 „ amitié , & de la part que je
 „ prens à tout ce qui vous re-
 „ garde. Ne croyez pas , mon
 „ cher Cicéron , que je dise
 „ ceci pour vous flater. No-
 „ tre cher fils , car il n'y a rien
 „ de séparé entre nous , est ai-
 „ mé plus qu'homme du mon-
 de

„ de de tous les honnêtes gens,
 „ & estimé plus que les Phi-
 „ losophes parmi les sçavans ;
 „ parce qu'il excelle dans les
 „ sciences que vous aimez ,
 „ c'est-à-dire , dans les meil-
 „ leures & les plus utiles. Je
 „ vous félicite donc , & je me
 „ réjouis avec vous , de ce que
 „ celui que nous étions obli-
 „ gez d'aimer tel qu'il eût été ,
 „ est tel que nous ne sçaurions
 „ assez le chérir. Il m'a témoi-
 „ gné vouloir venir en Asie ;
 „ & je l'en ai conjuré de tout
 „ mon cœur , comme je vous
 „ conjure de ne nous pas refu-
 „ ser cette grace. J'auray soin
 „ qu'il n'y perde pas son tems ,
 „ & Cratippe , qu'il emmenera
 „ avec lui , continuëra à le per-
 „ fectionner dans les belles let-
 „ tres.

Une approbation si authenti-
 que d'un homme aussi illustre
 que Trebonius donna beau-

F 5 coup

coup de joye à Ciceron : mais plus cet ami zélé vantoit les progrès que son fils avoit faits à Athenes en trois mois , & moins le pere put consentir qu'il en fortît : car dans les sciences comme dans les métiers , dans les choses qui regardent l'esprit , comme dans les choses inanimées , il est certains pais plus propres à les faire fleurir que les autres , & ce n'est pas seulement un sçavant maître qui forme un jeune homme , mais c'est encore un pais qui semble être destiné à certaines sciences ; les gens sçavants qui y abondent de toutes parts , les frequens exercices qu'on y fait , la multitude de livres qu'on y trouve , la temperature ou la chaleur du climat même , tout cela contribué à nous perfectionner. Ciceron donc n'envoya pas son fils en Asie , il eût

eût été trop éloigné de lui; il vouloit s'en approcher, & quoi qu'il eût résolu de passer le reste de sa vie dans l'étude & dans le repos, il chercha à se faire nommer Lieutenant de Province en Grece; car il jugeoit sa presence très-nécessaire en ce pais-là, pour l'instruction de ce cher fils, en faveur duquel les gens de bien & les sçavans lui donnoient tous les jours d'avantageux témoignages. Il avoit déjà eu ce dessein pendant la guerre de Pompée: mais il voulut attendre que le sort de la République se fût déclaré. Il ne doutoit point que Dolabella ne lui accordât cette Lieutenance; elle étoit au-dessous de lui, & il en avoit écrit à M. Antoine, de peur qu'il ne s'irritât s'il le faisoit sans sa participation.

*Ad Attic. L. 14.
Ep. 12. L.
15. Ep. 8.*

Pendant qu'on prenoit des

mesures pour faire reüssir ce dessein , Cicéron fils de Quintus lui écrivit une lettre très-insolente , par laquelle il lui manda entr'autres choses , qu'il tenoit tout de César , rien de son pere & qu'il esperoit qu'Antoine feroit le reste. Cette lettre affligea beaucoup le pere & l'oncle , parce qu'ils sçavoient que M. Antoine , auquel cet enfant rebelle s'attachoit , étoit un scelerat , qui vouloit détruire la République. Dans cette fâcheuse conjoncture , tous les gens de bien prioient le grand Cicéron de ne point partir pour la Grece. Il hésite , il délibere , il se partage entre la République & son fils , & pria Atticus , en attendant , de lui faire fournir tout ce qui lui seroit nécessaire , & de ne rien épargner de tout ce qui conviendrait à son avancement , & à le

L. 14.
Ad At.
sic. Epist.
16.

Ad At.
sic. L. 14.
Epist. 7.
11. 18.

le faire paroître avec éclat ; mais ce soin étoit inutile , & tout ce qu'il y avoit de personnes considérables dans Athenes , comme Leonides , Xenon , Herode , Epicrate , prevenoient les souhaits du jeune Cicéron , plus encore à cause de son mérite particulier , *Plutar.
in vit.
Ciceron.* que par les recommandations de son pere & d'Atticus. Il demeura à sa campagne jusqu'au mois de Juillet , temps où il partit pour la Grece , & ne cessant point , par ses lettres & par ses traitez , de joindre ses instructions aux préceptes que Cratippe lui donnoit.

Ce Cratippe , comme nous avons dit , étoit de Mytilene , Philosophe Peripateticien , & au-dessus de tous les autres , suivant le sentiment de Cicéron. Avant que son fils partît pour Athenes , il avoit ob-

tenu de Cefar, en faveur de Cratippe, la qualité de Citoyen Romain; avant que de partir pour l'Asie, il l'avoit recommandé à l'Areopage, comme un homme très-utile pour la jeunesse d'Athenes, & la régularité de sa conduite répondoit fort bien à l'élevation de son fçavoir: mais un fameux Rethoricien nommé Gorgias, fort débauché pour les femmes & pour le vin, s'étoit, sous prétexte de son éloquence, introduit auprès du jeune Ciceron. Les meilleures constitutions, les esprits les plus vifs, & les temperamens les plus heureux sont les plus enclins aux plaisirs; une étincelle cause souvent des embrasemens dans les jeunes gens, & rien ne les en peut garantir qu'une continuelle vigilance sur soy-même, & une grande application à l'étude: mais

mais que faire , si ceux qui doivent veiller avec nous , nous endorment , & si ceux qui doivent nous faire aimer l'étude , nous font aimer les plaisirs ? Rien n'est donc plus funeste à un jeune homme qu'un maître vicieux , & Gorgias pensa perdre Cicéron. Son pere écrivit une lettre en Grec à ce Rethneur débauché , où il le reprenoit fortement de son yvrognerie & de sa lubricité ; il défendit à son fils de le frequenter davantage ; & nous pouvons juger par la lettre que ce jeune homme écrit à Tyron l'un des affranchis , & le Secretaire de son pere , qu'il étoit en cette occasion tombé dans quelque desordre , dont ce fidelle affranchi lui avoit fait quelque reprimande. Voici la lettre du jeune Cicéron à Tyron.

J'at-

L. 16.

Epist.

Famili.

Ep. 21.

„ J'attendois de jour en jour
 „ le Courier , & il est enfin ar-
 „ rivé le quatrième jour de son
 „ départ de chez vous. J'ay
 „ reçu avec bien de la joye la
 „ lettre de mon très-cher pere ,
 „ & les vôtres m'ont fait aussi
 „ tant de plaisir , que je ne me
 „ repens plus d'avoir été quel-
 „ que-temps sans vous écrire ,
 „ puisque mon silence m'a pro-
 „ curé des marques de votre
 „ amitié. Vous m'avez ren-
 „ du justice de croire mes ex-
 „ cuses sinceres ; & je suis per-
 „ suadé que les choses avanta-
 „ geuses qu'on publie de moy
 „ vous font plaisir ; & je ferai
 „ mon possible , afin que cette
 „ réputation s'augmente & se
 „ multiplie de jour en jour ;
 „ c'est pourquoi je vous prie
 „ de me tenir la parole que vous
 „ me donnée , d'être la trom-
 „ pette de ma renommée ; car
 „ les fautes que j'ay commises
 me

„ me causent tant de repentir ,
„ que je ne puis m'en souvenir
„ sans horreur. Je sens les pei-
„ nes & les chagrins qu'elles
„ vous ont donné ; parce que
„ l'amitié que nous avons l'un
„ pour l'autre , rend tout com-
„ mun entre nous. Aussi fe-
„ rai-je tout mon possible pour
„ vous donner à l'avenir autant
„ & plus de jöye par ma bon-
„ ne conduite , que mes fautes
„ passées vous ont donné de
„ chagrin. Sçachez donc que
„ le sage Cratippe ne m'aime
„ pas simplement comme son
„ disciple , mais comme son
„ propre fils. Il ne se conten-
„ te pas de me donner ses sça-
„ vantes leçons très-exacte-
„ ment : mais il me fait enco-
„ re profiter souvent de ses
„ agréables conversations ; en-
„ sorte que je passe tous les
„ jours , & même une partie
„ des nuits avec lui. Je le re-
tiens

„ tiens fort souvent à souper
„ avec moi. D'autres fois, sans
„ que nous le sçachions, il se
„ glisse entre nous lorsque nous
„ sommes à table, & fait son
„ plaisir d'être avec moi, com-
„ me je fais ma joye d'être
„ avec lui. Tâchez de le ve-
„ nir voir bien tôt; c'est un hom-
„ me tout charmant, & il n'au-
„ roit point de pareil à Athenes,
„ si j'en n'y retenois Brutius, dont
„ la vie plus austere ne rend
„ pas la conversation moins
„ agréable. Je l'ai fait loger au-
„ près de moi, & je soulage au-
„ tant que je puis les besoins par
„ mes petits moyens. Je vas
„ m'exercer souvent dans l'élo-
„ quence Grecque, chez le sça-
„ vant Cassius, & dans la La-
„ tine, chez le bon Brutius.
„ J'ai pour amis à ma table des
„ hommes sages & sçavants,
„ qui ont suivi de Mytilene
„ Cratippe. Je fréquente pour
me

, me délasser Ephecrate, Prin-
, ce des Atheniens, Leonide
, petit-fils de ce fameux Roy
, d'Athènes, & autres de mê-
, me rang. Quant à Gorgias,
, dont vous m'écrivez, il m'é-
, toit très-utile dans le genre
, déclamatoire: mais j'ai pré-
, féré l'ordre de mon cher Pe-
, re aux avantages que je pou-
, vois trouver dans sa fréquen-
, tation. Il m'a mandé de le
, quitter, & je n'ai pas hési-
, té un seul moment, ne vou-
, lant jamais lui donner le
, moindre soupçon de ma con-
, duite, & ne devant pas pré-
, férer mon jugement à celui
, d'un Pere. Je suis ravi que
, vous ayez acheté une mai-
, son de campagne; quand
, vous vous lasserez de faire
, le courtisan à Rome, vous
, irez faire le campagnard à
, la métairie. J'aurois voulu
, pouvoir vous aider en cette
ren-

„ rencontre , & ne doutez
 „ point , mon cher Tyron , que
 „ je ne le fasse aussi-tôt que j'en
 „ aurai la commodité , sça-
 „ chant fort que votre bon
 „ cœur regarde ce fond de
 „ terre , comme étant autant
 „ à moi qu'à vous-même. Je
 „ vous remercie d'avoir exé-
 „ cuté ce dont je vous ai prié,
 „ & je vous prie encore de
 „ m'envoyer au plutôt un écri-
 „ vain Grec ; car je perds beau-
 „ coup de tems à copier mes
 „ Traitez , & mes Commen-
 „ taires. Ayez soin de votre
 „ santé ; afin que nous puis-
 „ sions dogmatiser ensemble.
 „ Je vous recommande Anthé-
 „ nis. Adieu.

Nous avons encore dans les
 Epîtres de Cicéron plusieurs
 lettres que ce fils bien-aimé
 écrivoit à son Pere & à Tyron,
 lequel étant le Secrétaire de
 ce sçavant Orateur , ne les a
 pas

pas jugées indignes d'être placées dans ses Ouvrages ; aussi sont-elles pleines de prudence, de douceur, de générosité, d'éloquence, & d'un stile véritablement Ciceronien. On y voit le portrait fidèle de son esprit & de ses mœurs ; & quand on ne s'en rapporteroit pas à ces témoignages, Leoni-^{Ad Attic. L. 15. Ep. 16.} de, Herode, Messala & les plus illustres amis de cette famille, en rendoient des témoignages éclatans au Sénat & à son Pere, qui de son côté recevoit des lettres de ce cher fils, lesquelles, quoique négligées & pleines de ratures, à cause de l'application qu'il donnoit à ses études, étoient si sçavantes, si éloquentes, dans un stile si naturel & si aisé, qu'il les lisoit toutes dans les assemblées des sçavans, & souvent même dans le Sénat. Charmé qu'il étoit de ses progrès

grès dans les sciences , de sa soumission aux ordres paternels , & de son économie dans la dépense qu'il étoit obligé de faire pour soutenir sa qualité , & sçachant qu'un pere ne doit rien épargner pour faire valoir les bonnes inclinations d'un jeune homme , pour le mettre en belle passe dans le monde , & que l'avarice des peres à entretenir leurs enfans d'une maniere indigne de leur naissance , est souvent cause des mauvaises préventions qu'on prend pour eux dans leur jeunesse , & qui fait tort ensuite à toute leur vie , il envoya à son fils des lettres de crédit à discretion , sur les fermiers qui dépendoient de lui , & sur les receveurs des tributs publics. Ce n'est pas que dans les commencemens il ne lui tint judicieusement la bride , & qu'il ne s'informât adroitement

*L. 15. ad
Attic. Ep.*

14.

ment de l'usage qu'il faisoit de ce qui lui étoit accordé pour ses menus-plaisirs: mais s'étant aperçû dans la suite qu'il ne lui donnoit pas suffisamment d'extraordinaire, par des lettres très sages & très-soumises qu'il écrivoit à Tyron, dans lesquelles il lui mandoit sans se plaindre, & sans en avoir rien mandé à ce cher pere, qu'il ne lui avoit rien donné du tout l'an passé; il fut plus liberal dans la suite à son égard, & le mit sur le pié de faire autant de dépense à Athenes, qu'en faisoient Accidius, Messala & les autres jeunes Romains les plus riches & les plus qualifiez, qui étoient avec lui; lui donnant autant en Grece, qu'il lui auroit donné à Rome, s'il avoit tenu sa table, son équipage & sa maison, & lui augmentant ses pensions & son équi-

144 HISTOIRE DES
page dans l'année qu'il se
préparoit à l'aller voir.

Ce tendre pere ayant pris
congé d'Hyrcius & de Pança,
Consuls désignez pour l'année
prochaine , arriva le premier
jour de Juillet à Pompeyane ,
l'une de ses maisons de cam-
pagne , à douze mille de Na-
ples , près de Nole. Cepen-
dant son départ n'étoit pas
sans inquiétude. Il se repro-
choit d'abandonner ses amis
dans les tems les plus fâcheux.
Il consideroit qu'un voyage
par mer étoit extrêmement pé-
nible , & ne s'accordoit gue-
re avec son âge & sa dignité ;
qu'il quittoit le repos & la
tranquillité qu'il avoit préférée
aux plus grands emplois , &
qu'un tems qu'il auroit pû pas-
ser agréablement dans ses ter-
res , il l'alloit passer dans les
fatigues d'un long voyage ;
mais jugeant d'un autre côté
com-

combien ce voyage seroit utile à son cher fils, & qu'il pourroit même être avantageux à ses amis, qu'il se proposoit de revoir à Rome dans le mois de Janvier prochain, il s'embarqua sans plus balancer, & acheva dans son voyage plusieurs Traitez de Philosophie & de morale qu'il avoit commencez dans sa solitude: il fit aussi un traité sur la gloire & un autre sur le destin, qu'il envoya à Atticus par Herodote, ainsi que les Topiques qu'il adressa à Trebonius. De Pompeyane, L. 15. ad Attic. Ep. 21. 22. il vint à Puteolane, de-là à Mésibe, où il trouva Quintus Cicéron son neveu, L. 16. ad Attic. Ep. 5. 11. qu'il presenta à Brutus & à Cassius; car ce jeune homme étoit extrêmement changé d'humeur. Il avoit quitté le parti d'Antoine, & s'étoit rendu auprès de Brutus, aussi ardent pour

G les

146 HISTOIRE DES
les intérêts de la République
qu'il leur avoit été contraire.
On a beau dire , quelque
mauvais temperamment qu'on
rencontre , une bonne éduca-
tion n'est jamais perduë ; & si
les emportemens de la jeunesse
semblent par fois l'étouffer , il
en reste toujours quelques
étincelles qui se rallument
dans un âge plus mur , par les
exhortations des gens de bien ,
ou par des réflexions plus
tranquilles. Quintus Ciceron
fit espérer par toutes ses dé-
marches & par ses discours
qu'il alloit suivre les traces de
Caton ; son oncle même en
fut si persuadé après plusieurs
conferences , qu'il manda à
Atticus que son neveu se ren-
droit bien-tôt digne de toute
leur amitié. En effet , il n'est
pas extraordinaire qu'un es-
prit vif , qui s'est porté dans
ses premières fougues à de fâ-
cheuses

cheuses extrémitéz , après avoir reconnu sa faute, marche encore à plus grands pas dans la bonne voye.

Cicéron laissant son neveu sous la sage conduite de Brutus & de Cassius , qui se préparoient à faire la guerre aux nouveaux tyrans de la République, arriva à Vibonne , & de-là à Syracuse. Il n'étoit que très-peu avancé en mer, lorsque le vent le contraignit de retourner en arriere , & l'ayant porté sur le promontoire de Rheges , apelé *Pierre Grise* , il ne fit pas trois cens stades qu'il fut rejeté par un vent violent du Sud sur le même promontoire. Là , forcé d'attendre un bon vent, les principaux habitans de Rhege , entre lesquels il y en avoit qui venoient de Rome, lui dirent pour bonnes nouvelles qu'Antoine ayant chassé tous

G 2 ses

ses mauvais conseillers , se préparoit à comparoître au Sénat, & que tous les Sénateurs & le peuple soupiroient après le retour de Cicéron , pour ménager cet accommodement, Atticus même lui conseilla par ses lettres de revenir à Rome. C'en est assez ; les besoins de la République & les vents contraires lui firent donc quitter le dessein d'aller trouver son cher fils. Et peut-on en cela l'accuser d'irrésolution , ou d'inconstance ? Sa Patrie a besoin de lui , il ne la quitta qu'avec promesse d'y retourner quand elle le rappelleroit ; il en entend les cris ; les vents & les rames ne peuvent le porter assez vite à Rome au gré de ses desirs.

Cicéron retourna donc à Rome , où il fut reçu avec applaudissement de tous les bons Citoyens & du peuple ,
qui

*L. 16. ad
Attic. Ep.
7.*

QUATRE CICERONS. 149

qui allerent bien loin au devant de lui , & qui l'accompagnerent avec des acclamations de joye jusqu'à sa maison. Antoine assembla le Sénat le lendemain , & le fit particulièrement prier de s'y trouver : mais ses amis l'ayant averti d'une embûche qu'on lui avoit dressée , il se mit au lit , & feignit une maladie de fatigue pour s'en exempter. Antoine fut irrité de ce que ce soupçon tomboit sur lui. Il commanda à des soldats de l'amener de quelque façon que ce fût , & de mettre le feu à sa maison s'il résistoit : mais des amis communs lui firent révoquer cet ordre cruel. Le lendemain , Cicéron ayant donné ordre à sa sûreté , fit assembler le Sénat à son tour , & y manda Antoine , qu'on trouva faisant travailler des ouvriers dans sa maison , & qui répondit avec

G 3 mépris

mépris qu'il s'y trouveroit, ce qu'il ne fit pourtant pas. L'Orateur Romain s'y plaignit hautement de la conduite d'Antoine, & dit avec fermeté son sentiment sur ce qui s'étoit passé dans les sept mois qui avoient suivi le meurtre de Cesar, exhorta le Sénat & le peuple à se délivrer de la tyrannie, leur protestant qu'il sacrifieroit toujours ses veilles, son travail & sa vie à la République, & fit contre Antoine, à diverses reprises ces fulminantes déclamations, qu'il appela *Philippiques*; parce que Demosthene en avoit fait de semblables contre Philippe. La plume de Ciceron n'étoit pas entièrement occupée à faire la guerre à Antoine, & quelques affaires que ce Citoyen rebelle lui suscitât, il trouva le temps de revoir, de corriger & d'augmenter le livre

v're des Offices qu'il avoit en-
 voyé à son fils l'Été préce-
 dent ; il le lui renvoya donc
 une seconde fois avec les au-
 gmentations qu'il y avoit fai-
 tes, & lui dit sur la fin du
 troisiéme livre, en le lui ren-
 voyant. „ Je vous ai fait un
 „ présent , mon fils, & quel-
 „ que grand que je l'estime,
 „ il n'aura de mérite à votre
 „ égard , que suivant la ma-
 „ niere dont vous le recevrez ;
 „ cependant je vous prie de
 „ mettre ces trois livres au
 „ nombre des Comentaires de
 „ Cratippe , comme des nou-
 „ veaux hôtes qui ne vous
 „ sont pas indifferents. Heu-
 „ reux, si j'avois pû aller vous
 „ voir à Athenes ! & si ma
 „ Patrie ne m'avoit pas appe-
 „ lé par ses cris , lorsque j'é-
 „ tois en chemin. Ma voix
 „ qui vous est chere , auroit
 „ alors été jointe aux volu-
 G 4 mes ,

„ mes , & leur auroit donné
 „ de la force : mais puisque
 „ les destins ne l'ont pas vou-
 „ lu , donnez , à leur lecture
 „ autant de tems que vous
 „ pourrez : c'est beaucoup di-
 „ re ; puisque si cela est , vous
 „ leur en donnerez autant que
 „ vous voudrez : & si ce genre
 „ d'étude , vous donne quelque
 „ plaisir , j'espere que je l'au-
 „ gmenterai dans peu de jours
 „ par ma presence : que si mes es-
 „ perances sont encore trom-
 „ pées , j'adoucirai du moins la
 „ rigueur de cette absence par
 „ mes lettres. Adieu.

Ces livres des Offices fu-
 rent apparemment les derniers
 traitez de Philosophie que
 Cicéron fit pour son fils , les
 laissant non-seulement à ce
 cher fils : mais à la posterité ,
 comme un Testament qui
 nous a donné le premier droit
 d'entrer dans l'héritage de la
 Phi-

Philosophie Latine, qui nous a été ouverte par Cicéron ; car la persécution ne lui laissa depuis aucun repos jusqu'à sa mort, non qu'il n'eût écrit auparavant en divers temps, pour l'instruction de son fils, plusieurs autres livres qu'on trouve encore dans ses œuvres, les proportionnant toujours aux différens âges, ou ^{Plutarq.} aux divers états où ce jeune ^{in vit.} Cicéron. homme se trouvoit. Ensorte, qu'ayant toujours des enseignemens conformes à sa portée, à son âge & à son état, qui lui venoient d'une main si chère, & qui étoient composés exprès pour lui, il les étudioit avec plaisir, les méditoit avec goût, & les mettoit en pratique avec succès.

Ce fut environ dans ce tems-là que le jeune César surnommé Octave, & qui fut ensuite Empereur sous le nom d'Auguste, fils de la nie-

ce de Jules Cesar , & qu'il avoit adopté & fait par son Testament legataire universel de tous ses biens , vint d'Apollonie pour recueillir cette succession , de laquelle Antoine s'étoit apropié deux millions cinq cens mille écus , dont Octave lui demanda la restitution. Il n'avoit alors que dix-huit ans , & il obtint de Cicéron par ses assiduez & ses prieres qu'il le serviroit dans ce procès , de son éloquence & de son crédit , tant envers le Sénat qu'auprès du peuple , & Octave lui promit en récompense de l'assister de ses armes & de son bien ; car il tenoit déjà à sa paye bon nombre de vieux soldats , qui avoient servi sous Jules Cesar , & qui l'aimoient en mémoire de cet illustre deffunt. Brutus désaprouva fort cette union par ses lettres , & manda à Cicéron,

*Plutar.
in vit.
Cesar.
Aug.*

ceron, que la haine qu'il portoit à Antoine l'avoit fait soumettre à un enfant, & qu'il cherchoit moins en cela de rendre la liberté à la République

*L. Epist.
ad Brutum,
Epist. 16.
17.*

qu'à se donner un maître doux & benin. Les reproches d'un ami sincère & judicieux sont de véritables témoignages d'amitié, & cela n'empêcha pas que le sage Brutus n'emmenât avec lui en Macedoine le fils de ce grand homme, qu'il vit à Athènes avec admiration : mais avant que de parler de ce voyage, & de toutes les actions héroïques, par lesquelles le fils du grand Cicéron se signala, il faut pour plus de clarté reprendre les choses d'un peu plus haut.

Brutus & Cassius étoient sortis de Rome, comme nous avons dit, à la mi-Mars, par la crainte d'Antoine & de ceux qui tenoient le parti de Jules

*Plutarch.
in vit.
Brut.*

Cesar. Ils avoient quitté l'Italie, & avoient été reçûs avec honneur à Athenes. Brutus écoutoit les leçons de Philosophie de Theomneste Academicien, & de Cratippe maître du fils de Ciceron ; & lors qu'il sembloit s'appliquer entièrement à cette étude, elle ne lui servoit que de prétexte pour couvrir ses grands desfeins. Tout son esprit étoit occupé des faits de la guerre, & ne fréquentoit les écoles & les assemblées, que pour avoir plus de commodité & plus de loisir d'attirer à son parti ceux qu'il croyoit lui pouvoir être utiles, & pour prendre avant que d'éclater de justes mesures avec ses amis. Il en avoit presque dans toutes les Villes, qui lui donnoient avis de tout ce qui s'y passoit, & principalement à Rome. Herostate qu'il avoit envoyé en Macedoine

ne fait entrer, à force d'argent & de promesses, les principaux de cette Province dans son parti, & leur persuade de se laisser conduire à la prudence de Brutus pour se délivrer de la tyrannie. Ce grand homme, assuré de cette Province, engagea dans son parti toute la noblesse Romaine qui se trouva alors dans Athenes, entre lesquels étoit M. Cicéron, sçachant qu'il avoit toute la valeur & toute la capacité nécessaire pour executer un grand dessein, & sur tout ayant connu par divers entretiens que sa haine étoit implacable contre les tyrans, il le fit le confident de ses projets, le compagnon de sa fortune, & le General de son armée, dit Plutarque. Hortense Préteur de la Macedoine la livra à Brutus, il y fit une grande levée de soldats, il se rendit

ensuite maître de toute la Grece : il enleva ou défit des troupes qu'Antistée commandoit pour Antoine ; les armes qu'il envoyoit à la ville de Demetriade furent aussi enlevées ; cinq cent Cavaliers que Cinna conduisoit dans l'Asie , par l'ordre de Dolabella , ayant été arrêtez au passage , furent contraints de se mettre à la solde de Brutus ; il rappelle les restes de l'armée de Pompée , qui étoient dispersez dans la Thessalie ; & les principaux de toutes les villes des environs , avec ce qu'ils avoient de troupes , se rangent sous ses étendars , ceux d'Apollonie viennent lui offrir leurs personnes & leurs biens ; & les chefs de certaines Provinces qu'il avoit fait gagner par argent , apportent à Brutus non-seulement ce qu'ils ont reçu de lui : mais encore ce qu'ils possèdent ,

sedent , pour avoir l'honneur de contribuer à ses genereux desfeins : de sorte qu'il composa une armée nombreuse en très-peu de temps , & l'ayant assemblée dans un même lieu , il les harangua , & leur fit entendre qu'il ne combattoit que pour la liberté des peuples , fit de grandes liberalitez aux soldats , nomma les Officiers , fit M. Cicéron General de la Cavalerie , leur inspira l'envie & l'esperance de faire de grandes choses , & leur assigna en attendant differens quartiers d'hyver , sans que personne fit la moindre plainte.

Cicéron qui recouvra toute son autorité dans le Sénat , fit bannir Antoine , qui se mit à la tête d'une armée qu'il s'étoit amassée de longue main. Hirtius & Pança furent envoyez contre ce rebelle , pendant que Cicéron employoit
tout

tout son crédit , pour élever le jeune Octave Cesar au plus haut degré d'honneur : le Sénat lui ordonne des Huissiers , pour porter devant lui les Haches , les Faisceaux & les autres ornemens de Préteur. Antoine perdit la bataille : mais les deux Consuls , Hirtius & Pança , y furent tuez , & leurs armées se donnerent à Octave Cesar , malgré les défenses du Sénat , qui s'apperçut , mais trop tard , que ce jeune homme s'agrandissoit trop. Cependant comme Rome entiere destinoit le Consulat à Cicéron , Octave Cesar qui étoit l'homme du monde le plus insinuant & le plus adroit à faire ses brigues , fit prier Cicéron par ses amis , de faire ensorte qu'ils fussent tous deux élus Consuls , représentant à Cicéron avec des termes flatteurs & toujours pleins de louanges , qu'il au-
roit

roit la puissance entiere ; que pour lui il ne demandoit qu'à travailler pour la République, & que pendant qu'il se signaleroit au loin par les armes, Cicéron gouverneroit seul la République, & lui enverroient ses ordres, qu'il feroit toujours gloire d'exécuter ponctuellement. Le bon Cicéron fut pris par son foible ; tous les grands hommes ont le leur, il ne s'agit que de le trouver pour s'en rendre maître ; il se donna un Souverain, en croyant ne se donner qu'un subalterne, ou tout au plus un compagnon. Il le fit Consul à vingt ans, contre toutes les Loix, ainsi que lui reproche Brutus ; car il vit bien que Cicéron se flattoit d'une vaine esperance sur la grandeur future de ce jeune ambitieux ; & quoi qu'il l'appelât publiquement son pere, & le reconnût

*Plutar.
in vit.
Cesar.
Aug.*

connût par tout pour son bienfaicteur , avec beaucoup de louanges & d'actions de grace : cependant Brutus disoit , qu'il ne falloit point se fier aux enfans , & qu'ils faisoient toujours le contraire de ce qu'ils avoient promis ; & il ne se trompa pas.

Les ambitieux mettant tout à profit , ils tirent un double avantage des fautes qu'un politique fait en leur faveur , & jugent de la foiblesse qu'il peut avoir pour les autres , par la foiblesse qu'il a eüe pour eux. Depuis que Cicéron eut imprudemment élevé Octave , Octave n'écouta plus ses conseils que comme ceux d'un vieillard caduque , & ne songeant qu'à satisfaire son ambition , il ne prenoit d'avis que de ceux qui la flattoient davantage ; & ceux-là étoient presque tous jaloux de la gloire

re

re, ou ennemis de la personne de Cicéron. Si le Sénat témoignoit de l'impatience sur l'indépendance qu'Octave affectoit ; si les Préteurs résistoient parfois à ses entreprises, les flatteurs d'Octave faisoient Cicéron cause, ou au moins garant de tous ses mauvais succès ; & parce que servir un ambitieux, c'est le rendre ingrat, à moins que de remplir aveuglement toute son avidité, on fait Cicéron coupable dans l'esprit d'Octave, de ce qu'il ne l'élève pas à la souveraineté, après avoir eu la condescendance de l'élever jusqu'au Consulat. Un scelerat appelé Segulius, rapporta à Octave que M. T. Cicéron étoit irrité de son indifférence, & qu'il avoit dit dans son dépit, qu'on déplaceroit aussi aisément un enfant qu'on l'avoit placé. Et c'est Brutus même

Epist fa-
mil L.
I. Ep.
20.

même qui donne avis de ce mauvais rapport à Cicéron. Octave craignant que Cicéron ne fit enforte auprès du Sénat de lui ôter le commandement de l'armée, se liguait avec Antoine; souvent les précautions que prennent les plus sages pour éviter un danger les y précipitent; Cicéron avoit regardé Octave comme un rampart contre Antoine, & Octave se joint à Antoine, pour opprimer Cicéron. Le plus ingrat s'associe avec le plus scelerat des hommes, & se sert contre ses bienfaiteurs de l'armée qu'ils lui ont confiée, pour les perdre, & les deux tyrans associent Lepide à leur tyrannie. Alors seulement, alors Cicéron ouvre les yeux que la veilleuse lui tenoit à demi fermés; il reconnoît que sa trop grande facilité seroit cause de la perte de la République.

bli-

blique, & de la sienne.

Pendant que ces choses se passaient à Rome, Lentulus ami de Cicéron apporta à son fils des lettres de ce cher pere; quand il eut vû Brutus dans son camp, il manda à son ami qu'il n'avoit pû voir son fils, parce qu'il étoit avec sa Cavalerie dans un quartier d'hiver bien éloigné, & qui l'auroit trop détourné de sa route; qu'il étoit dans une *L. 11.* très-haute réputation, & di- *Epist. 14* gne enfin d'un tel pere; ce que Lentulus assure avoir appris de la voix publique, & de la bouche même de Brutus; qu'il n'étoit pas plus oisif en quartier d'hiver qu'en campagne ouverte, qu'il faisoit toujours quelque projet digne d'un General le plus expérimenté; que sans cesse à cheval, il tenoit toujours ses troupes en haléne, & leur faisoit
faire

faire si fréquemment tous les exercices , que le soldat n'avoit pas le temps d'être oisif, & se perfectionnoit de plus en plus dans l'art militaire. On disoit que ce General n'étoit pas plus fatigué de ses armes, quoi qu'elles fussent fort pesantes, que de son corps ; que si elles l'avoient quelquefois meurtri ou écorché, les calus qui s'étoient formez sur ses blessures avoient endurci sa chair, tant il est vray que le mépris de la douleur est le remede le plus sûr à la douleur même. Toûjours à cheval, toûjours armé ; il portoit son armure aussi aisément que ses habits: l'habitude aux fardeaux , & aux exercices les plus pénibles nous donnant pour agir une facilité , qui doit être jointe à la grandeur d'ame , & à l'intrepidité de cœur ; car on ne doit jamais
espé-

espérer qu'un homme élevé délicatement dans sa jeunesse, qui gémit sous le poids de ses armes, & que la moindre fatigue abbat, quelque valeur & quelque prudence qu'il ait dans la guerre, puisse entreprendre les travaux, & vaincre les obstacles dont il faut triompher, avant que de mettre en œuvre sa valeur & sa conduite contre ses ennemis.

C'est ainsi que les Romains se sont rendus les maîtres de l'univers; c'est ainsi que M. ^{L. ad} Cicéron se comportoit dans ^{BRUTUS;} l'armée de Brutus, qui écri- ^{Ep. 4.} vit sur ce sujet à son pere des lettres qui faisoient un éloge éclatant de ce guerrier, & qui furent lûes en plein Sénat. Voici l'extrait d'une, dont il ne nous reste que des fragmens.

Bru-

*Brutus à Cicéron , de
Corrachium.*

*In ad-
ditione
Epist.
ad Bru.
Epist 3.*

„CICERON votre fils se
 „signale de plus en plus dans
 „le grand art de la guerre. Il
 „nous donne chaque jour des
 „marques de la force & de la
 „pénétration de son esprit, de
 „sa vigueur & de son infatiga-
 „bilité dans les travaux guer-
 „riers , de la grandeur de son
 „courage, & de son intrepidi-
 „té dans les dangers , & de
 „toutes les vertus qui forment
 „les plus grands hommes ; il
 „ne perd jamais de vue les
 „grands exemples que vous lui
 „donnez ; & quoique toute
 „l'estime que je fais de son
 „mérite, & toute la tendresse
 „que j'ay pour lui , ne puisse
 „rien ajouter à votre affection
 „paternelle , je suis obligé de
 „vous rendre ce témoignage
 eu

„ en sa faveur ; afin que vous
 „ soyez persuadé pour l'avenir
 „ qu'il remplira dignement la
 „ gloire de votre nom , &
 „ qu'il soutiendra avec éclat
 „ & augmentera , s'il le peut,
 „ les honneurs que vous rece-
 „ vez comme pere de la pa-
 „ trie. Brutus après Caton
 étoit de tous les Romains le
 plus austere & le moins pro-
 digue d'encens : mais il esti-
 moit la vertu par tout où el-
 le se trouvoit , & detestoit
 le vice jusques sur le Trône ;
 ainsi ses louanges n'étoient pas
 suspectes , & la moindre ap-
 probation de sa bouche valoit
 mieux que tous les éloges des
 panegyristes de profession. Il
 eut avis qu'Antoine alloit en
 Grece , & qu'il vouloit se met-
 tre à la tête des troupes que
 Gabinius commandoit à Epi-
 damne & à Apollonie. Bru-
 tus ne perdit point de tems

H

pour

pour parer ce coup; il marcha vers Epidamne, pour prévenir Antoine. M. Ciceron l'accompagna avec plusieurs Regimens de sa Cavalerie; les chemins étoient très-difficiles; les néges les rendoient impraticables; cependant ils arriverent avec tant de diligence & de secret, qui sont les moyens absolument nécessaires pour faire réüssir de grands desseins, qu'encore que cette ville eut pris l'alarme, & se fut résoluë à se bien deffendre, d'abord que M. Ciceron eut parlementé avec les principaux, qu'il leur eut fait connoître que le sage Brutus ne venoit point chez eux comme ennemi, pour les saccager, mais comme ami pour les deffendre contre les tyrans de la République; qu'il les eut fait souvenir que Ciceron son pere leur avoit souvent servi d'Avo-
cat

*Vide
Vallem-*

cat & de Protecteur auprès du ^{le tum in} Sénat & du peuple, & qu'ils ^{vit. Cic.} avoient reçu plusieurs bienfaits ^{fili.} de la République, du salut de laquelle il s'agissoit à present; ces habitans ouvrirent leurs portes avec joye, donnerent toute sorte de rafraichissemens & de secours aux troupes de Brutus, firent des honneurs infinis à M. Cicéron, & lui jurèrent qu'ils sacrifieroient leurs biens & leurs vies pour lui: Ensorte que Brutus incorpora dans son armée les troupes de Gabinus, qui ne fit pas la moindre résistance à le suivre, ainsi que la garnison d'Epidamne; y en établit une autre, dont il étoit sûr, marcha au-devant d'Antoine, & envoya de fidelles espions dans son armée, pour lui rendre compte de tout ce qui s'y passeroit.

Il n'en étoit pas de même

H 2 d'An-

d'Antoine , quoique très-brave homme de sa personne , & quoique Général très-agréable aux soldats : c'étoit un de ces guerriers sensuels , qui font marcher pour leurs équipages des escadrons entiers de fourgons , de chariots , & de mulets , chargez de tout ce que le luxe & la volupté leur pourroit fournir dans leurs Palais , & qui ont besoin de la moitié d'une armée pour les escorter. Il trouva de continuel obstacles sur son passage ; ses soldats manquoient partout de vivres , quand il faisoit des festins , & ses équipages consommant tous les fourrages , la Cavalerie étoit dans une disette qui la faisoit beaucoup souffrir. Il croyoit trouver des rafraîchissemens dans Apollonie , & esperoit fortifier son armée des troupes qui y étoient en quartier d'hyver :
mais

mais il reconnut avec douleur, quand il en fut proche, que Brutus avoit eu plus de vigilance que lui, & étoit le maître de tout. Cependant ayant reçu un petit secours étranger, il s'achemina vers Butrole, dans le dessein de s'emparer des Provinces de l'Epire, qui n'avoient pas encore été sollicitées par Brutus. Ses espions lui en donnerent aussi-tôt avis. Il partage son armée en deux corps : Il donne le commandement de l'un à Cicéron, avec ordre d'occuper tous les environs de Byllide ; & lui, à la tête de l'autre corps, s'en va vers Butrole, pour faire tête aux ennemis, qui assembloient toutes leurs troupes de ce côté-là. Cependant, soit qu'Antoine eût eu avis de la marche de Brutus : soit que Cicéron eût adroitement caché la

sienne vers Byllide, & qu'Antoine crût ces places dégarnies, il commanda à la moitié de ses troupes de marcher vers Butrole, & s'achemina avec la meilleure partie de son armée vers Byllide, espérant de ne point trouver de résistance dans l'Épire, & de se rendre en peu de tems maître de la Macedoine.

Brutus ne s'étonne point de ce changement de marche, persuadé que M. Ciceron étoit bon pour vaincre Antoine; & attendant avec confiance aux environs de Butrole l'occasion d'attaquer les ennemis. Aussi n'en laissa-t-il échapper aucune. Tantôt avantageusement posté, il les défait dans des défilez, tantôt il les surprend fatiguez dans des haltes, où ils ont mis bas les armes; tantôt il les prend en queue, & tantôt en flanc; de-

desorte qu'étant toujours maître du terrain & des meilleurs postes , il taille en pieces les trois meilleurs bataillons ; le reste des troupes s'étant enfui vers Antoine , qui de son côté réussit encore moins contre Ciceron ; car étant arrivé le premier à Byllide avec son corps d'armée , il s'empara des hauteurs & des postes les plus avantageux par où Antoine devoit passer ; il ne lui laissa que des chemins étroits & difficiles , & après les avoir bien harcelez dans leur route , il rangea ses troupes en bataille dans le lieu qu'il avoit choisi ; il les harangua avec beaucoup d'éloquence ; les faisant souvenir des crimes & des excès qu'Antoine & ceux de son parti avoient commis contre la République ; leur exposant qu'ils viennent encore à main armée pour enlever

176 HISTOIRE DES
à Brutus la Macedoine, qui lui
avoit été donnée autrefois par
le Sénat , mais que l'injuste
guerre qu'ils entreprennent
est moins contre Brutus que
contre leur propre patrie , &
qu'ils cherchent plutôt à op-
primer Rome, qu'à soumettre
ce païs. Ainsi donc, mes chers
compagnons, ajouta-t-il, si vous
voulez conserver les biens dont
vous jouissez , chassez - les de
dessus vos terres ; il vous est
facile : Voulez-vous acquérir
de nouvelles richesses ? Il vous
apportent les trésors de la Ré-
publique qu'ils ont pillés : mais
je suis persuadé , que l'affec-
tion que vous avez toujours
eüe pour mon pere, dont Bru-
tus est l'ami particulier ; votre
estime pour ce même Brutus,
& votre zele inviolable pour
la République , sont les seuls
motifs qui vous engagent dans
cette guerre , & vous excitent
à

à vaincre les tyrans de la patrie , & les ennemis des gens de bien. Montrez donc dans cette bataille l'ancienne valeur qui vous a signalez sous tant de glorieux chefs. Nous haïssons tous la tyrannie de nos ennemis , nous aimons tous la liberté : c'est pour elle , c'est contr'eux que nous combattons. Pour elle , & contr'eux nos peres ont donné leurs vies. Pour elle , & contr'eux il n'est point besoin de nous sacrifier aujourd'huy ; il ne faut que vouloir vaincre , & la victoire est à nous. Nous avons l'élite des soldats Romains , qui ne se sont jamais démentis ; nous sommes maîtres des meilleurs postes ; nous défendons la cause approuvée des Dieux : Il ne nous reste qu'à combattre ; la victoire est dans nos mains , la gloire est dans la victoire , & la liberté &

les richesses suivront l'un & l'autre ; au lieu que si nous laissons échaper cette favorable occasion , la honte , l'esclavage , les malheurs , & les maux que traînent après eux d'insolens vainqueurs , nous accableront les premiers , & se répandront ensuite sur nos familles , nos amis & la République.

C'est ainsi qu'un auteur Latin fait parler ce Général, auquel on ne répond que par des cris menaçans contre les ennemis ; le battement des boucliers , le cliquetis des armes , & jusqu'aux hannissemens des chevaux , tout demande le combat. On donne le signal ; les chefs & les soldats volent en bon ordre attaquer l'armée d'Antoine, qui soutient vigoureusement ce premier choc ; le combat fut long & obstiné : M. Ciceron se trouva par tout ,
les

les chevaux les plus vigoureux
 secondant. à peine son ar-
 deur, tantôt il enfonce un ba-
 taillon ennemi, tantôt il sou-
 tient un de ses escadrons qui
 veut plier; tout ce qu'il trou-
 ve sous sa main périt; il don-
 ne mille coups mortels, & n'en
 reçoit que de très-legers. La
 Cavalerie animée par l'exem-
 ple de leur chef, donne à bri-
 de abbatuë, force les rangs,
 passe sur le ventre à tout ce
 qui se presente; & plus ils sont
 victorieux, plus ils prennent
 de cœur, pour rendre leur
 victoire parfaite. Antoine
 voyant son armée défaite,
 perd courage, prend la fuite,
 le reste de ses troupes ou le
 devancent, ou le suivent en
 confusion. M. Ciceron les
 poursuit avec vigueur, & les
 contraint de se jeter dans
 des lieux marceux, où l'ar-
 mée que Brutus amenoit au-

secours de ce General , les attaquant pardevant , pendant que Cicéron les chargeoit en queue , toute l'armée fut taillée en pièces , il n'y eut de sauvez que ceux qui se rendirent à l'un ou à l'autre de ces vainqueurs. Antoine même fut fait prisonnier. Brutus le reçut pendant quelque-tems fort humainement chez lui : mais comme il s'apperçut que cet ingrat tramoit quelque trahison , il l'envoya sous une sûre garde à Hortense en Macedoine. Qui l'eût dit, lorsque M. Cicéron vint au monde sous le Consulat de son pere & d'Antoine , que cet enfant étoit destiné pour vanger son pere de l'ingratitude de ce perfide , pour défendre les intérêts de la République contre ce rebelle , & pour détruire les redoutables projets que cet ambitieux avoit formez ? C'est ainsi

ainſi que la fortune ſe jouë ſouvent des deſſeins des hommes, & prend quelquefois plaſir à punir ceux qui uſent mal de ſes faveurs. Jamais homme n'en fit un ſi bon uſage que M. Ciceron ; élément , après la victoire , modeste dans le triomphe , il ne ſe ſervit de l'heureux ſuccès de ſes armes que pour attirer par plus de douceur , ceux qui ne s'étoient pas encore rendus à Brutus. Cette défaite fit tant de bruit par toute la Grece , que preſque toutes les Provinces envoyèrent des Ambaſſadeurs à Brutus ; lui offrirent des étages , & lui promirent obéiſſance & fidelité en toutes choſes. La légion que L. Piſon commandoit comme Lieutenant d'Antoine , charmée de la valeur de Ciceron , vint ſe rendre à lui , & les troupes qu'Antoine avoit laiſſées aux envi-

rons d'Apollonie & autres lieux, suivirent cette légion. Quelques jours ensuite, M. Ciceron avec sa Cavalerie fut envoyé en Macedoine: Brutus

Dans la restant dans son camp, où
basse Gan- il s'étoit retiré après la dé-
daue. faite d'Antoine, eut avis que des partisans de Dolabella & d'autres troupes ennemies faisoient quelque mouvement, il fit revenir M. Ciceron de la
Ambra- Macedoine avec sa Cava-
tiam. lerie, par la Theffalie;
Epist. 4. car il ne jugeoit pas à pro-
ibid Maii pos que ce General s'éloignât beaucoup des frontières de la Macedoine, qui n'étoit pas encore tout-à-fait paisible. M. Ciceron ayant donc parcouru l'Epire & l'Illirie, réduisit entièrement ces deux Provinces sous l'obéissance de Brutus; tantôt par la force des armes, tantôt par ses éloquantes persuasions, tantôt par ses in-

intrigues secretes, & toujourns si sagement & si heureusement tout ensemble, que sa réputation & sa gloire s'augmenterent tous les jours, & qu'il ne lui restoit plus rien à souhaiter que de retourner en sa patrie, pour jouir des embrassements de son pere, & des honneurs du triomphe qui lui étoit dû: mais de même que les calamitez des guerres civiles avoient empêché le triomphe de ce cher pere à son retour d'Asie; ainsi des calamitez, plus grandes encore, la multitude des proscrits, la cruauté du triumvirat, ne lui permirent pas de jouir des honneurs du triomphe: mais le séjour qu'il fit dans l'Ambracie furent pour lui de nouveaux triomphe; car toujours veillant, & ayant des espions & des amis dans toutes les Provinces des environs aussi-tôt qu'il aprenoit
que

que quelqu'un du parti de Dolabella étoit en Asie, ou que quelqu'autre ennemi secret étoit en Grece, il y couroit avec un camp volant, & rendoit les entreprises des ennemis inutiles. De sorte que toute la Grece jusqu'en Illirie, fut entierement soumise à Brutus en très-peu de tems par sa valeur.

Le Sénat aprit ses grands exploits avec admiration : mais ce qu'il trouvoit de plus admirable, c'est que Brutus sans aucun secours que sa prudence, eût pu si promptement lever un corps d'armée dans un tems de division, & purger la Grece des ennemis de la Republique en moins de trois mois. Cette guerre ainsi achevée, Brutus résolut d'aller en Asie, pour secourir Cassius qui étoit fort pressé ; car Dolabella qui étoit déclaré en-

ennemi de la République, ayant fait assassiner à Smirne Trebonius, qui étoit Gouverneur de la Syrie, & s'étant emparé de Laodicée & de plusieurs autres villes de Syrie, pressoit vivement Lentulus & Cassius. M. Ciceron étoit encore en Ambracie, lorsque Brutus lui envoya des lettres de son pere, qui lui mandoit qu'étant arrivé de terribles changemens à Rome, il falloit que Brutus vint en Italie, ou du moins qu'il y envoyât Ciceron son fils', qu'il vouloit faire recevoir dans la compagnie des Augures, dont étoit Brutus; parce qu'encore qu'il crût bien, disoit-il, qu'on auroit égard aux recommandations de Brutus quoiqu'éloigné; cependant sa presence applaniroit toutes les difficultez, & obtiendrait plus promptement les suffrages: le peuple qui

*L. ad
M. Brut.
Epist. 5.*

qui ne se conduit souvent que par la présence de l'objet, ayant honte de refuser en face un aussi illustre vainqueur. Bru-

L. ad Brutum Epist. 6. tus en envoyant ces lettres à Cicéron, lui manda de se trouver à Heraclée, qui est sur les confins de la Macedoine, pour délibérer ce qu'ils feroient là-dessus. Comme ils ne jugerent pas trop sûr de retirer encore leur armée de Grece,

L. ad Brutum Epist. 9. 10 11. 14. 15. Brutus résolut d'envoyer à Rome M. Cicéron, lorsque son pere lui envoya de nouveaux Couriers, par lesquels il lui mandoit que s'il étoit parti pour l'Italie, il retournât vers

L. ad Brutum Ep. 14. Brutus, & qu'il ne le quittât point, d'autant plus qu'il avoit fait remettre à l'année prochaine l'assemblée des Prêtres & l'élection des Augures, non-seulement en faveur de son fils: mais encore à cause de Domitius, de Caton, de Lentulus, & de Bibulus. Bru-

Brutus & M. Ciceron partirent donc pour l'Asie , avec une nombreuse & magnifique armée , & Dolabella étant déjà plus de demi vaincu , ils laisserent leur flotte à Cyzique en Bithynie , allerent par terre soumettre les villes de cette Province , & ils avoient déjà fort avancé leurs conquêtes , lors qu'ils apprirent par de nouvelles lettres de M. T. Ciceron , que la République étoit dans un très-grand danger , & que tout étoit désespéré , à moins que Brutus ne vint promptement à son secours avec son armée ; & avec celle de Cassius. Et pour faire connoître en peu de mots ce mal dans son principe , il faut se souvenir qu'Antoine avoit été fait Consul l'hyver précédent , & qu'assisté de ses deux freres , dont l'un étoit Tribun du peuple , & l'autre Pré-

*L. ad
Brutum
Ep. 13.*

*Mense
Quintili.*

teur,

teur , il renversoit toutes les Loix parmi le peuple , & gouvernoit le Sénat au gré de ses passions , en sorte que la probité , l'innocence , & la vérité n'y avoient plus de voix. M. T. Ciceron s'étoit opposé, comme nous avons dit , à sa tyrannie , & le fit chasser de Rome ; Hirtius & Pança gagnèrent contre lui une grande victoire , & y perdirent la vie. Antoine s'enfuit par-delà les Alpes , avec une poignée de soldats : il leva tout ce qu'il put de troupes sur son chemin , & s'étant fait une armée , il vint trouver Lepide , qui par une perfidie odieuse contre la République , se joignit à lui avec les troupes qu'il commandoit. Ciceron deteste cette perfidie dans plusieurs de ses lettres : M. T. Ciceron fait donner à Octave Cesar l'armée que Rome entretenoit à grands frais ;

frais ; Cefar qui ne fongeoit qu'à s'élever à la fouveraineté, bien loin d'avoir marché contre Antoine , s'étoit affocié avec Lepide & lui ; & ce funefte triumvirat augmentoit de jour en jour fes cruautez. Tel eft le déplorable fort des Républiques ; dès qu'un homme fe fent un peu de mérite , il veut commander à tous ; & celui-là abbattu par un autre , l'autre eft renverfé par ceux qui le fuivent ; l'ambition étant un hidre qui en fait renaître mille. Les Romains, peu contens de leurs Rois , crurent que l'Aristocratie étoit le meilleur gouvernement. Ceux qui furent choifis par les grands pour gouverner la populace , y joignirent le gouvernement du peuple, qui comme le plus nombreux devient bien-tôt le plus fort , & comme le plus impetueux, il fe

se rendit le plus redoutable : mais Silla, Catilina, & Marius, tâcherent de se faire souverains ; Cesar marchant sur les mêmes traces, & en apparence plus heureux, expia son ambition par son sang : Tout fut en trouble dans la République, jusqu'à ce qu'Octave Cesar surnommé Auguste, au risque d'onze conspirations contre sa vie, établit l'état Monarchique, pour lui & ses successeurs. Les choses étoient en cet état, quand M. T. Cicéron écrivit lettres sur lettres à Brutus & à son fils de venir les secourir : mais il étoit trop tard, & le mal étoit sans remede.

*Epist. fam.
mil. L.
11. Ep. ad
Cassium,
Cc.*

On appelle les légions d'Afrique & de Sardaigne, elles ne viennent point, la République est épuisée d'argent, & ne peut lever une nouvelle armée ; & comme les Ministres d'Etat,

d'Etat ; ainsi que les grands esprits ne font point de petites fautes , & que l'elevation où ils se trouvent donne à leurs moindres vertus de grands succès , & à leurs plus légers défauts de funestes suites , le Sénat & le peuple imputoient à M. T. Cicéron tous les malheurs qu'Octave César & ses deux collègues causoient à la République. Brutus en avoit prévu toutes les fâcheuses suites , & ne laissa pas d'être pénétré de douleur à ces recits. Il fut long - tems à délibérer avec Cassius & M. Cicéron , s'ils laisseroient l'Asie , qui n'étoit pas encore entièrement soumise , pour courir au secours de la République ; ils craignoient que ces peuples nouvellement domptez ne se servissent de leur absence , & plus encore des troubles de l'Etat , pour secouer le joug ;

enga-

engageant par là le Senat en une nouvelle guerre, beaucoup plus difficile que celles qu'ils venoient de terminer ; enfin , Brutus, peut-être irrité de ce que M. T. Cicéron avoit favorisé l'ambition du neveu de César, dont il avoit lui-même reprimé la tyrannie en le massacrant en plein Sénat, consulta trop long-tems sur une maladie qui étant extrême, demandoit les plus prompts & les plus forts remèdes, car il étoit de la saine politique de courir au mal le plus pressant : mais il le voulut trop tard ; les trois tyrans étoient les maîtres de tout ; ils s'assemblerent à Boulogne, où ils délibérerent sur la mort de tous les Sénateurs, & des plus gens de bien d'entre le peuple ; ils firent un rôle de tous ceux qu'ils devoient faire mourir, qui contenoit plus de trois
cens

cens personnes : mais ils eurent quelques différens sur le choix de ces victimes de leur fureur. La haine implacable d'Antoine vouloit qu'on lui immolât les quatre Cicérons ; Lepide étoit de ce sentiment , & quelque étincelle de reconnoissance qui se ralluma dans le cœur de Cesar s'y oposoit. Lepide ne vouloit pas livrer à la mort son frere, qui étoit au nombre des pros crits ; Antoine en vouloit exempter son oncle : mais enfin , après trois jours de contestations , c'est beaucoup pour trois tyrans , aussi alterez de sang , ils s'accorderent , & Octave Cesar consentit à la mort des Cicérons ; parce que Lepide y abandonna son propre frere & Antoine son oncle. Quelles horreurs !

M. T. Cicéron étoit alors à Tusculum avec son frere à gémir sur le sort déplorable de

la République, il écrivit mille reproches à Octave Cesar : mais les reproches irritent les ingrats, comme les difficultés les ambitieux. Ce qui faisoit sa plus grande douleur ; c'est que Brutus & son fils étoient hors d'état de les secourir, & que Decim Brutus qui faisoit toute l'esperance de la République avoit été lâchement assassiné. Les Cicerons ayant appris qu'ils étoient pros crits, allerent de Tusculum à Assura, qui est un lieu proche de la mer, dans le dessein de s'embarquer, & d'aller trouver Brutus en Macedoine ; car la seule consolation que Cicéron recherchoit, étoit de mourir entre les bras de son fils : mais le Ciel en avoit autrement ordonné : Il attache souvent notre chûte au moindre faux pas, & les plus grands hommes doivent d'autant plus pren-

prendre garde à toutes leurs actions , que celle qu'on croit la moins importante , décide souvent de leur sort. Cicéron avoit eu trop d'indulgence pour un ambitieux , & cette indulgence le perdit. Il n'avoit alors que soixante-trois ans : mais il étoit si atenué de chagrins , & si accablé de douleurs , qu'il n'étoit plus capable que de gémir , & sa Philosophie sembloit être usée comme son temperamment. Qu'il est aisé à un Pilote de raisonner sur les règles que son Art lui prescrit contre les tempêtes , quand il est tranquille dans sa maison ; jamais son Vaisseau ne doit être submergé ; il a des manœuvres sûres contre les coups de vent les plus inopinez : il montre sur sa carte à naviger jusqu'au moindre ban de sable , & tous les écueils qui peuvent l'arrêter ;

mais est-il en pleine mer battu de l'orage , il perd la tramontane en un moment : sa boussole s'ébranle avec son esprit , & l'art de conduire la manœuvre , ainsi que l'expérience du pilotage , ne lui sert , ni pour éviter les écueils , ni pour ménager les vents. Jamais homme n'a donné de plus belles règles contre les malheurs de la vie que Cicéron dans sa prospérité ; il semble qu'il défie dans ses écrits les vents , le tonnerre & l'orage de l'ébranler ; & le moindre éclair l'aveugle , le moindre souffle d'un vent contraire l'abbat. En partant pour ce prétendu voyage de Grece, il avoit oublié de prendre de l'argent chez lui ; son frere n'en avoit point du tout : cependant c'est la plus sûre ressource dans les malheurs : & quand il ne nous manque pas , que tout le reste manque , ce n'est rien.

Il fut résolu que Quintus en iroit chercher à Tusculum , & que M. T. Ciceron l'attendroit en ce lieu-là. Quoique ce voyage dût être très-court, & que la séparation ne dût pas être de quatre jours, ces deux freres se séparèrent avec une tendresse & une douleur , qui marquoit assez qu'ils ne se reverroient plus.

En effet , Quintus Ciceron ayant rejoint son fils , & tous deux allant sous des habits déguisez trouver M. T. Ciceron avec ce qu'ils avoient pû amasser d'argent , ils furent trahis par un de leurs domestiques, qui les livra aux Satellites d'Antoine : & ce qu'il y eut de plus pitoyable , c'est que le Pere & le fils voyant qu'ils ne pouvoient éviter la mort , après avoir chacun en particulier vainement offert tout ce qu'il avoit pour sauver la vie de

*Plutar.
& Ap-
pian.*

l'autre , le pere qui sembloit avoir droit de partir de ce monde le premier , conjura ces cruels de le faire mourir avant son fils , pour lui épargner non la rigueur du suplice , mais la douleur de voir mourir celui qu'il avoit toujours chéri plus que lui-même. Le fils de son côté prioit encore avec plus d'instance ces barbares de le faire mourir avant son pere , & les irritoit même pour précipiter sur lui toute leur rage : mais ces Ministres d'Antoine qui n'étoient pas cruels à moitié , & qui ne pouvoient mieux lui signaler son zèle que par leur fureur , irritez de ce genereux combat qui les devoit attacher , se partagerent pour les faire mourir lentement , & tous deux en même tems : Ensorte que le pere voyant couler le sang de son fils , lequel en serpentant sur la terre , sembloit
vou-

vouloir se joindre à sa source, recevoit la mort de celui à qui il avoit donné la vie , & que le fils ne mouroit pas seulement de sa propre mort, mais encore d'autant de coups qu'on en portoit à son pere ; cependant la fureur de ces bourreaux fut trahie par la cruauté de leur artifice, la lenteur qu'ils apportoit aux suplices du pere & du fils, ne servant qu'à faire mourir l'un & l'autre plus promptement.

Les plus fâcheuses nouvelles trouvent toujours les plus prompts couriers. Un esclave échappé de ce carnage, & qui sçavoit le rendez-vous de ses maîtres, vint rapporter à M. T. Cicéron la mort tragique de son frere & de son neveu : mais quand une grande douleur a comme assommé l'esprit, toutes les autres sont insensibles. Cicéron ne pouvant se tenir à

cheval ni marcher à pied, ne sçachant à quoi se résoudre, se faisoit porter en litiere d'Assura dans la campagne, & de la campagne à Assura, où ils'embarqua enfin pour aller trouver son fils. Il cingla jusqu'à Circe avec un bon vent: mais cruellement agité de ses douleurs, il descend à terre, reprend une litiere, fait toucher vers Rome; à dessein d'aller trouver Octave Cesar, de lui reprocher son ingratitude, & de se donner la mort à ses yeux; à peine avoit-il fait cinq lieues, que cette fermeté se dissipa: Les païsans qu'il voit dans la campagne l'alarment comme une troupe d'ennemis; il reprend en hâte le chemin de la mer, se fait porter dans un Vaisseau jusqu'à Cajette, où ayant passé la nuit dans des inquiétudes mortelles, tourmenté au dehors par d'importuns corbeaux

*Plutar.
in vit.
Ciceron.*

beaux qui l'affailloient jusques dans son lit, & au dedans par la crainte d'une mort cruelle, il se remit dans sa litiere, pour être encore conduit vers la mer: alors Lena Popilius Tribun du peuple, qu'Antoine avoit envoyé après lui avec une troupe de Gladiateurs, environna sa litiere, qu'il fit aussi-tôt arrêter, peut-être dans l'esperance que ce Popilius, qu'il avoit pendant son autorité sauvé deux fois des supplices que méritoient ses crimes, auroit au moins pitié de ses injustes malheurs: mais un scelerat ne cesse jamais de l'être, & quiconque lui sauve la vie, expose la sienne propre, & celle de tous les gens de bien à sa fureur. L'innocence de Cicéron fut punie, d'avoir laissé ses crimes impunis. Popilius autrefois accusé d'avoir tué son propre pere, assassina le pere commun

de la Patrie : à peine ces Satellites eurent-ils parlé, qu'aussi-tôt Cicéron plus mort que vif, présenta à ses bourreaux un visage si défiguré de maigreur, de larmes & de poussiere, & une tête si abbatuë d'ennuis, & de si pitoyables regards, que plusieurs se bouchèrent les yeux, de peur de s'attendrir à ce spectacle, pendant que le perfide Herennius coupe la tête & les mains à cet Orateur, autrefois si redoutable, & les porte à Antoine, qui les reçut avec une cruelle joye; les fit attacher à la tribune des Harangues où Cicéron avoit tant déclamé contre les entreprises de ce tyran, le 7. Decembre l'an de Rome 711. 43. ans avant J. C. la 184. Olimp.

M. Cicéron apprit bien-tôt la cruelle mort de son Pere, de son Oncle, de son Cousin & de plusieurs autres gens de bien de
ses

ses amis. Il en fut accablé de douleur : mais comme les grands cœurs changent leur plus douloureux abattement en une juste fureur contre les Auteurs de leur infortune , il résolut dès-lors d'immoler ces ennemis publics aux manes de son pere, de ses parens , & de tous les gens de bien. Brutus pour le seconder écrivit à Hor-^{Plutay,}
tense de faire impitoyablement ^{in vit.}
mourir Caius, frere d'Antoi-^{Anson.}
ne ; car il étoit resté prison-
nier , lorsqu' Antoine s'étoit
sauvé de Macedoine ; il manda
à Cassius, qui étoit en Syrie, de
le venir trouver : non , dit-il,
pour opprimer notre patrie par
les étrangers, ou pour nous en-
richir dans une guerre éloignée
de Rome : mais pour accabler
les tyrans qui l'ont presque dé-
truite. En effet , ces trois
grands hommes s'aprocherent
le plus promptement qu'ils pû-
rent

rent de Rome , pour relever cette pauvre République , abbatuë sous le triumvirat : mais ils ne voulurent point laisser d'ennemis derriere eux dans l'Asie ; Ciceron à la tête de sa Cavalerie , commença à subjuguier la Licie : Brutus le joignit avec ses troupes ; il y eut une bataille sanglante , où Naucraste chef des Lyciens perdit la vie. Xante se confiant dans ses fortifications fut prise & brûlée ; & toutes les Villes & les forteresses qui voulurent résister , furent enlevées par force : la Ville de Patàre se rendit à Brutus. L'ardeur que Ciceron avoit de vanger la mort de son pere , lui faisoit passer sur le ventre à tout ce qui lui résistoit ; afin de pouvoir plus promptement s'approcher des ennemis de l'Etat , pour les combattre : ainsi après avoir tiré cent cinquante Talens des Liciens , ils
mar.

marcherent vers l'Ionie, traitant avec beaucoup de douceur ceux qui se rendoient, & domptant avec autant de valeur ceux qui voulurent résister. Cassius étant venu trouver Brutus à Sardes, Cicéron, Caton, Messala & tous ses amis, allèrent au devant de lui. L'entrevûe des gens de bien dans les calamitez publiques leur excite plus de douleur que de joye, & quelque consolation qu'ils eussent de se revoir, on entendit dans leur camp plus de soupirs que d'acclamations.

Ils quitterent tous l'Asie, dont ils n'avoient plus rien à craindre, & passerent en Thrace, où ils apprirent qu'Octave & Antoine venoient avec les vieilles troupes Romaines en ce Pais-là pour les attaquer, & qu'ils avoient laissé Lepide pour garder Rome. A cette nouvelle, Cicéron fremit d'horreur,

& sentit pourtant une secrète
joye , de ce que cette marche
lui donneroît l'occasion de com-
battre plutôt qu'il ne pensoit
le meurtrier de sa famille & de
sa patrie : ils l'attendirent de
pied ferme sous Philippe-ville
de Thrace , dans un lieu fort
commode pour donner bataille.
L'Armée de Brutus étoit com-
posée de huit légions ; c'est-à-
dire , de près de cinquante
mille hommes de pied , & de
près de six mille chevaux , aus-
quels étoient jointes les trou-
pes auxiliaires des Galathes.
L'Armée de Cassius n'étoit en
rien inférieure à celle-là ; soit
pour le nombre des troupes ,
soit pour l'expérience ou la va-
leur des soldats. Il n'y avoit
que sa Cavalerie , qui , quoi-
que très-bonne , le cédoit à cel-
le de Ciceron , tant pour la
bonté & la beauté des armes ,
que pour la vigueur des che-
vaux :

vaux : mais tous avoient une pareille envie de combattre, une même haine contre leurs ennemis, & une égale confiance en la bonté de leur cause, & en l'assistance de leurs Dieux. Ils en eurent même d'abord un préjugé bien favorable, car l'armée de Brutus avantageusement postée, avoit engagé par quelques escarmouches l'armée d'Octave Cesar dans des défilez très-incommodes, & ses troupes trop avancées auroient été prises ou taillées en pieces, si Antoine n'étoit venu avec une vitesse incroyable à leur secours, & n'avoit, en combattant vigoureusement, donné à l'armée d'Octave & à la sienne même, qui étoit vivement poussée par les soldats de Brutus, le loisir de faire une favorable retraite.

Deux jours ensuite, les deux partis se résolurent à donner
une

une bataille , d'où dépendoit le sort de Rome , ou plutôt de tout l'univers : chaque parti choisissant les postes les plus avantageux qu'il put , & rangeant les troupes en bataille , fit voir alors tout ce que la sagesse & l'expérience des Romains ont appris aux autres nations dans l'art de la guerre ; Brutus prend l'aîle droite , Cassius la gauche ; Antoine fait face à celui-ci , Octave à l'autre , & ces deux Armées sont séparées par les champs Philippiens. Il n'étoit pas besoin pour animer les uns & les autres au combat , d'exagerer à ceux-ci la tyrannie du Triumvirat , & les cruautés exercées contre les pros crits ; de vanter à ceux-là leurs conquêtes passées , leur valeur infatigable , & les avantages qu'ils devoient tirer de cette victoire. Tous étoient impatiens d'en venir aux mains ;

main ; & Plutarque rapporte que pendant que Cicéron étoit occupé à examiner si les rangs étoient bien remplis & exactement gardez , sa Cavalerie qui étoit sur les aîles , & sans écouter l'ordre , donna brusquement dans l'aîle droite que César commandoit , l'enfonça , & y porta le desordre & la mort. Cicéron voyant avec chagrin que sa Cavalerie s'étoit engagée trop avant pour pouvoir entendre le commandement , vole à son secours ; enfonce les bataillons ennemis ; se met à la tête de ses escadrons vainqueurs ; donne une nouvelle ardeur : Ils se font jour jusques dans le milieu du camp ennemi. L'Infanterie de Brutus & de Cassius suivirent avec plus d'ordre une si brusque entreprise. Alors l'armée ennemie se rallia ; on se bat avec une égale vigueur dans les deux

deux partis. Cicéron perçut jusqu'au quartier de César, se saisit de sa litière, croyant le faire prisonnier : mais il en étoit descendu peu de tems auparavant, & les soldats la mirent en pièces. Brutus remporta la victoire : Trois cohortes de César, c'est-à-dire, près de dix-huit cens hommes y furent exterminés, deux mille Lacedémoniens qui étoient venus à son secours furent tués ; son bagage & tout son quartier furent pillés, plusieurs furent faits prisonniers, & le reste ne trouva son salut que dans la fuite. Corvin Messala qui étoit Tribun de l'armée de Brutus, y signala sa valeur, prit trois aigles Romaines, & plusieurs étendards ; enfin le bon parti sembloit emporter une victoire entière : mais il n'est point d'occasion dans la guerre où l'on doive plus exactement sui-

suivre les loix, les règles & la discipline de l'art, que dans une bataille rangée. Cette attaque brusque de la Cavalerie de Ciceron, toute brave qu'elle fût, étoit une faute: elle eut d'abord un heureux succès. En voici les funestes suites.

Comme les vainqueurs n'avoient pas eu assez de tems pour se préparer à l'attaque generale, Cassius n'avoit pas pris toutes les mesures nécessaires pour être informé à chaque moment de ce qui se passoit dans son parti. Antoine avoit enfoncé l'aîle gauche; Cassius qui la commandoit, ne sachant pas que Brutus étoit vainqueur, & ayant lieu de croire par le desordre des siens que cette première fougue avoit mal réussi, ne se défendit pas avec toute la présence d'esprit, & toute la vigueur que nous laisse d'ordinaire

naire un heureux succès , voilà le premier effet de cette témérité ; le second encore plus préjudiciable , c'est que Brutus , qui croyoit Cassius victorieux comme lui , se mit si avant dans la mêlée , qu'il ne fut plus en état de le secourir ; & quand Ciceron avec sa Cavalerie voulut courir au secours de Cassius , il le prit pour un corps d'ennemis qui l'attaquoit ; de sorte que le désolé Cassius croyant tout perdu , & ne voulant pas tomber vivant entre les mains des tyrans , contraignit Pindare l'un de ses affranchis de le tuer. Peut-on canoniser une pareille foiblesse ? & si c'est une lâcheté de craindre le danger , n'est-ce pas le craindre à l'excès , que de l'éviter par une mort mandée , au lieu de l'affronter dans la fureur de ses ennemis ? & ne devoit-il pas aussi regarder comme une extrême pusil-

puffillanimité , de n'oser faire
 soi-même , ce qu'un autre doit
 encore moins faire sur nous ; &
 d'emprunter un bras étranger
 pour une action qu'on croit he-
 roïque , & que notre main peut
 executer ?

Cesar se sauva donc par la
 faute de ses ennemis , d'une
 défaite qui devoit causer sa
 perte ; il rétablit son armée ;
 Antoine en fit autant ; bien
 résolu d'attaquer vigoureuse-
 ment Brutus , quand ils en
 trouveroient l'occasion. plu-
 sieurs de l'armée de Cassius
 après sa défaite & sa mort ,
 ne pouvant souffrir les nou-
 veaux Officiers qu'on leur
 donna , (car presque tous pé-
 rirent dans ce combat) réso-
 lurent dans la premiere atta-
 que , de se ranger du parti de
 Cesar. Le plus grand Capi-
 taine ne peut résister à l'infir-
 mité de ses soldats. Sur le
 dé-

déclin du jour , Brutus ayant fait faire un mouvement à son armée vers les ennemis , la Cavalerie qui s'étoit remontée les obligea de quitter le poste qu'ils occupoient , & de reculer un peu en desordre : on en vint enfin aux mains. Ciceron toujours animé de plus en plus par l'envie de vanger son pere , & par la haine naturelle qu'il avoit pour les tyrans , fit des actions d'une valeur incroyable dans ce combat.

Le fils de M. Caton poussé d'un zèle semblable , abbattoit tout ce qui s'oposoit à ses coups , & offroit comme autant de victimes aux manes de son pere la multitude d'ennemis que son bras faisoit périr , Il combattit bien avant dans la nuit , & après s'être fait un rempart des corps de tous ceux à qui il avoit ôté la
vie,

vie, accablé de fatigues, &
 plus encore de blessures, il
 tomba sans vie sur un monceau
 de corps morts, dont il avoit
 érigé un trophée à sa valeur.
 Brutus voyant qu'une partie
 des siens l'avoit trahi; que les
 plus fidèles avoient perdu la
 vie, & que plusieurs avoient
 pris la fuite à la faveur des te-
 nebres de la nuit; sans accuser
 le sort d'injustice, adora les
 decrets des Dieux, & comme
 ses amis plaignoient ses mal-
 heurs. „ Tout vaincu que je
 „ suis, leur dit-il, je suis plus
 „ heureux que les vainqueurs;
 „ puisqu'ils ne peuvent m'ôter
 „ la gloire qui est due à ma ver-
 „ tu, & que les méchans ne
 „ doivent tirer aucun avantage
 „ de l'avantage même qu'ils
 „ remportent sur les gens de
 „ bien. Ses amis l'avertissant
 ensuite qu'il n'y avoit plus de
 tems à perdre, & qu'il falloit
 songer

songer à la fuite. *Songez, mes
 „chers amis, à vous sauver
 „d'un danger, où la justice,
 „l'honneur, l'amour de la pa-
 „trie nous engagent : pour moi,
 „je trouverai mon salut ailleurs
 „que dans la fuite ; & quand
 „un grand homme est vaincu
 „par ses malheurs, la fermeté
 „de son cœur, & non la vitesse
 „de ses chevaux, son bras &
 „non ses pieds, doivent le dé-
 „rober à la fureur de ses enne-
 „mis. A ces mots, il rentre
 dans sa tente, s'entretient quel-
 ques moments sur l'immortali-
 té de l'ame, pousse un soupir
 vers le Ciel, leve le bras, &
 s'enfonce un poignard dans le
 sein.

Cicéron vit bien qu'il n'y
 avoit plus de ressources pour la
 République après la mort de
 Brutus : mais il ne se désespéra
 pas comme lui ; car se donner
 la mort, est le coup du plus
 af-

affreux desespoir: mais il prit la fuite par des chemins inconnus. C'est ainsi que la fortune se jouë de la prudence & de la valeur des hommes. Celui qui l'épée à la main dans les champs Philippiens mettoit hier tous ses ennemis en fuite, est contraint de s'enfuir aujourd'hui, sans armes, déguisé, & de gagner avec peine la Sicile par des chemins très-difficiles & très-longs, pour se ranger auprès de Sext, Pompée fils du grand Pompée, & qui étoit alors maître de toutes les Isles de la Mer Italique, & de l'Espagne, le seul qui résistoit encore aux tyrans: Si Brutus & Cassius avoient fait de même, peut-être auroient-ils sauvé la République, Pompée le reçut avec tous les témoignages d'estime & d'amitié qui lui étoient dûs: lui fit les mêmes honneurs & lui donna le même

Appian.
L. 4. C. 6.
L. 5. C. 1.

K me

far qui n'étoit pas encore déclaré Auguste, avoit bien des raisons de l'aimer. Son mérite particulier, le souvenir des bienfaits qu'il avoit reçus de son pere, & qu'il n'avoit pas reconnus comme il devoit, même âge, études semblables, pareils exercices, égale éloquence, & sa capacité dans la guerre & dans les conseils, jointe au crédit que Pomponius avoit auprès de Cesar, & à l'amitié qu'il avoit pour Cicéron, les unit jusqu'à la mort. Ce-
Appian. L. 5. C. 6.
 sar voulut qu'il partageât son *Plin. L. 21. C. 6.*
 autorité dans la République, & sa confiance dans le Conseil. Ils furent tous deux faits Consuls par le consentement unanime du Sénat & du peuple. Pendant la guerre d'Antoine & de Cleopatre, Cicéron seconda de toute sa valeur le parti de Cesar, & ce même Cesar voulut que Ci-

ceron eût part à son triomphe, comme il avoit eu part à ses travaux.

Cesar surnommé alors Auguste, ayant éteint toutes les guerres civiles en Italie, alla porter la guerre chez les étrangers, & voulut que Cicéron s'appliquât au gouvernement de la République. Il commença par appaiser les manes de son pere, en détruisant tous les restes de la haine des ennemis de ce grand homme; il harangua souvent le peuple, avec un concours incroyable d'auditeurs; les faisceaux bas, & dans la même Tribune, d'où son pere avoit si souvent fulminé contre les tyrans, & où le plus cruel de tous avoit attaché sa tête & ses mains après lui avoit fait ôter la vie. Là, par des discours éloquents & majestueux, il leur renouvelloit la mémoire des avantages que
la

la République avoit reçûs de ce pere commun de la patrie, leur décrivoit l'injustice & la cruauté avec laquelle l'ennemi commun de cette même patrie lui avoit ôté la vie, déplorait les malheurs qui avoient suivi cette tyrannie : mais rendons graces aux Dieux immortels, leur disoit il un jour, qui ont puni les crimes de ce scelerat, & par la vengeance qu'Auguste en a tirée, & par l'horreur que les harangues de mon pere inspireront à la posterité, de ses crimes. Il leur disoit souvent, qu'il esperoit de la prudence du Sénat & de la reconnoissance du peuple Romain; que s'il y avoit encore quelques odieux restes de cet ennemi commun de la patrie, ils les détruiroient incessamment, les immolant comme autant d'hosties aux Mânes de celui, à qui ils avoient donné le glorieux titre de pere de la

Patrie : puis après leur avoir retracé modestement ce que lui-même avoit déjà fait pour la République, il leur protestoit en finissant qu'il feroit toujours gloire d'imiter le zèle & les travaux de son pere pour ses chers concitoyens, & qu'il leur sacrifieroit ses biens, son crédit, ses travaux & sa vie jusqu'au dernier soupir. Voilà ce qu'un Auteur Latin a recueilli, je ne sçai pas d'où, touchant les harangues que Cicéron faisoit au peuple.

*Valembur
de vita
M. Ciceronis filii.*

Des discours si patetiques & si éloquens, inspirerent aux Auditeurs de la douleur & de la pitié, pour les malheurs du grand Cicéron, de la haine & de l'indignation pour la Mémoire d'Antoine, & en même tems de la joye pour l'état present des affaires, & de grandes espérances pour l'avenir. Le Sénat & le peuple aiderent donc

donc Cicéron à vanger les injures que son pere avoit reçues d'Antoine. Non-seulement ils érigerent un glorieux & superbe monument à sa Mémoire, renverserent de concert avec lui les statuës, les bustes, les inscriptions, & tout ce qui avoit été fait à la gloire d'Antoine; mais le Sénat ordonna qu'aucun de cette detestable famille ne prendroit le nom de *Marc*, auquel ils étoient indignes de participer avec l'illustre famille des Cicérons. Le Ciel voulant ainsi assurer à perpetuité la vengeance des Cicérons contre les Antoinés, & voulant faire connoître aux hommes, que les malheurs & les persecutions ne sont que pour un tems: que quiconque a de la patience dans les maux, s'en voit enfin délivré, quand ce ne seroit que par la vicissitude des choses humaines, &

qu'il

Appian
L. 4. &
6.
Plutar.
in *Cice-*
ron.

qu'il n'y a de malheureux que ceux qui se laissent abattre par leur faute , ou qui périssent en chemin par quelque accident.

Quand nous n'aurions rien à dire davantage , que ce que nous avons rapporté de M. Cicéron , ne pourrions-nous pas prétendre à bon droit , qu'il doit être mis entre les hommes les plus illustres ? Ne devoit-on pas marquer en lettres d'or dans les Fastes son Consulat , sous lequel les guerres civiles furent éteintes ? Une profonde Paix s'établit dans tout l'Empire Romain , les portes du Temple de Janus furent fermées , & le peuple n'était plus occupé qu'à des sacrifices en actions de grâces , qu'aux jeux , aux spectacles , aux édifices & aux plaisirs. On avoit dit du Consulat de son pere , que Rome étoit heureuse de

de renaître sous un tel Consul : mais le Consulat du fils fut d'autant plus heureux, qu'il eût pour Collègue un homme plus illustre qu'Antoine n'étoit méchant. Le pere fut vaincu de plusieurs ennemis, & assassiné perfidement par Antoine; le fils ne fut surmonté d'aucun, pas même d'Auguste. Pourquoi donc si peu d'Historiens ont-ils parlé de lui? Pourquoi ceux qui en ont fait mention en ont-ils si peu dit, qu'à peine le discerne-t-on dans la foule? C'est que Cicéron ayant été Consul avec Auguste, & Auguste étant devenu peu de tems après Empereur; la flatterie attribua à Auguste seul tout ce qui avoit été fait de beau par les deux, & tout ce que Cicéron même en son particulier avoit fait de grand: mais nous avons encore quelque chose à ajoûter à son Hi-

stoire , en dépit de la négligence ou du silence affecté des Historiens contemporains.

Auguste étant allé porter la guerre chez les Parthes, & dans la Sarmatie ; Cicéron qu'il avoit fait son Préteur & son Lieutenant dans la Syrie , rangea sous la puissance d'Auguste, Tigrane Roi d'Arménie, & fils de celui que Lucullus avoit vaincu. Il fut ensuite envoyé Proconsul ou Gouverneur en Asie ; comme si le Ciel, voulant se servir de la gloire du fils , pour rétablir la mémoire du pere , par tout où ses ennemis avoient tâché de la détruire , l'eût fait venir en qualité de Gouverneur dans une Province que M. T. Cicéron & Antoine avoient gouvernée si diversement , & cela afin que ce nouveau Proconsul soutenant la gloire du premier , détruisit la mémoire de l'autre ; ce qu'il fit

fit avec plus d'éclat que n'eût osé faire aucun Romain , faisant sentir à un ancien Préteur les effets d'une autorité que le Sénat sembloit n'oser contredire , & exerçant contre les loix , & de son autorité privée à l'égard de Cestius , qui avoit autrefois passé par tous les degrez de la Magistrature , une vengeance ; qui auroit attiré de fâcheuses affaires à tout autre Gouverneur. Voici comme deux Historiens rapportent ce fait.

Il n'est rien de plus insolent que la témérité d'un jeune prétendu bel esprit : tout passe par sa critique ; & à peine est-il sorti du Collège , qu'il se croit déjà sçavant , & que pour le persuader aux autres , il attaque hardiment les plus habiles. Cestius , fils d'un Sénateur Romain , commençoit à briller parmi la jeunesse débauchée

*Senec.
Suastor.
7. Calius
Rhodigin
L. 14. c.*

de Rome, lorsque M. T. Ciceron passoit déjà dans le Sénat & parmi le peuple, pour un Orateur parfait. Ce jeune Satyrique se déchaina contre l'éloquence de ce grand homme, publiant hautement que ses harangues n'étoient ni bien raisonnées ni bien écrites. Plusieurs envieux de Ciceron, qui vouloient ménager leur réputation en satisfaisant la jalousie, se servirent de la plume de ce jeune étourdi comme d'un enfant perdu qu'on envoie sonder le guay; lui donnerent des mémoires, le prônerent dans les assemblées, & joignirent à ces artifices la brigue du beau sexe, la caballe des demi-sçavans, & l'indignation de ceux que M. T. Ciceron avoit maltraitez dans ses écrits, pour faire en sorte que ces beaux ouvrages fussent supprimez, & pour ne laisser au public que
les

les harangues que ce Critique avoit déchirées par ses écrits : mais le mérite de Cicéron qui s'élevoit au-dessus de la plus haute region des hommes , changea ces tonnerres en de vains éclairs , & cet orage en une pluie favorable , qui fit refleurir la réputation de ce grand homme.

Le Ciel ne laissa pas cette injure impunie ; Cestius passa dans les charges de Magistrature, comme nous avons dit, & après avoir été Préteur , se retira de Rome en Asie. Tels sont ceux dont le cœur ne répond point à la naissance ; ils se donnent d'abord aux grands emplois , parce que la nature ou le hazard les y entraîne comme malgré eux : mais bientôt rebutez , ou par le desordre de leur conduite , ou par la mollesse de leur cœur , ils retournent dans leurs Provin-

K 7. ces,

ceux qui étoient à table autour de lui, demanda assez haut quel étoit celui qui étoit à la dernière place, soit que le mauvais équipage de Cestius excitât sa curiosité, soit qu'il ne le connût pas en effet, soit qu'il feignît de ne le pas connoître, pour lui faire plus de confusion. On lui dit que c'étoit Cestius. Il laissa tomber la chose, selon sa coutume, comme n'y faisant pas d'attention, pour se donner le tems de réfléchir sur la manière dont il devoit punir cet insolent; & quand il se fut déterminé, il demanda une seconde fois, quel étoit cet homme? C'est, lui, répondit tout haut un vieux domestique qui servoit à table, ce Cestius, qui- souûtenoit autrefois dans Rome, que votre pere n'avoit ni éloquence ni érudition. Cicéron alors ne croyant plus de-

devoir dissimuler son dépit, le fit sortir honteusement de table, & commanda à ses gens de le fustiger si vivement, que sa peau déchirée comme celle de Martias, pût réparer la gloire offensée de ce second Apollon ; ce qui fut exécuté sur le champ, sans que personne osât dire un mot.

Cependant cette action sembloit être contre le droit de l'hospitalité, & contre les Loix, qui défendoient de faire fustiger un Sénateur Romain, pour quelque crime que ce fut, sans une Ordonnance expresse du Sénat : mais tel étoit le caractère de M. Cicéron ; la grandeur de son ame ne s'exerçoit pas moins à punir severement le mal qu'à récompenser magnifiquement le bien ; & la mémoire de son pere lui étoit si précieuse, qu'après

qu'après avoir fait entrer le Sénat & le peuple dans ses sentimens à cet égard , il ne dissimula les injures faites à son nom , que pour trouver une occasion favorable de s'en mieux vanger ; cependant cette vengeance ne l'occupoit pas si absolument , qu'il ne s'appliquât tout entier à régler cette Province , qui dans les soulèvements dont elle avoit été agitée , s'étoit dérangée de son devoir : mais outre le caractère de Gouverneur qu'il soutenoit noblement , il avoit acquis beaucoup de réputation & d'autorité dans cette Province , lorsque , comme nous avons vû , il y avoit commandé la Cavalerie Romaine sous Brutus , ce qui lui donna beaucoup de facilité , pour y rétablir les finances qui étoient en mauvais ordre , & pour y affermir la paix & la tranquillité dans

234 HISTOIRE DES
dans toutes les villes.

Sa commission étant finie ,
il revint à Rome, où il se re-
mit au Barreau , passant une
longue & heureuse vieillesse
dans cet exercice. On ne sçait
point le tems ni le genre de sa
mort : Ce qui est de plus cer-
tain , c'est qu'il vivoit encore
sous la protection d'Auguste ,
lorsque le grand Herode ré-
gnoit en Judée, lequel étoit lié
d'amitié & d'intérêt avec
Agrippa ; car ce dernier étoit
l'ami de table de ce Cicéron ,
qui fut le dernier de sa race ;
& Pline recite qu'étant un jour
en débauche avec Agrippa ;
il lui enfonça avec tant de vio-
lence la coupe dans la bou-
che , qu'il lui rompit quelques
dents ; parce qu'il ne vouloit
pas boire autant que lui. Il
n'est point d'homme parfait
ici bas , & qui n'ait quelque
vice dominant ; celui de M.
Ci-

Cicéron étoit d'aimer trop le ^{Senec. l.} vin. ^{3. Decla-} Seneque rapporte, que ^{mat.} quand il étoit en débauche, il buvoit deux mesures de vin de cinq pintes chacune, & cela lui fut reproché par Targilla. L'yyrognerie régnoit alors dans Rome parmi les gens de qualité; & plutôt au Ciel que dans notre siècle, on ne pût imputer ce vice qu'à nôtre sexe, comme dans les tems passez. Antoine avoit fait un livre à la louange de son yvresse, & c'étoit peut-être pour surmonter cet ennemi mortel de sa famille, que Cicéron se piquoit de boire à l'excès : la haine & la jalousie aveuglant quelquefois si fort les hommes, qu'ils ne se piquent pas moins de surpasser leurs ennemis dans le vice que dans les vertus : ajoutez à cela, que rien n'est plus capable de porter à la débauche, que l'oïveté d'une
paix

paix profonde & generale, telle qu'elle régnoit alors , & qu'Auguste s'étant emparé de l'Empire , l'autorité du Sénat étoit réduite presque à rien : La République n'avoit alors qu'une ombre de liberté , & il ne restoit plus d'esperance aux grands , plus de liberté pour les suffrages , plus de crédit au peuple ; ainsi plus d'émulation à la vertu , plus d'amour pour l'étude , plus de gloire à acquérir. De-là , les grands hommes désoccupez tombèrent dans la langueur , & ensuite dans le vice : De-là , Cicéron , qui avoit passé plus de soixante ans dans les travaux glorieux de la Philosophie , de la guerre & du gouvernement politique pour le service de la République , voyant qu'il ne pouvoit plus servir sa patrie, qu'en l'assujettissant de plus en plus , se décourage,

courage , & aime mieux vivre dans l'oïſiveté que de travailler contre la liberté mourante de la République. C'eſt le défaut ordinaire des grands hommes , qui voyant tous leurs genereux deſſeins avorter , & jugeant que dans un changement de gouvernement , ils ne peuvent plus rien faire que contre leurs plus nobles inclinations , ſe retirent ſans bruit & ſans éclat des plus grands emplois : & comme un grand cœur ne ſçauroit reſter oïſif , ils employent à la débauche & à leur propre deſtruction le tems qu'ils avoient toujours employé avec gloire au bien de l'Etat : ainſi Cicéron ſe relâche ſur la fin de ſa vie , & perd en deux ou trois ans le fruit de plus de ſoixante ans de travaux. Un ſeul vice eſſace toutes ſes vertus , & après avoir relevé ſi glorieuſement la

238 HISTOIRE DES
la mémoire de son illustre Pere,
revetu de tout l'éclat de sa
maison , & qui plus est , d'un
merite personnel à qui tout
cède , il est enseveli dans l'ou-
bli : enforte qu'on est obligé
de déterrer par de longs tra-
vaux les plus anciens monu-
mens pour le faire revivre.
Que notre foiblesse est déplo-
rable , d'être ainsi sujette à la
corruption du siècle , & qu'il
est funeste aux grands hommes
de ne pas perseverer dans le
bien !

F I N.

VLL 1509895

TA-



TABLE ALPHABETIQUE

De ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Livre.

A.

- A**BBATEMENT. Ciceron s'abbat
au moindre coup, pag. 195
- AMBITIEUX** méprisent qui les éle-
vent, 162
- AMOUR** joint à l'avarice dans les
vieillards, est capable de tout, 114
- ANNEIUS** Marc, l'un des Lieutenans
de M. T. Ciceron en Cilicie, 70. 76
- ANTISTE'E**, l'un des Lieutenans
d'Antoine, fut taillé en pieces par
Brutus, 158
- ANTOINE** fait Consul avec M. T. Ci-
ceron, se devoüé à lui par argent, 21
- Défait l'Armée de Catilina, 29. De-
vient l'ennemi de M. T. Ciceron, 32.
- Fait porter dans les ruës la tête de Ju-
les-Cesar pour émouvoir le peuple,
127. Aspire à la Souveraineté, 123.
- Il feint d'y renoncer, tend des embû-
ches

T A B L E

- ches à M. T. Ciceron , 149. Bannide Rome il se met à la tête d'une grosse Armée , perd la bataille contre Hirtius & Pança ; il se ligue avec Octave & Lepide , 164. Quoique brave , il aime trop les commoditez à l'Armée , 172. Défait & pris prisonnier par Brutus & M. Ciceron , 180. Il fit prononcer la mort des Cicerons par le Triumvirat , 193. Il reçoit la tête & les mains de Ciceron avec une joye cruelle , & les fait attacher sur la Tribune des Harangues , 202. Il vient avec Octave Cesar attaquer Brutus , 205
- L'ARGENT** est la plus sûre ressource dans les malheurs , 196
- ARIOBARSANE**, Roi de Capadoce , 73
- ARPINUM**, petite Ville des Volsques, patrie de M. T. Ciceron , 3
- ART** militaire. La moindre faute fait perdre une victoire assurée , 211
- AVARICE** des Peres à entretenir leurs enfans , cause de fâcheuses préventions ; il ne faut rien épargner pour leur éducation , 142. Mais il faut prendre garde à l'usage qu'ils en font , 143
- AVOCATS** sont pour soutenir les foi-

DES MATIERS.

bles, & courent à la faveur, 9

B.

BALBUS écrivit à Cesar en faveur
de M. T. Ciceron, 124

BOURGEOIS. Vivre en bon Bour-
geois vaut mieux que de se livrer à
l'ambition, 4

BRUTIUS Rhetoricien, l'un des
Maîtres de M. Ciceron, 138

BRUTUS, chef de la conspiration
contre J. Cesar, quoique son ami,
le poignarde en plein Sénat, 125. Se
prepare à faire la guerre aux tyrans,
147. Blâme l'union que M. T. Cice-
ron fait avec Octave Cesar, 155.
Sous pretexte de s'appliquer à la Phi-
losophie dans Athenes, il se fait des
amis de toute la jeune Noblesse, leve
des troupes de tous côtez, & engage
M. Ciceron dans son parti, 157. Il
compose une nombreuse Armée en
très-peu de tems, fait M. Ciceron
Général de sa Cavalerie, 159. En écrit
à son pere un éloge qui fut lû en plein
Sénat, 167. Il marche au devant d'An-
toine avec M. Ciceron, il le taillé en
pièces, le fait prisonnier, 177. & l'en-

L

voye

T A B L E

voye en Macedoine , 180. Il ne croit pas devoir abandonner si - tôt l'Asie , 191. Il fait mourir Caius frere d'Antoine , pour vanger la mort de M. T. Ciceron , & mande à Cassius de le venir trouver , 203. Il livre bataille à Octave & à Antoine , il est d'abord victorieux , 210. Ensuite son Armée est défaite , & il se donne la mort , 216.

BRUTUS Decius assassiné par le triumvirat , 194

C.

JUL. CESAR trempoit dans la conjuration de Catilina , & fut épargné par M. T. Ciceron , 32. Il accuse Ciceron , 33. Se joint à Clode contre lui , 41. Il s'avance vers Rome contre Pompée , 90. Il prie M. T. Ciceron de le venir trouver , *ibid.* il défait Pompée , 101. Il reçoit avec amitié M. T. Ciceron & son fils , & les reconcilie avec les deux autres Cicerons , 105. Pourquoi il ne dit rien des Cicerons dans ses Commentaires , 118. En venant d'Espagne à Rome il est reçu magnifiquement par Ciceron

DES MATIERES.

ron dans une de ses maisons de Campagne , & lui accorde la grace de de plusieurs citoyens , 125. Il est poignardé en plein Sénat par Brutus ,

125

CASSIUS, le second chef de la conspiration contre Cesar , se joint à Brutus pour faire la guerre aux tyrans , 203. Et voyant l'aile gauche de son armée enfoncée , il commande à Pindare de le tuer ,

212

CASSIUS Rhetoricien , l'un des Maîtres de M. Ciceron ,

138

CATHINA chassé de Rome , en sort comme un vainqueur ,

27

CATON soutient M. T. Ciceron contre ses accusateurs , 35. Desapprouve qu'il ait brisé les tables de Clode , 63. Qu'il se soit déclaré pour Pompée , 95. Il offre à M. T. Ciceron le commandement des deux armées de Pompée ,

101

CELIUS Questeur , successeur de M. T. Ciceron dans le Gouvernement de la Cilicie ,

88

CESTIUS , après avoir été Preteur , se retire dans sa Province , se met dans la debauche , & fut chatié de M. Ci-

L 2

ceron

. T A B L E

ceron d'avoir critiqué son pere, 227
 M. T. CICERON. Sa naissance,
 son education, 2, 14. Son heureux
 genie, 6. Il plaide pour Roscius, 9.
 Il est envoyé en Sicile en qualité de
 Questeur, 10. Il sauve Rome de la
 famine, 11. Il est avide de louanges,
 12. Il plaide contre Verrés, 13. Son
 patrimoine étoit mediocre, 24. Edile,
 il distribue au public les presens des Si-
 ciliens, 14. Il est fait Preteur, 16. Il
 découvre la conspiration de Câtilina,
 17. Il est fait Consul, son fils naît,
 19. Il cultive l'esprit de son fils dès
 l'enfance, 31. Il est poursuivi en ju-
 stice pour avoir fait mourir les conju-
 rez, 34. Il est persecuté par Clode,
 40. Dans une profonde humiliation,
 53. Il s'enfuit de Rome, & quitte son
 fils avec douleur, 54. Il trouve des
 amis par-tout, 27. Il revient à Ro-
 me triomphant, 62. Il plaide en
 tremblant pour Milon, & perd son
 procès, 64. Il prend soin de l'edu-
 cation de son fils & de son neveu, 65.
 Il est mis au nombre des Augures, &
 enseigne la pieté à ses disciples, 67.
 Gouverneur & Général d'armée
en

DES MATIERES.

en Cilicie, il y mene son fils, 68. Il est déclaré *Imperator* par son Armée, 79. Il laisse son Gouvernement à Célius, 88. Il retourne à Rome, & refuse les honneurs du triomphe à cause des divisions de César & de Pompée, 89. Il tâche de les reconcilier, *ibid.* Il se retire à Arpinum, où il donne la Robe virile à son fils, 90. Il refuse d'entrer dans le parti de César, 91. Il prend le parti de Pompée, & tous ses amis tâchent de l'en détourner, 92. Il se degoute de ce que Caton a desapprouvé le parti qu'il a pris, 96. Il desapprouve & raille tout ce qui se fait dans le Conseil de guerre, 97. Il est pénétré de la perfidie de son frere & de son neveu, 101. Il refuse le commandement des Armées de Pompée, 102. Il va avec son fils trouver César à Tarente, 105. Il justifie par son éloquence Ligarius auprès de César, 106. Il se retire à la Campagne, & s'applique à la Philosophie, 107. Ses défauts, 109. Il fait divorce avec Terentia, & épouse Publia, 113. Qu'il repudie, parce qu'elle paroïssoit joyeuse de la mort de Tulliola sa fille, 115. Il compose les trois

T A B L E

livres des Offices, 120. Reçoit magnifiquement Cefar dans une de fes maifons de campagne , & en obtient la grace de plufieurs citoyens , 125. Il ne trempe point dans la confpiration de Brutus, 125. Il veut s'en aller en Syrie pour éviter la haine d'Antoine, Hirtius & Pança l'en empêchent , 127. Il veut aller en Grece pour voir fon fils, 142. Pendant que les vents s'oppofent à ce voyage , fa patrie le rappelle, il y court, 147. Il évite les embûches d'Antoine, fait afsembler le Sénat, mande Antoine, declame contre lui les Philippiques , 149. Il fe joint à Oétave Cefar à caufe de fes troupes contre Antoine , 154. Il fait bannir Antoine , fait decerner tous les honneurs à Oétave Cefar, 159. Le fait Conful à vingtans, 161. En eft méprifé & trahi dans la fuite, 163. Il mande à Brutus & à fon fils de venir en hâte au fecours de la Republique, 187. Il fuit avec fon frere la perfecution d'Antoine, 194. Sa foibleffe, 200. On l'arrête, on lui coupe la tête & les mains, & on les porte à Antoine, 201

CICERON Quintus, frere du grand Ciceron, eft fait Gouverneur d'Afie, &

DES MATIERES

& s'en acquitte mal , 42. En sollicitant le rappel de son frere , il est laissé pour mort parmi les séditieux , 61. Lieutenant de Cesar, chez les Gaules , 65. Il va en Cilicie en qualité de Lieutenant de son frere , & y mene son fils , 68. Il rompt avec son frere , 194. Il retourne pour reprendre de l'argent pour leur fuite, lui & son fils sont pris par les satellites d'Antoine , qui leur font souffrir la mort la plus cruelle , 197

CICERON Marc , fils du grand Cicéron , est d'un heureux naturel , 30. Il hait naturellement les tyrans , 31. Sa tendresse pour son pere , 54. On lui donne encore enfant un Gouverneur , 55. Il se signale en qualité de volontaire dans les guerres de Cilicie , 79. Il reçoit la Robe virile , 90. Il porte son pere à prendre le parti de Pompée , 91. Qui lui donne le commandement de l'aîle gauche de son Armée , 93. Il se signale dans la journée de Dirrachlum , 97. Il vit pendant quelque tems comme un particulier à Rome , 108. Il est fait Edile avec son oncle , *ibid.* On ne trouve pas à propos qu'il suive Cesar dans ses guerres d'Espagne , comme il le vouloit ; il va

T A B L E

en Grece étudier la Philosophie , 118.
 Son éloge , 121. Il alloit de pair avec
 tous les Princes Grecs , 139. Il étoit
 fort éloquent , 140. Ses éloges , 165.
 168. Il marche au devant d'Antoine ,
 Epidamne ville forte se rend à lui ,
 170. Il défait Antoine , soumet l'E-
 pire & l'Illirie , 182. Il apprend la
 mort de son pere , & court le vanger ,
 204. Il subjugué la Licie , 202. Il li-
 vre Bataille à Octave & à Antoine ,
 sa Cavalerie s'enfonce d'abord trop
 avant sans ordre , 210. Son Armée
 défaite , il va trouver le jeune , Pom-
 pée , 216. Il se reconcilie avec Octa-
 ve Cesar , 218. Il entre dans sa con-
 fidence , il est fait Souverain Pontife ,
ibid. Consul avec Octave 219. Il ré-
 tablir la Memoire de son pere , & dé-
 truit celle d'Antoine , 221. Et son
 Consulat est des plus illustres , 224.
 Pourquoi les Historiens n'en font
 point de mention 225. Il est envoyé
 Proconsul en Asie , il fit fustiger Cestius ,
 qui avoit mal parlé de son pere , 227.
 Cette commission finie , il passa une
 longue & heureuse vieillesse au Bar-
 reau , & se plongea sur la fin de sa vie
 dans la débauche du vin ,

DES MATIERES.

CICERON Quint. fils de Quint.

Ciceron, élevé avec M. Ciceron son cousin, fait d'abord de grands progrès dans l'étude, 55. Il signale sa bravoure avec lui en Cilicie, 79. Il se jette dans le parti de Cesar, 99. Il lui fait cent faux rapports contre son oncle & son cousin, 100. Il devient intraitable, débauché, 124. Il veut se jeter dans l'armée d'Antoine, 131. Il revient dans la bonne voye & se range sous Brutus, 145. Il est pris & assassiné avec son pere par les satellites d'Antoine, 196.

CINNA, Lieutenant de Dolabella pour Antoine, à la tête de cinq cent Chevaux se range sous la solde de Brutus, 158.

CLODE, enfoncé dans toute sorte de debauches, aime Pompeia, se glisse chez elle, en est repris en justice, M. T. Ciceron est obligé de déposer contre lui, 36. Ils s'en sauve à force d'argent, 39. Intente à son tour un procès à Ciceron, le fait fuir de Rome, fait brûler ses maisons & vendre ses biens, 57. Son insolence cause sa perte, 60. Il souleve le peuple & fut mené en justice, 60. Est tué par Milon, 63.

L 5

CLO.

T A B L E

CLODIA, ſœur de Clode, aime M.
T. Ciceron, 39

CONSEIL. Ne ſuivre un bon Con-
ſeil qu'à demi, choſe très-dangereuſe, 188

CRASSUS, le plus riche des Ro-
mains, découvre par crainte la con-
ſpiration de Catilina à M. T. Ciceron, 126

CRASSUS le jeune, tué chez les
Parthes, 67

CRATIPPE de Mitilene, chef des
Peripatéticiens & Maître de M. Cice-
ron, 119. M. T. Ciceron le fit de-
clarer Citoyen Romain par Céſar, &
le recommande à l'Areopage d'Athe-
nes comme un très homme de bien,
& très-ſçavant Philoſophe, 133. Il
avoit une véritable affection pour ſon
disciple, 137

D.

DECEMVIRS détruits par M.
T. Ciceron, 20, 23.

DEJOTARE, Roi de Galatie, 73.
75. Son fils emmene les deux jeunes
Cicerons en Galatie, 79

DENIS, Gouverneur de M. Ciceron,
55. Trop emporté, 84. Il ſe broüille
avec

DES MATIERES.

- avec M. T. Ciceron , 86
DISGRACES aux grands hommes
 sont comme les maladies aux bons
 temperemens , 59
DOLABELLA , Gouverneur de
 Syrie , 127. Se met du parti d'Antoi-
 ne , 182. Fait assassiner Trebonius ,
 185. Est vaincu par Brutus & par M.
 T. Ciceron , 187
DOMINATION de plusieurs dan-
 gereuse , 20
DOUCEUR. Trop pour les enfans
 leur est nuisible , 84, 97.
DOULEUR. Une grande affomme ,
 & rend insensible à tout le reste , 199

E.

- E****DUCTION** n'est jamais per-
 due , 146
ELOQUENCE. Toute puissante sur
 l'esprit des hommes , 106. L'élo-
 quence ou la valeur qui tremble en
 commençant n'en est pas moins gran-
 de , 64
ENFANS. Il faut les faire de bonne
 heure au travail & à la fatigue , 98
ESPRIT. Un esprit vif revient-tôt
 ou tard , 146. Rien n'est plus inso-

T A B L E

lent qu'un jeune pretendu bel esprit,

227

ETAT. Il est difficile de le bien servir sans s'attirer la haine ou l'envie,

33

F.

FESTE de la grande Déesse & de Fauna,

36

FOIBLE. Tous les grands hommes ont le leur,

161

FOIBLESSE. La plus grande est de se faire tuer comme Cassius,

212

G.

GABINIUS, Gouverneur d'Epidamne, avec sa garnison se rend à Brutus,

171

GORGAS, Rethoricien fort debauché, pensa corrompre M. Ciceron,

134

GOVERNEUR de Province. Ses devoirs,

80

GUERRE entre Cesar & Pompée,

87

GUERRIERS. Les sciences leur sont nécessaires,

119

H.

DES MATIERES.

H.

HERENNIUS coupa la tête &
les mains à M. T. Ciceron,

202

HEROS. Les plus grands sont ceux
qui ont le moins de défauts,

110

HEROSTRATE, ami de Brutus,
lui acquiert les principaux de la Mace-
doine,

157

HIRTIUS, ami de M. T. Ciceron,
& Consul, fut envoyé contre Antoi-
ne, il gagne la Bataille & perd la vie,

127, 159.

HISTOIRE. La lecture en est très-
utile aux guerriers,

122

HISTORIENS. Ils devroient com-
me les Peintres, nous faire voir les
hommes à demi nuds,

109

HOMMES. Les grands hommes com-
parez aux diamants, 1. Sujets aux foi-
bles du vulgaire, 58. Se haïssent ra-
rement entr'eux. 63. Changent leur
douleur en colere,

203

HORTENSE, Preteur de la Mace-
doine, la livre à Brutus,

157

I.

T A B L E

I.

I VROGNERIE. L'oisiveté la fait
regner, 236

L.

L ENTULUS, beau-pere d'An-
toine, 32. Projectte de brûler Ro-
me, 28. Degradé & executé avec ses
complices, 29

L ENTULUS, ami de M. T. Cice-
ron, lui fait l'éloge de son fils, comme
du plus grand Général d'Armée, 165

L EPIDE, l'un des Lieutenans des
Romains, se joint à Antoine, fait le
troisième du Triumvirat, reste à Rome
pour garder l'Italie, 204

L IGARIUS, Officier deserteur de
Cesar, est absous par l'éloquence de
M. T. Ciceron, 105

L OUANGE. L'amour des loüanges
est le foible des grands hommes & des
beaux esprits, 125

M.

DES MATIERES.

M.

MAISTRE. Rien n'est plus funeste à un jeune homme qu'un Maître vicieux , 134

MESSALA Corvin. Tribun de l'armée de Brutus , signale sa valeur , 210

MILON Quint. se saisit de Clode , 60. se bat contre lui & le tue , 63. Et en est repris en justice , 64

MOTS. L'envie de dire de bons mots domine les plus beaux esprits , quoi qu'il y ait moins d'esprit que de vanité , 112

N.

NAUCRATE ; brave Chef des Liciens , est tué par M. Ciceron , 204

O.

OCTAVE Cesar , petit-neveu de Jule , & son legataire , vient à Rome recueillir sa succession , obtient par ses complaisances la protection de M.

T A B L E

M. T. Ciceron contre Antoine, qui
s'étoit emparé d'une partie de ses biens ;
il promet à Ciceron de l'aider des
troupes de feu Cesar , 154. L'ar-
mée Romaine se donne à lui , 160.
Il obtient de Ciceron par ses flateries
qu'il le fera Consul avec lui, il le mé-
prise ensuite , 163. Il se ligue avec
Antoine & Lepide , 164. Il vient
avec Antoine attaquer Brutus , 205.
Contracte une étroite amitié avec M.
Ciceron , le fait Consul avec lui ,
219. Et laisse à M. Ciceron le gou-
vernement de la Republique , pen-
dant qu'il porte la guerre chez les
étrangers , 220
O PIUS écrit à Cesar en faveur de M.
T. Ciceron , 124

P.

PANCA , ami de M. T. Ciceron ,
& Consul , 127. Fut envoyé con-
tre Antoine , 159. Il gagna la bataille
& y perdit la vie , 160
PARALLELE des deux jeunes Ci-
cerons , 97
PARENS se reconcilient aisément ,
109
PAS.

DES MATIERES.

- PAS.** Le moindre faux pas des grands hommes est souvent cause de leur chute , 194
- PATARE** , ville forte , se rend à Brutus , 204
- PATIENCE** , triomphe des plus grands malheurs , 223
- PAYS.** Il en est de plus propres aux sciences , aux arts , aux choses nécessaires à la vie , que les autres , 92
- PHILIPPE** , ville de Trace , proche de laquelle se donna la bataille entre Brutus & Antoine , 206
- POMPE'E** se declare contre M. T. Ciceron , 42. Mais outragé par Clode , il fait rappeler Ciceron , 60, Guerre entre lui & Cesar , il se retire de Rome , 90. Son parti est le plus juste & le plus malheureux , 91. Il reçoit les deux Cicerons avec joye dans son armée , 92
- POMPEIA** , fille de Pompée femme de Jules Cesar , preside aux jeux de la grande Déesse , est soupçonnée d'aimer Clode , & repudiée par Cesar , 38
- POMPEIANE** , l'une des maisons de campagne de M. T. Ciceron , 144
- POMPONIU**S avoit beaucoup de pouvoir sur Octave Cesar , étoit fort ami

T A B L E

ami de M. Cicéron , & les mit tous deux dans une étroite liaison ,	219
PONTINUS Caius , l'un des Lieutenans de M. T. Cicéron en Cilicie ,	76
POPILIUS Lena ; que M. T. Cicéron avoit sauvé des supplices , l'arrête ,	201
PROVINCIAUX , après avoir servi un peu de tems , s'en retournent en leur Province , & se mettent à la debauche ,	229
PUBLIA , seconde femme de M. T. Cicéron , belle & riche ,	206.
Est repudiée par lui ,	207

Q.

Q U I N T U S . *Voyez* C I C E R O N .

R.

R E L I G I O N doit être enseignée aux enfans dès la mamelle ; qui n'en a point est abominable ,	67
R E P R O C H E S irritent les ingrats ,	194
R E P U B L I Q U E est toujours un Gouvernement déplorable ,	189
	S

DES MATIERES.

S.

SCELERAT l'est toujours, 201

T.

TEMPERAMENT. Les meilleurs, sans l'education, sont des dispositions au mal, 7

TERENTIA, premiere femme de M. T. Ciceron, hautaine, le méprisoit, 205

TERENTIUS, ami des Cicerons, 100

TIRON, fidele affranchi de M. T. Ciceron, 104

TREBONIUS, ami de M. T. Ciceron, & l'un des conjurez de Cesar, 126. Est nommé Gouverneur en Asie, voit le fils de Ciceron en Grece, lui en écrit beaucoup de louanges, & le prie de consentir qu'il aille avec lui en Asie, 128. Ciceron lui adresse ses Topiques, 145. Il est assassiné par ordre de Dolabella à Smirne, 185

TULLIUS Luci. l'un des Lieutenans

T A B L E

mans de M. T. Ciceron en Cilicie ,

76

TULLIOLA, fille de M. T. Ciceron, meurt ,

115

TUSCULUM, ou Tivoli, maison de campagne de M. T. Ciceron, 108

V.

VIBIUS, ami de M. T. Ciceron, l'abandonne dans son malheur ,

58

VIRGILE, Gouverneur de Sicile, l'abandonne aussi ,

58

X.

XANTE, ville de Licie, prise & brûlée par M. Ciceron.

204

Fin de la Table des Matieres.